Bimestriel de la Fédération anarchiste
n°59 janvier-février 2015

HORS-SERIE

LE MONDE LIBERTAIRE

LE DOSSIER :

ACTIONS DIRECTES

L'anarchie à l'épreuve du réel

+

INTERVIEW : LYDIE SALVAYRE

Hors-série n°59 du *Monde Libertaire*
Janvier-février 2015

M 06726 - 59H -F : 5,00 € - T : 5,00 DT - RD

SOMMAIRE

#59

Édito 1

DOSSIER : ACTIONS DIRECTES, l'anarchie à l'épreuve du réel

Définir la révolution - *Rencontre avec Yannis Youlountas* 04
Propos sur notre cohérence - *A. Bernard & P. Sommermeyer* 10
Luttes et autogestion - *S., A, J.J., groupe Lochu de Vannes* 15
Anarchiste Volant Solo - *un A.V.S.* 20
Une ZAD, comment ça marche ? - *Quico & Gilles Durand* 22
Interview : les Mutins de Pangée - *par Fred* 33
De la limonade à l'endive... - *Collectif (Court-Circuit, Saint-Denis)* 37

PORFOLIO

Notes de lutte - *par le CRML* 27

PLUS

Dans la Bibliothèque Noire 44
Interview : Lydie Salvayre - *par Anne & Dominique* 46
International : Zapatistes du Chiapas - *Guillaume Goutte* 51

FÉDÉRATION

Les 115 groupes et liaisons de la Fédération Anarchiste 54
Radio Libertaire, la grille des programmes 58
Abonnements 60

A L'HEURE MÊME OÙ NOUS ENVOYONS CES PAGES EN IMPRESSION, nous apprenons avec horreur la tuerie perpetrée dans les locaux du journal satirique Charlie Hebdo, qui a laissé douze morts et onze blessés.

Nous partageons l'émoi, l'indignation et la peine des familles, des amis, des collègues après ce crime odieux. Parmi les victimes, certaines avaient autrefois contribué au Monde Libertaire et, même si nos positions ont pu diverger par la suite, ils resteront dans la mémoire de nombreux camarades.

Cet attentat doit nous rappeler que l'obscurantisme est toujours meurtrier, qu'il soit religieux, idéologique ou politique. Nous condamnons les assassins, et nous condamnerons de la même façon l'opportunisme indécent des champions de la récupération qui ne saurait tarder à se montrer : réactions de vindicte aveugle et généralisatrice de l'extrême droite ; répliques sécuritaires outrancières et liberticides de l'Etat ; sanctification imbécile des victimes qui, elles-mêmes, n'auraient jamais admis la démission de l'esprit critique...

Les militants de la Fédération anarchiste s'attellent d'ores et déjà à la réalisation d'un numéro spécial du Monde Libertaire, à paraître sous quelques jours.

Le Monde Libertaire Hors Série, bimestriel de la Fédération Anarchiste, est édité aux Editions du Monde Libertaire.

Direction de la publication : Bernard Touchais - Imprimé par les presses du Ravin Bleu, 27 rue du Capitaine Ferber, 75020 Paris

Ont participé à ce numéro : Le comité de rédaction du Monde Libertaire ainsi que : Yannis Youlountas, André Bernard, Pierre Sommermeyer, le Groupe Lochu de Vannes, Pierre, Quico, Gilles Durand, les compagnons de Court Circuit (l'AMAP de Saint-Denis) et de la Dionyversité, Dominique, Lydie Salvayre, Guillaume Goutte.

Illustrations et crédits photos : En couverture : photo Anne. Photos Daniel Maunoury (merci !) en pages 14, 15, 24, 25 (photo du bas) et 26 ; Photos de Lydie Salvayre par Hermance Triay en pages 46 et 50, Photo Yannis Youlountas en page 6, Photos Court-Circuit en pages 38, 39 et 41.
Autres photos et illustrations non attribuées (médias libres). Portfolio mis en forme par p.k.

Les articles publiés dans ce journal sont proposés par des rédacteurs qui, partageant notre sensibilité libertaire, écrivent librement selon le principe de la responsabilité individuelle : ils ne reflètent aucune "position officielle" de la Fédération Anarchiste, mais tout simplement l'expression ouverte des multiples sensibilités susceptibles de traverser l'anarchie en général, au delà même de notre fédération. Si vous butez sur certains propos, nous vous invitons à les considérer comme le point de départ de discussions qui ne pourront qu'être enrichissantes pour tous. Cependant, c'est avec grand plaisir que nous acceptons par avance et solidairement la responsabilité de tout propos qui viendrait heurter vos convictions racistes, homophobes, sexistes, religieuses, patriarcales, nationalistes, colonialistes ou autoritaires. Adeptes d'un vieux monde, lisez autre chose, tout simplement.

EDITO

Intelligence du minéral...

Il parait qu'on aurait par trop poli la pierre, réduite à l'état de caillou. Il se murmure que, de compromissions en petits arrangements, l'anarchie ne serait plus qu'une façon de gravillon niché dans la chaussure à clous du Capital en marche. Il en blesserait la chair, en agacerait le talon au point d'en ralentir l'allure. Ralentir, et non pas stopper : nous en serions donc là d'une ambition trop minorée. Sommes-nous devenus sages, modérés, convenables ? À voir. Loin des chefaillons déplumés régnant sur les maigres tribus errant dans les vapeurs d'une façon de théocratie libertaire, des militants sincères s'interrogent sans préjugés sur la pertinence de nouvelles pratiques. S'ils n'ont pas renoncé à l'idée de révolution, ils l'entendent au sens large, extirpée du carcan d'une violence "purificatrice" trop souvent fantasmée. Précision d'importance : sans goût particulier pour l'affrontement frontal, ils n'en oublient pas pour autant les flashballés, les blessés se comptant par dizaines, les morts. Surtout, ils ne sont pas de ces postrévolutionnaires pour qui facebook aurait conduit à la chute de Ben Ali. Jusqu'à preuve du contraire, les centaines de victimes tombées dans les rues tunisiennes n'ont pas été fauchées par une rafale de SMS.

En deçà de ces e-délires, c'est une chose entendue que le caillou dans le godillot connaît quelques "faiblesses". Randonneur aguerri, le capitalisme secoue de temps à autre sa godasse, se débarrasse du gravier et poursuit sa marche tranquille. Sur le plan de l'inefficacité, le caillou le dispute cependant au pavé, dont l'aura toute symbolique ne rachète pas l'insuffisance. Face à un capitalisme qui a su, lui, s'organiser au plan mondial en même temps qu'il réalisait, via la fable démocratique et le grand guignol électoral, ce vieux rêve des maîtres : l'adhésion volontaire des peuples au système qui les enchaîne, le mouvement libertaire pêche souvent par naïveté, voire par ignorance des systèmes auxquels il fait face. Comment dès lors contrer, si ce n'est à la marge, la puissance, la force de frappe de l'idéologie dominante ?

Nulle forme idéale, donc, pour la pierre, ni le bloc ni le concassé. Mais, de par leur minéralité, ils savent pareillement résister aux intempéries du moment, tsunami médiatique visant à opérer une séparation tranchée entre les doux écologistes et les furieux briseurs de vitrines, avalanches de déclarations martiales dévalant des plus hauts sommets de l'État, ou pluie de grenades offensives... Pavé, gravier, se révèlent ici complémentaires en résistance, de cette complémentarité opérant par brassage, par libre association, réalisée sur le terrain. Les formes les plus diverses du militantisme peuvent alors s'y exprimer, et c'est peu dire que le spectacle de cette solidarité en acte sème quelques troubles sous le casque de l'adjudant Cruchot.

Les textes qui suivent, pour la plupart, élargissent le spectre des expériences actuelles. De la SCOP à la ZAD en passant par l'AMAP, les occupations de places publiques,... les pratiques d'inspiration libertaire travaillent le corps social, économique, culturel et bien entendu politique, sans pour autant que les libertaires eux-mêmes ne perdent de vue que l'émancipation via la révolution est au cœur du projet. Au-delà du simple état des lieux, ce dossier peut être entendu comme une invitation à rejoindre ces luttes, en fonction de ce qui pour chacun, chacune, semble de l'ordre du possible.

Le possible, c'est justement ce dont surent se saisir les révolutionnaires de l'été 1936, de ce bel été libertaire revisité par Lydie Salvayre dans son dernier ouvrage[1]. L'entretien qu'elle a bien voulu accorder au Monde Libertaire Hors-Série porte un éclairage précieux sur ce que fut, ce qu'est, ce que pourrait être une anarchie pleinement ancrée dans le réel.

Fred
Groupe de Saint-Ouen
de la Fédération anarchiste

1 *Pas pleurer*, Lydie Salvayre, éd. du Seuil.

Dossier

L'ANARCHIE
A L'ÉPREUVE DU RÉEL

Illustration © pola

Définir la RÉVOLUTION

Entretien avec Yannis Youlountas

Il partage sa vie entre la Grèce, l'Espagne et la France, dans les luttes : de l'occupation de l'Ecole Polytechnique d'Athènes à celle d'immeubles appartenant à des banques à San Lucar en Andalousie, de la reconstruction du squat Can Vies à Barcelone à celle de lieux saccagés par les néo-nazis grecs, de la résistance qui s'étend dans les montagnes de Crète à celle de la ZAD du Testet contre le barrage de Sivens dans le Tarn. Yannis Youlountas plonge à la fois son regard et ses bras dans la rébellion active et mesure la distance entre théories et pratiques. Il participe, mais aussi témoigne, plume aux doigts ou caméra au poing, de la façon dont se réinvente un monde nouveau sur les territoires en lutte.

Dans le cadre de ce dossier, nous l'avons rencontré pour tenter de dégager les convergences et les différences de perspectives quant à la façon dont la pensée anarchiste est très concrètement mise "à l'épreuve du réel " sur ces territoires et dans nos vies.

Le Monde Libertaire : ***L'anarchie à l'épreuve du réel, tu as pu la voir sur tous les terrains de lutte où tu t'es rendu ces dernières années. Qu'est-ce que cela implique selon toi, d'agir concrètement pour l'anarchie ?***

Yannis Youlountas : L'anarchie à l'épreuve du réel pose deux problèmes à distinguer. Tout d'abord, la façon dont on intervient concrètement sur le terrain, en testant et en complétant notre boîte à outils théorique. C'est une réinvention permanente et une consolidation indispensable, au plus près de la vie qui souffre et s'insurge. C'est ce qui fait de l'anarchie une utopie en mouvement plus que jamais actuelle et porteuse d'avenir pour sortir de l'impasse mortifère du capitalisme, du productivisme et du hiérarchisme.

L'autre problème de l'anarchie à l'épreuve du réel me semble dans sa rencontre avec les personnes qui la méconnaissent et, en particulier, sa confrontation avec celles qui partagent un autre point de vue, utilisent des outils parfois différents des nôtres et qui, bien souvent, n'ont tout simplement pas traversé le même type d'itinéraire que celui qui nous a conduit à plus de radicalité sur la question du pouvoir. Croyants, votants, réformistes, partisans de la non-violence absolue ou, à l'inverse, d'une violence révolutionnaire sans limite : les positions comme les nuances sont infinies. Sur le front des luttes, nous sommes fréquemment entourés de personnes qui, pour la plupart, ne sont pas sur la même longueur d'ondes, bien qu'actives, généreuses ou déterminées dans un projet commun. Ce qui pose le problème des limites de notre acceptation d'autrui et réciproquement. Où les poser ? De quelle façon ? Et que signifie une limite ? Comment ne pas tomber dans la compromission et le fourvoiement, ni, à l'inverse, basculer dans le sectarisme et le clanisme d'une énième avant-garde éclairée ?

Bien sûr, je ne nie pas la nécessité de se regrouper par affinités, mais je regrette certaines formes de frilosité et, en particulier, la tentation de rester sagement entre nous en attendant que tous les autres se rendent compte spontanément, un beau jour, de leurs erreurs passées et nous rejoignent miraculeusement. D'une part, c'est stérile parce que ça nous maintient dans une marginalité dont s'amuse le pouvoir. Et, d'autre part, c'est en totale contradiction avec les projets d'éducation populaire et de lutte aux côtés des plus démunis contenus dans la pensée anarchiste.

Combien de nos compagnons libertaires, aussi dévoués et sympathiques soient-ils, reproduisent sans s'en rendre compte des comportements élitistes, hautains, parfois même intolérants et malveillants à l'écart de certaines luttes et initiatives pas ou peu orthodoxes. Non contents de s'exclure du reste du "mouvement social", ils vont parfois jusqu'à se déchirer entre eux pour savoir qui "pisse le plus noir". Pourtant, à quoi peut bien servir un petit club anonyme de trois personnes qui détient l'absolue vérité anarchiste et qui propose brutalement la conversion ou l'ostracisme à tous ceux qui s'en approchent ? On ne peut pas cultiver le jardin de l'utopie sans se salir les mains, expérimenter et oser prendre le risque de faire des erreurs.

ML : ***Est-ce que c'est forcément du sectarisme ? On peut juger, par exemple, les "initiatives en acte", amaps et autres scop, plus destructrices que bénéfiques dans l'optique d'une révolution libertaire, parce qu'elles sont trop bien digérées par le capitalisme ou les courants non-libertaires qui les vident de leur sens.***

Y.Y. Mettre la pensée libertaire à l'épreuve du réel, c'est prendre en compte que ledit réel dans lequel nous agissons reste, malheureusement, une parcelle du vieux monde, ce qui rend bien difficiles les créations d'alternatives. Autrement dit, le nouveau monde que nous désirons ne pourra pas pleinement s'établir tant qu'il sera bridé par les conditions matérielles et symboliques de l'ancien monde : la propriété, le rapport à l'argent, les contraintes bureaucratiques, les rapports de domination, toutes les cultures sous-jacentes dans ces domaines, les répétitions qu'on produit, les harcèlements qu'on subit. Il est donc difficile de désobéir à tout, partout, tout le temps. C'est précisément pourquoi on ne pourra pas changer le monde uniquement en se changeant soi-même, contrairement à ce qu'affirment des proverbes naïfs, ni même au creux d'une communauté qui n'en reste pas moins exposée, où qu'elle soit, au bon vouloir des dirigeants du vieux monde et de leurs valets. Un rapport de force est également nécessaire avec eux. On ne peut pas faire sans défaire. La transformation me semble indispensable sur les deux plans à la fois : agir sur soi et autour de soi, mais aussi agir plus globalement sur tous les cadres qui nous aliènent et nous oppriment.

> ***La transformation me semble indispensable sur les deux plans à la fois : agir sur soi et autour de soi, mais aussi agir plus globalement sur tous les cadres qui nous aliènent et nous oppriment.***

Cependant, être lucide n'empêche pas d'être indulgent. N'oublions pas que la capacité à désobéir n'est pas seulement le fruit de notre expérience, mais aussi de notre environnement, des situations, et qu'il faut parfois plus de temps à certains qu'à d'autres, dans tous les chantiers de la vie. Les projets communs du genre Sels ou Amaps sont surtout l'occasion d'aller à la rencontre de personnes différentes et d'échanger avec elles. On n'y construit pas un monde nouveau, mais on essaie modestement de l'imaginer ou, au moins, de décoloniser une partie de l'imaginaire préfabriqué. Ces projets ne sont pas révolutionnaires, mais ils créent, même modestement, les conditions nécessaires à cette remise en question qui seule peut permettre d'ouvrir des perspectives révolutionnaires. Car c'est quoi la révolution ? Définir ce qu'on entend par révolution et comment on désire la faire est encore une mise à l'épreuve du réel de la pensée libertaire, par-delà les formules galvaudées, car cela nous rappelle qu'on doit partir du monde et de ses habitants tels qu'ils sont, et non pas seulement tels qu'on les désire.

ML : ***De notre côté, on a l'impression que la révolution a déjà commencé en Grèce. Tout cela évidemment dans le plus grand silence médiatique : sur les récents événements de décembre, nous n'avons eu, au moment où cela se passait, quasiment aucun écho. Ce n'est qu'après coup qu'on a lu des entrefilets où se disait que « les émeutes s'étaient calmées ». Comment analyses-tu ce qui s'y passe ?***

Y.Y. Ce que j'observe en Grèce me paraît plus, pour l'instant, un phénomène de transition qu'un phénomène révolutionnaire à proprement parler. Mais l'un peut mener à l'autre très rapidement. Le point de basculement n'est peut-être pas très loin. Chaque semaine, les initiatives se multiplient, tantôt pour survivre, tantôt pour défier le pouvoir. Les rapports de force se répètent, notamment dans la rue : des occupations et des manifestations, pas toujours très denses mais néanmoins régulières et intenses, parfois marquées par des conquêtes. Par exemple, le récent soulèvement de décembre a permis à Nikos Romanos, qui était en grève de la faim depuis 31 jours en prison, de poursuivre ses études[1].

Cette transition se situe surtout au niveau de l'imaginaire social : la désillusion à l'égard du pouvoir, dont le masque est enfin tombé aux yeux de beaucoup, favorise la décolonisation de l'imaginaire au sujet dudit pouvoir et balaie tous les présupposés distillés dans l'éducation, l'information et la tradition. Même s'il est très difficile de mesurer l'ampleur du phénomène, cela me semble présager d'une possibilité révolutionnaire dans les temps qui viennent. On n'est peut-être pas loin d'une révolution en Grèce, mais, comme je le disais dans mon texte *Athènes sur un volcan*[2], c'est uniquement à certaines conditions et il reste encore des points d'interrogation pour savoir jusqu'où ça ira.

ML : ***Tu vas régulièrement en Espagne, notamment en Andalousie et en Catalogne. As-tu remarqué de grandes différences ?***

Y.Y. J'ai l'impression qu'en Espagne, on se situe beaucoup plus, actuellement, dans la lutte pour la survie, bien que la chute des revenus, salaires comme retraites, soit moins vertigineuse qu'en Grèce. Notamment parce que le nombre d'expulsions quotidiennes (plus de 150 par jour) est plus important en Espagne qu'en Grèce, toute proportion gardée. Pareil pour le nombre de suicides, souvent liés à ces expulsions, parfois spectaculaires et choquants pour le reste de la population. Je ne connais pas en Grèce de mouvement d'occupation aussi populaire et massif que celui de Sanlúcar, au sud de l'Espagne. Dans cette petite ville d'Andalou-

1 *Athènes sur un volcan*, Yannis Youlountas, sur le site du film *Ne vivons plus comme des esclaves* (rubrique actualité).
2 Ibid

Photo : © Yannis Youlountas

Mimi, anarchiste d'Athènes, filmée par Yannis Youlountas dans *Ne Vivons plus comme des Esclaves*

sie, 150 familles expulsées de leur domicile (à cause de la forte hausse des crédits immobiliers à taux flottants) ont choisi de s'organiser et d'occuper 16 immeubles, vides depuis 7 ans, qui appartiennent à l'une des principales banques d'Espagne. Là-bas, ce sont principalement des femmes, parfois avec des enfants dans les bras, qui font barrage aux huissiers et aux policiers, et qui médiatisent l'affaire pour gagner le soutien de l'opinion publique, ce qui commence à réussir en Espagne.

Les solidarités s'étendent également à d'autres domaines. Il y a quelques mois, à Barcelone, des pelleteuses sous escorte policière ont détruit une partie de Can Vies, un célèbre squat libertaire qui était occupé depuis 17 ans. Plusieurs nuits d'émeutes ont suivi dans le centre de Barcelone. Cependant, ce qui a le plus marqué les esprits et étendu la solidarité, c'est le chantier de reconstruction immédiate qui a rassemblé quotidiennement des centaines de personnes de tous âges du quartier et des alentours (au total plusieurs milliers ont participé, dont des enfants parfois très jeunes) formant une chaîne humaine pour sortir les gravats, les trier, les retailler et reconstruire aussitôt.

Ces luttes ont pour points communs d'être simples, ancrées dans une réalité immédiate et puissantes symboliquement. Ce n'est pas l'idéologie qui est présente au premier plan, mais la nécessité, la dignité et la solidarité. L'action directe des anarchistes s'y déploie souvent en synergie avec d'autres personnes et mouvements pas toujours libertaires. Par exemple, à Sanlúcar, j'ai vu les anarcho-syndicalistes de la CNT-AIT soutenir les occupations aux côtés des marxistes autogestionnaires du SAT, le syndicat andalou des travailleurs, connu pour ses positions séparatistes et ses coups d'éclats médiatiques, notamment avec la participation de Diego Cañamero, emprisonné plus de 50 fois.

Il s'agit aussi et surtout de luttes ciblées qui portent presque exclusivement sur la question sociale et la défense des conditions d'existence, et beaucoup moins sur la remise en cause du pouvoir, qui pourtant a été centrale dans le mouvement des indignés, mais qui s'est finalement essoufflée, justement parce qu'elle n'est pas allée jusqu'à sa logique ultime : l'abolition pure et simple du pouvoir et, par conséquent, le débat sur les moyens pour y parvenir. En Grèce par contre, cette question du pouvoir me paraît plus électrique, brûlante, explosive. Elle s'intensifie ici ou là, selon les circonstances. Elle revient, repart, se réveille, sans qu'on sache où cette palpitation intense va mener. C'est pour ça que j'ai comparé la Grèce à un volcan. On sent que la terre tremble, on observe régulièrement des flammes et des cendres, on entend la colère partout, mais on ne peut pas savoir si une grande éruption va avoir lieu.

ML : ***Et la France, dans tout ça ?***

Y.Y. La grande différence avec la Grèce et l'Espagne, c'est surtout le niveau des revenus et la présence de minimas sociaux qui permettent à l'État de domestiquer et de contrôler la misère, chose rare ou inexistante au Sud. C'est pourquoi, les terrains de luttes les plus mobilisateurs en France sont les ZAD, dont les préoccupations sont en premier lieu écologiques. Au Testet comme à Notre-Dame-des-Landes, le dénominateur commun, le point de compatibilité qui relie chacun des luttants, c'est la défense de l'environnement. Ce n'est que progressivement que s'est mise en place, sur le terrain et dans l'organisation de la lutte, une réflexion plus profonde sur la démocratie et la suppression éventuelle du pouvoir, comme l'a confirmé la création d'un second collectif au Testet[3], sans hiérarchie ni porte-parole, et comme c'est également le cas sur une partie de Notre-Dame-des-Landes.

Durant les semaines où j'ai vécu sur la ZAD du Testet, j'ai pu vérifier qu'il y avait d'un côté les occupants, pour la plupart anarchistes ou antiautoritaires, et tous les autres, militants de passage ou à distance, familles entières venant en soutien par centaines durant les fêtes du dimanche, dont le principal point commun n'était pas le refus du pouvoir, mais uniquement l'usage, bon ou mauvais selon eux, qui en était fait. Les premières discussions montraient souvent l'ampleur de la décolonisation de l'imaginaire à accomplir. A la différence des Zadistes[4], beaucoup des nombreux visiteurs se fichaient complètement d'avoir un président et un premier ministre, un président du conseil général ou un maire. De toutes façons, il ne pouvait pas en être autrement. C'était une évidence. Les échanges se limitaient donc à la façon dont le pouvoir s'exerce et à l'urgence de réformer certaines lois ou leurs conditions d'applications. Beaucoup réduisaient même tout ça à des problèmes de personnes : certains de nos chefs n'étant simplement pas de bons chefs. Comme si le problème du Testet venait uniquement du problème Carcenac, le président du Conseil général du Tarn, maître d'œuvre têtu, hautain et autoritaire. Heureusement, nos rencontres, luttes et créations ont provoqué par la suite des prises de conscience.

ML : ***Tu penses que ces différences témoignent de niveaux de conscience différents ?***

Y.Y. Absolument. Combattre le productivisme sans combattre le capitalisme ou proclamer l'égalité sans remettre en question le hiérarchisme relève de la même naïveté. Mais les idées reçues continuent à défier la logique aussi durablement que la pensée n'est pas examinée. Sauf quand il s'agit de mauvaise foi, c'est-à-dire quand l'intérêt produit l'opinion. L'intérêt de classe notamment. C'est ce qu'on essaie d'expliquer aux gens sur les différents terrains de lutte, au moyen de débats, chansons, graffitis, articles, films et toutes sortes d'initiatives. Par exemple, faire venir Noël Godin, Raoul Vaneigem, Sergio Ghirardi ou l'Église de la Très Sainte Consommation sur la ZAD du Testet durant la semaine Grozad, c'était exactement dans ce but : faire de l'éducation populaire, bousculer les idées reçues et ouvrir des perspectives de réflexion pour aller plus loin, tout en remontant le moral des occupants et en attirant également du monde de l'extérieur, sans oublier d'aller à la rencontre des lycéens qui faisaient la grève pour nous soutenir, devant leur bahut. L'imaginaire est le carburant du désir, c'est-à-dire de la capacité à se projeter, qui à son tour produit la volonté, la ténacité, le courage et la joie de lutter et de s'émanciper. C'est l'antidote contre la résignation. Sans décoloniser et élargir son imaginaire, on ne choisit pas, ou en apparence seulement : on subit, en spectateur de sa vie et du monde. On reste assis, donc à genoux, esclaves modernes d'un pouvoir qu'il nous revient de désacraliser. Parce que nos chaînes sont d'abord dans nos têtes.

Les anarchistes, dans leur radicalité, proposent d'aller à "la racine" du problème, de remonter à "la cause des causes", formule malheureusement récupérée par des gourous confusionnistes qui veulent nous faire croire que Le Pen ou Soral sont des résistants et qu'il suffirait de tirer au sort nos chefs au lieu de les élire pour être libres. Alors que nous prétendons, au contraire, que c'est le pouvoir qui corrompt, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, et que le hasard ne fait rien à l'affaire : quand on est chef, on est chef. Si les libertaires ne veulent pas que des imposteurs maniant le verbe et la souris se prévalent de nos idées pour les mélanger à n'importe quoi et en faire des contresens, il est urgent d'agir directement, à l'épreuve du réel, en descendant dans les catacombes enfumées de la société, mais aussi en étant plus présents sur internet. Face aux virus de la confusion, c'est à nous d'être les rétrovirus du choix sibyllin qui se présente à nous : soit continuer à nous soumettre dans la servitude volontaire à un pouvoir toujours plus répressif, soit nous préparer à reprendre nos vies en main, tout en rejetant les fabriques de boucs-émissaires et leurs collaborateurs.

En Grèce, cette lutte contre la confusion est, depuis longtemps, l'une de nos priorités, au sein du "mouvement social" par-delà les divergences politiques. L'antifascisme n'est pas devenu un mot péjoratif comme en France, bien au contraire. Il est indissociable de l'anticapitalisme. Notamment, en dévoilant le rôle supplétif du fascisme au service du capitalisme qui l'instrumentalise pour se maintenir au pouvoir, comme l'histoire l'a montré en Grèce et ailleurs.

Outre l'amplitude de l'action directe antifasciste en Grèce, le dénominateur commun des luttes, là-bas, ne me semble ni la préoccupation écologique ni même sociale (contrairement aux ZAD en France et aux occupations habitables en Espagne), mais plutôt la question du pouvoir qui témoigne d'un profond ras-le-bol et d'une immense corruption. D'autant plus que le gouvernement grec est carrément une coalition PS-droite depuis 4 ans, à la différence des exemples espagnols et français où les mêmes jumeaux politiques jouent encore le spectacle de l'alternance perpétuelle.

L'exemple le plus éclatant est bien sûr dans le quartier d'Exarcheia à Athènes, où tous les membres de collectifs ne sont pas forcément

3 Le collectif *Tant qu'il y aura des bouilles* a été fondé le 13 octobre 2013 à la Métairie Neuve de la ZAD. Pour en savoir plus, lire *La ZAD de Sivens : une expérience libertaire*, Yannis Youlountas, sur le site du Monde Libertaire.
4 Occupants de la ZAD.

du même avis sur la façon de construire un projet de société qui permettrait de vivre autrement, mais où, néanmoins, tout le monde s'accorde sans ambiguïté sur le fait que l'important désormais, c'est de ne plus obéir qu'à nous-mêmes et de refuser d'accepter plus longtemps de baisser la tête, dans la recherche d'une façon de vivre plus autogestionnaire, égalitaire et libertaire.

En France, ce "dénominateur commun" des luttes, que ce soit sur des fronts de combat multicolores comme au Testet ou dans des expérimentations alternatives souvent superficielles, est rarement la question du pouvoir, tout au moins pas d'emblée, hélas pour les anarchistes. Dès lors, à chaque fois, la question se pose : participer ou pas ? Et si oui, de quelle façon ?

Le plus court chemin vers l'utopie n'est pas de tourner en rond dans son coin en attendant le grand soir ou l'aube noire, mais de faire autant de pas que possible vers elle, au rythme d'une société minée de longue date par un passif monstrueux, stupide, inégalitaire et liberticide. Il n'y a pas de miracle. La décolonisation de l'imaginaire social ne tombera pas du ciel. Elle n'interviendra qu'au fur et à mesure de la découverte, du désir et de la réflexion, en progressant vers l'utopie et en savourant les avancées qu'elle procure.

être anarchiste, c'est faire le pari de l'humain.

De même, nous ne changerons pas le monde uniquement au moyen de petits groupes aussi éclairés soient-ils. Bien sûr, certains épisodes révolutionnaires ont été déclenchés par une poignée de personnes aux rôles décisifs. Mais que sont devenus ces grands moments historiques ? Ce qui a fait échouer chaque révolution n'est pas seulement la contre-révolution aussitôt lancée contre elle, mais aussi, plus profondément, la faiblesse de l'imaginaire social, distillé et institué au bon vouloir des puissants qui n'ont eu aucun mal, par conséquent, à éradiquer "la canaille" en levant aisément des troupes réactionnaires et assassines, puis, plus récemment, un cortège d'électeurs effrayés en juin 1968. Un fruit qui n'arrive pas à maturité ne peut être que stérile. Toute révolution qui devance trop largement l'imaginaire social est condamnée à échouer, sinon dans les premiers jours, du moins dans les suivants.

Par conséquent, cela suppose que préparer la révolution, c'est d'abord contribuer aux mouvements sociaux, parmi les gens qui en ont assez ou qui rêvent d'autre chose. On ne perd pas son "identité libertaire" parce qu'on va à la rencontre de "voisins politiques" avec lesquels on diffère sur un ou plusieurs sujets majeurs. De surcroît, si on désire un horizon véritablement démocratique au sens libertaire du terme, il est nécessaire de faire preuve de vigilance, mais aussi d'ouverture et d'écoute. Il est, par exemple, intéressant d'entendre les doutes et les réserves qu'expriment les gens qui s'intéressent à l'anarchie et de pouvoir y répondre. Par exemple, quand je présente *Ne vivons plus comme des esclaves* dans des associations comme Attac ou d'autres associations proches de la gauche critique, de l'écologie ou de l'altermondialisme, je découvre, d'une part, beaucoup de choses intéressantes même si je ne partage pas certains points de vue et, d'autre part, je peux mesurer le chemin qui reste à parcourir avant d'oser plus radicalement changer le cours des choses et les bases de la société. Je peux également vérifier à quels points certaines choses que nous proposons séduisent de plus en plus des gens qui croyaient autrefois que l'anarchie ne pouvait mener qu'au désordre arbitraire et au chacun pour soi. Dans ce genre de circonstances, par exemple, il m'arrive de faire observer que la devise "Liberté, Égalité, Fraternité", pure abstraction républicaine clouée froidement aux frontispices des monuments publics, devient enfin concrète et agissante dans l'utopie libertaire, au point de la résumer parfaitement.

ML : *La fraternité serait donc une composante de la solution ultime pour faire aboutir nos luttes ?*

Y.Y. L'anarchie commence par la lettre A, tout comme son synonyme : l'amour. Être anarchiste, c'est faire le pari de l'humain. C'est ne pas céder à la résignation et se dire qu'on mérite tous mieux que la vie dans laquelle on se fourvoie trop souvent, et dans laquelle beaucoup étouffent, souffrent, renient leur capacité à choisir leur pensée et leurs actes. Être anarchiste c'est exiger les conditions de liberté et d'égalité sans lesquelles il n'y a pas de fraternité possible. Être anarchiste, c'est se dire qu'on ne détient pas plus la vérité qu'un autre, mais pas moins non plus, et que l'échange d'égal à égal est donc nécessaire, dans le respect mutuel. Être anarchiste, c'est essayer de construire une société basée sur la vision la plus aimante qui soit de l'humain. C'est reconnaître ce dernier à la fois en tant qu'individu unique et en tant que membre de la communauté humaine universelle.

C'est pourquoi, la démonstration est à faire. Nous devons montrer autour de nous, dans l'action directe, dans notre rapport au réel, ce que c'est qu'être anarchiste, c'est-à-dire ce que c'est que penser un projet qui vise et propose parmi ses bases la fraternité. Il ne s'agit pas, bien sûr, de réduire l'anarchie à l'idéal hippie et à son fameux "peace and love". Car dans l'amour, il peut y avoir aussi de la violence. La violence, étymologiquement, n'est rien d'autre que la force de vie (la violence s'écrit "bia" en grec et se prononce "via"). Pareil au niveau des idées : la confrontation, le débat et même le conflit sont des temps parfois nécessaires pour construire un monde commun.

ML : ***Certains anarchistes te semblent-ils parfois dans une démarche un peu trop brutale, voire hautaine vis à vis des gens qui pourraient s'intéresser à ce qu'on a à leur proposer ?***

Y.Y. Oui, c'est dommage. Peut-être parce qu'ils ne distinguent pas assez l'attitude qui convient face au pouvoir et celle à privilégier aux côtés des opprimés même s'ils nous exaspèrent parfois. Quand je vais sur des territoires en lutte où les gens ont un niveau de culture politique relativement limité et, en particulier, toutes sortes de préjugés sur l'anarchie, il ne suffit pas de citer Bakounine ou Louise Michel et de parler de liberté ou d'égalité pour les convaincre. Il faut surtout leur montrer ce qu'est l'anarchie dans notre façon d'être à l'écoute, d'accepter les différences et de faire de la propagande par l'exemple. Non pas de la propagande au sens que nous serions parfaits, mais en montrant simplement que nous savons faire preuve d'amour, c'est-à-dire en l'occurrence de fraternité, dans un monde qui en manque terriblement, de même que nous sommes capables de mordre, de lutter et de créer obstinément.

ML : *Tu parles d'acceptation de la violence. Ce point cristallise l'une des causes de division des mouvements libertaires. Au regard de ce que tu as pu voir en Grèce, en Espagne et en France, quel constat peux-tu faire sur les moyens de lutte choisis ?*

Y.Y. Tout d'abord, n'oublions pas que la violence n'est jamais une fin en soi pour les anarchistes, en Grèce comme ailleurs. Ce débat sur la violence ne concerne que les moyens de sortir de la situation actuelle, c'est-à-dire de mettre fin à des rapports de domination particulièrement violents et meurtriers à tous les niveaux, depuis la violence institutionnelle de l'État qui perpétue et défend arme au poing un ordre social au service des plus riches, jusqu'aux violences quotidiennes générées par le machisme, le racisme, l'homophobie et l'anthropocentrisme. Si certains considèrent vraiment la violence comme une fin en soi, c'est-à-dire s'ils souhaitent une société violente, dans ce cas-là, effectivement, ils n'ont rien à faire avec nous, puisqu'il s'agirait par conséquent d'une société autoritaire voire fasciste.

Par contre, deux questions agitent partout le débat sur la violence parmi les moyens de lutter. D'abord, la violence est-elle légitime ? Ensuite, est-elle efficace ? La première question se pose beaucoup moins en Grèce qu'en France. La légitimité de recourir à des moyens violents pour détruire un rapport de force inégalitaire qui est extrêmement violent et dévastateur ne souffre d'aucune hésitation pour la plupart des compagnons d'Héraklion à Thessalonique. Il s'agit de légitime défense, tout simplement. Par contre, il y a débat quant à l'efficacité de cette option. Durant les années 2000, le mouvement antiautoritaire (AK), composé d'anarchistes et d'antiautoritaires a parfois utilisé la violence, puis il a choisi d'y renoncer. Certains mouvements anarchistes en Grèce ne se gênent pas pour continuer à battre le pavé avec des sacs entiers de cocktails Molotov et d'éclats de marbre, pendant que des groupuscules caressent même l'espoir d'atteindre physiquement les hauts-responsables. A l'inverse, d'autres groupes libertaires refusent toute forme de violence, mais usent souvent de violences verbales quand il s'agit de qualifier leurs homologues de hooligans et de sous-estimer exagérément leur nombre et leur impact durant les nuits d'émeutes à Exarcheia ou ailleurs. Car même chez les non-violents, il existe des rapports de force et des coups en douce dignes de ceux qu'ils prétendent infréquentables. Bref, la violence divise parfois, mais heureusement assez peu. Car on ne sait jamais, en réalité, ce qui va faire changer le cours des choses. Chacun s'exerce, agit là où il peut, selon ses convictions, et cherche le point de rupture qui va peut-être faire basculer une situation.

On peut observer, par exemple, que sur le Testet, c'est finalement suite à un rapport de force violent que la situation a été retournée et que les travaux ont été suspendus sine die. Plus précisément, c'est parce qu'il y a eu des combats plus intenses qu'à l'accoutumée[5], avec des conséquences dramatiques, que s'est démasqué le pouvoir dans sa toute-puissance et sa violence démesurée. Je ne dis pas que la violence est une solution pour autant, mais je dis simplement que, selon les territoires et les époques, des façons d'agir très diverses ont permis de retourner les situations. On ne peut pas balayer d'un revers de la main toute l'histoire des luttes sociales et des combats pour la liberté. De plus, la violence matérielle (briser les vitres d'une banque, chose courante en Grèce et en Espagne) n'a rien à voir avec la violence physique sur autrui. Chaque degré porte une signification très différente, contrairement à ce que prétend le pouvoir qui entretient volontairement la confusion, tout en s'octroyant le droit de violenter quotidiennement de ses bras armés les populations soumises qu'il a symboliquement amputées.

ML : *Parmi les formes de luttes anarchistes actuelles, tu as une préférence ?*

Y.Y. J'aime particulièrement les moyens qui manient l'humour pour déstabiliser les détenteurs du pouvoir et qui, sous une apparence anodine, sont souvent beaucoup plus efficaces pour faire chavirer l'opinion qu'une action violente. Par exemple, le procédé de "l'anarcho-pâtissier" Noël Godin qui tend des guet-apens avec ses tartes à la crème. Il vise directement les mégalos du pouvoir, les traque, les débusque et les défait de leur impunité (en Grèce, on projette plus souvent du yaourt que des tartes). Ce type de mise en cause directe est tout sauf anodin : il désacralise le pouvoir, décolonise l'imaginaire et montre symboliquement notre capacité à atteindre les puissants.

Dans la même veine, la caricature du pouvoir interprétée par l'écolo-libertaire Alessandro Di Giuseppe et l'Église de la Très Sainte Consommation[6] est une autre forme d'entartage des puissants, mais avec pour tarte un miroir. Un miroir global de la religion du Fric qui règne sur la planète et dont la devise est : "travaille, obéis, consomme !" Un miroir qui nous montre ce que nous sommes ("de braves petits moutons") et qui nous propose tout à l'envers : "résignez-vous !" Un miroir en guise d'éducation populaire par l'humour (noir) qui aurait sans doute bien fait marrer nos aînés, même les plus sérieux. J'imagine Mikhaïl et Louise, un verre à la main, assistant en souriant au théâtre satirique d'Alessandro, tout en observant l'effet provoqué sur la foule. Et si le pouvoir n'était qu'une baudruche et l'humour la meilleure des aiguilles ?

Et si la révolution libertaire commençait par un grand éclat de rire ?

Propos recueillis par
Pola
Groupe Béthune
de la Fédération anarchiste

5 *Qui a peur du grand méchant casseur ?* Yannis Youlountas, sur le site de *Siné Mensuel.*

6 **www.amentonpeze.org**

Propos sur notre cohérence

DU TESTET, DE KOBANÉ ET DE QUELQUES AUTRES LIEUX D'AFFRONTEMENTS

Quand bien même il rechercherait consciencieusement de la cohérence entre ses idées et sa vie quotidienne – et sans être un puriste à courte vue –, le meilleur des militants anarchistes ne le sera pas vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il restera loin de ce rêve, loin de cette aspiration…

On demandait à Juan García Oliver comment il avait pu concilier ses idées anarchistes avec son poste de ministre de la Justice pendant la révolution espagnole ; il répondit que quand on est ministre on cesse d'être anarchiste.

De la même façon, est-on encore anarchiste quand on est au commandement d'une troupe militarisée comme la prestigieuse colonne Durutti, ou, par exemple, à la tête de la Makhnovtchina ?

Nous ajouterons une réflexion d'Emma Goldman : « *De par sa nature très violente, la révolution nie tout ce que l'anarchisme porte* » ; pensée qui ouvre la porte à d'autres interrogations et, sans aucun doute, à d'infinies discussions.

Ainsi peuvent se poser à nous de multiples questions sur notre cohérence, sans pour autant que nous puissions nous abstenir de réfléchir à la nature de cette société qui change à une vitesse extraordinaire, confrontée qu'elle est aux chambardements climatiques et environnementaux, capitalistes et technologiques. Et nous nous devons de considérer d'un même élan les confrontations nécessaires et inévitables avec les pouvoirs et, pour finir, prendre en compte la nécessité absolue d'attirer vers nous la sympathie – et pourquoi pas la compréhension solidaire – de la majorité des êtres humains qui composent notre société. Nous ne pouvons, comme le font dirigeants politiques et économiques, qui ont barre sur nous, mépriser le peuple qui nous entoure.

Mais nous nous accorderons pour dire que rien n'est simple et qu'ambitionner d'être anarchiste dans la société actuelle est sans aucun doute une impossibilité ; nous ne pouvons envisager que de tendre vers…

Aujourd'hui

Pourtant, l'actualité qui nous assaille presse les anarchistes de répondre à des défis toujours autres et à des événements particulièrement dramatiques et cruels qui se déroulent quasiment à nos portes.

Nous voulons parler de la résistance kurde qui subit l'assaut de l'État islamique (Daesh) et de la position des anarchistes qui réclament « *des armes pour la résistance kurde* ». Nous voulons parler également de ce qui s'est passé à Sivens et de la mort de Rémi Fraisse.

Ces événements récents relancent la question récurrente de l'utilisation de la violence ou d'une quelconque intervention armée ; cette question, posée sous une forme ou sous une autre, revient donc accaparer régulièrement les débats dans les milieux libertaires ; et c'est toujours sous le coup de l'urgence que l'on nous met en demeure de prendre les armes ou de nous démettre en nous pétrifiant dans un rôle de quasi-contre-révolutionnaire.

Ce qui nous amène tout de même à nous poser quelques questions : « *À qui allons-nous réclamer des armes ? Quels types d'armes allons-nous demander ? Comment allons-nous les payer ?* »

Faut-il donc, pour réagir à cette réalité brûlante, que nous allions demander des armes aux "marchands de canons" que nous honnissons ? Allons-nous leur acheter les mêmes armes que celles utilisées par l'État islamique ou d'autres encore qui seraient "plus efficaces" ? On sait par ailleurs que Daesh s'est déjà servi sur place après le démantèlement de l'Irak. De quelles nationalités étaient ces armes ? Qui les a fabriquées ? Pour trouver des financements, faut-il nous acoquiner avec des narcotrafiquants comme certaines guérillas ? Allons-nous vouloir des tanks, des bombes, des missiles ? Ou bien s'agit-il de gesticulations médiatiques aussi exubérantes que désespérées ? Ou quoi ?

Cette actualité chaude fait resurgir un autre slogan toujours présent à notre mémoire : « *Des armes pour l'Espagne !* » ; armes que ne fournirent pas les démocraties d'alors en s'appuyant sur une politique de non-intervention ; et que la Russie du moment fit payer rubis sur l'ongle en choisissant ses destinataires. À l'époque, nous demandions des armes à nos ennemis, c'était clair.

Et on peut s'étonner, également, que David Graeber compare la situation actuelle à celle de l'Espagne de 1936. Que nous sachions, les avions français n'ont jamais pilonné des colonnes fascistes comme le font les Américains et la coalition occidentale actuelle qui sont, eux, entrés en action contre l'État islamique. Il y a là une fausse ressemblance ; c'est un contresens de comparer cette situation avec la non-intervention qu'a connue l'Espagne de 1936.

David Graeber, que l'on connaît mieux depuis Occupy Wall Street, relayé par diverses publications libertaires, dont notre journal, dit également son indignation devant le silence général des médias qui ne donnent aucun écho à l'expérience de démocratie directe et sociale qui se déroule actuellement dans la région autonome du Rojava, au Kurdistan occidental ; et, bien sûr, nous ne pouvons qu'approuver son indignation.

Cependant, en ne suivant pas les injonctions de militarisation, serions-nous en porte-à-faux ? Aurions-nous tort ?

Dans l'urgence, il n'en reste pas moins qu'il nous faut trouver des moyens de lutter ; et, aujourd'hui, il s'agit de cet État islamique surarmé – en particulier de tanks américains et de quelques avions russes – par les soins de ceux qui maintenant veulent le détruire.

Le couteau sous la gorge, il est difficile de prendre du recul et de réfléchir. L'émotion causée par ces événements comme par leur traitement médiatique nous acculent à une obligation de réponse immédiate.

En bonne logique, riches de l'enseignement du passé et en prévision de toutes les causes futures à défendre, n'aurait-il pas fallu que nous nous lancions nous-mêmes dans la fabrication de ces matériels de combat ? Et, en tant qu'ouvriers, n'aurait-il pas fallu participer à cette fabrication dans les usines d'armement en attendant de les autogérer ? Mais c'est là un domaine étatique fondamentalement réservé, non ?

Un compagnon pose d'ailleurs une autre question :

« *Mais je pense que changer à ce point d'orientation politique, sur des sujets liés aux guerres, mérite une discussion entre nous. Car, si nous soutenons les frappes aujourd'hui contre l'État islamique, c'est que nous soutenons les États du monde engagés dans ce conflit. Et, par extension, que nous soutenons les États du monde dans leurs interventions contre les fous d'Allah partout ailleurs. Car, derrière un soutien revendiqué à des factions kurdes, ce sont bien les modalités d'intervention occidentale que l'on valide ainsi.* »

Tandis que Kamel Daoud, du *Quotidien d'Oran* (1er octobre 2014), écrit :

« *Du coup "bombarder n'est pas solutionner". C'est juste surseoir. L'État islamique reviendra car la matrice est là, riche, protégée, immunisée, exempte de comptes et de pressions : le wahhabisme et son pays natal l'Arabie saoudite, ses idées, ses cheikhs, ses théologiens, ses rentes de pèlerins et ses puits. On tuera l'ÉI, mais il renaîtra dès qu'il touchera terre, en cycles fermés. L'ÉI est juste une Arabie saoudite ambulante qui n'a pas de pétrole et qui n'est pas protégée par ses clients.* »

Dans un registre très différent de réponse à la violence venue d'en face, récemment, au Testet, certains ont parlé de "meurtre d'État". C'était peut-être aller un peu vite en besogne dans la mesure où nous avons affaire ici à un État qui semble versatile et mou. Il s'agit plutôt d'un État à la dérive qui apprécie mal les oppositions et ne les maîtrise pas, qui tangue d'un côté ou de l'autre vers ceux qui se montrent les plus déterminés, un État cependant qui n'a pas de pulsions totalitaires, qui a quand même la capacité de faire la guerre à l'étranger et qui s'y emploie.

Nous remarquons par ailleurs que l'inflation du vocabulaire empêche de réfléchir et incite à toutes les radicalisations de la violence. Dans le cas de Rémi Fraisse, est-ce réactionnaire de penser, vu ce que l'on peut savoir maintenant de sa personnalité

quand il était vivant, que l'on se sert de sa dépouille ? On utilise sa mort ; et, là, tous les tenants avides d'autonomie et de coups de main demeurent silencieux ; et les autres se taisent par crainte d'apparaître immobilistes ou mollassons, sans la moindre volonté énergique de vouloir changer le monde.

Voici en raccourci le témoignage d'un participant présent au Testet :

« *Jusqu'au drame* [la mort de Rémi]*, il y avait relativement peu de monde en permanence sur la zone, entre 30 et 150 personnes peut-être. Mais, le jour du drame, il y a eu plusieurs milliers de personnes dont certaines qui n'y avaient jamais mis les pieds et ne connaissaient rien du fonctionnement du collectif. Le collectif fonctionnait en différents groupes avec des modes d'action divers.*

Ce qui s'est passé récemment au Testet est particulièrement éclairant. La lutte était majoritairement non-violente. À la Ferme des druides, il y avait des gens "pacifistes pur jus". Ces gens-là se sont fait saccager leur habitation et leurs effets personnels et ont été aussi très malmenés par la police. Bon. Ils sont restés dans leur comportement non-violent.

À un certain moment, un certain nombre de gars sont arrivés sur la ZAD et qui semblaient vouloir déborder la cohérence du collectif. En effet, il y a eu des gens qui ne respectaient plus les décisions collectives ; ils disaient vouloir monter un black bloc sur la zone. Certains se proclamaient plus anarchistes que les anarchistes.

Lorsque des actions "coups de poing" se faisaient, le collectif était au courant, c'était discuté en assemblée générale. Libres à celles et ceux qui le voulaient d'y participer ou non.

Il y a eu aussi des gens qui tenaient des barricades ou des barrages sur les routes et qui se comportaient un peu de manière policière en mettant "leurs torches électriques dans la gueule des gens". Il y a eu aussi, selon plusieurs sources, des tentatives d'infiltration de l'extrême droite.

Comme, le jour du drame, il y avait plusieurs milliers de personnes, ce relatif effet de masse a compliqué grandement le caractère direct de la prise de décision qui était le fonctionnement habituel. D'où une grande difficulté à gérer la situation étant donné le risque de provocations policières grandissant. Car la pression des flics était vraiment très importante : la discussion sur la façon d'y répondre n'a pas pu se faire comme elle se faisait habituellement.

Le piège tendu par le pouvoir consiste à vouloir séparer les bons opposants pacifiques des vilains casseurs. La réponse qui consiste à refuser cette séparation est convenable mais ne fait-elle pas l'impasse sur un débat majeur concernant la façon de répondre à la violence de l'État ? »

Ce qui est sûr, c'est que cet État est actuellement confronté à des luttes horizontales, sans chefs (les leaders politiques qui pointent leur nez sont rejetés spontanément) ; des luttes de gens relativement jeunes qui, à partir d'un combat géographiquement délimité, l'élargissent à une contestation globale de notre société. Pour l'État, il y a donc un enjeu : terrasser rapidement cette résistance par une violence maximale, sans que les responsabilités soient cependant clairement assumées.

Allons-nous pour autant rester prisonniers d'un discours vindicatif ? Nous remarquerons que la violence policière a fait basculer du côté de la résistance et a fait se radicaliser des gens pour le moins observateurs, qui étaient seulement attentifs ; autrement dit une partie de l'opinion publique s'est infléchie de notre côté, et il aura fallu un mort pour cela ; mais, cette opinion, elle peut tout aussi bien changer de camp. Alors faut-il absolument que nous restions éternellement minoritaires en nous la mettant à dos par des actes qu'elle réprouve ? À tort ou à raison.

Pour l'État, il y a donc un enjeu : terrasser rapidement cette résistance par une violence maximale, sans que les responsabilités soient cependant clairement assumées.

Une culture

Comme nous l'écrivons plus haut, la question de la violence armée, ou pas, n'est pas nouvelle à l'intérieur de notre mouvement et, entre autres critiques, nous tirons de l'enseignement de l'Histoire que tous les mouvements révolutionnaires qui prirent le pouvoir par les armes ne le rendirent jamais au peuple. Le pouvoir, on le sait, est au bout du fusil ; une fois atteint, on le garde sans partage. Tomas Ibanez écrivait quelque part qu'on ne prend pas le pouvoir, que c'est lui qui nous prend. Certes, il ne s'agit pas toujours de le prendre, ce pouvoir, il ne s'agit souvent que d'une autodéfense. Le Chiapas en est un exemple.

Par ailleurs, si nous prônons une ouverture vers l'action non-violente, nous sommes bien conscients qu'elle n'est pas la panacée, la méthode magique ; et nous faisons remarquer qu'entre violence et non-violence existe un continuum qui ne les sépare jamais complètement.

Tant au Testet qu'à Notre-Dame-des-Landes, qu'à Gorleben, des ententes, des collaborations, ont pu naître entre "violents" et "non-violents".

On admettra, quoi qu'il en soit, que toute notre éducation, tant scolaire que militante, s'est construite pour nous conditionner à des comportements de violence : cela tient d'une culture particulière de l'Histoire et, pour certains, à une mythification de la violence révolutionnaire et à une exagération de l'imaginaire barricadier.

Après le sommet anti-Otan de 2009, des participants avaient déjà posé le problème de l'utilisation de la violence dans les manifestations. Pour mémoire, rappelons que, lors de la manifestation finale, une colonne de black blocs s'était violemment opposée aux forces de police qui ne demandaient que cela. L'incendie et la destruction d'un bâtiment dans une zone frontalière désolée en avaient été le résultat le plus concret. Six ans après, tant les institutionnels politiques que les promoteurs immobiliers se sont réjouis de ces événements compte tenu des investissements en travaux publics rentables qui ont pris la place des débris laissés sur place.

À cette époque, ces compagnons avaient avancé quelques réflexions :

« *La violence n'est pas neutre, c'est en soi une conception du monde, ce n'est pas quelque chose que l'on peut avoir à côté de soi sans se poser de question sur ses effets.* »

« *L'usage de la violence est un discours sur les relations entre les gens. On peut tenter de faire la différence entre la violence de masse, celle qui s'exprime au cours d'un mouvement social, celle qui apparaît légitime au yeux de la population, et l'autre, la violence de groupes que l'on va qualifier d'"affinitaires" comme si le fait qu'ils soient en confiance les uns par rapport aux autres changeait la nature de la violence qu'ils exercent.* »

« *L'usage de la violence implique une stratégie de la violence, c'est-à-dire d'une façon ou d'une autre de sa montée en intensité. Le refus de la montée en puissance considère la violence en manifestation comme un mode d'expression comme un autre qui, ne nécessitant pas de stratégie particulière, devient une fin en soi.* »

Avec tout cela, nous pensons que notre univers mental est chargé à l'excès des images de la Commune de Paris, de la période des attentats à la dynamite, des bombes, des meurtres divers, de l'épopée makhnoviste, de la révolution espagnole et de sa guerre, fermant notre esprit à toute ouverture autre ; pas de place laissée à de nouvelles pratiques de lutte. De même que nous sommes conditionnés à obéir, notre cerveau est conditionné à choisir la violence.

Souvent, devant les injustices vécues comme insupportables, il y aurait surtout un réflexe émotionnel et un besoin d'"agir contre", tout de suite, et avec obligation de résultats ici et maintenant… Il y aurait une sorte de code d'honneur de la révolte.

Par ailleurs, il serait erroné de mettre sur le même plan, d'unifier dans la violence, tous ces événements historiques, actions individuelles violentes, attentats ciblés qui peuvent être des choix stratégiques, et mouvements collectifs, réactifs, non prémédités, comme la Commune de Paris ou la réaction des républicains espagnols au coup d'État franquiste.

La violence en soi n'existe pas ; il y a des formes variées de violence. Cependant, en plus, certains se demandent si l'intervention armée ne serait pas le dernier refuge du machisme. Que des femmes kurdes manient la mitrailleuse ou la kalachnikov peut-il vraiment signifier une grande émancipation pour elles ?

Aussi pensons-nous que face à la barbarie armée des fous de Dieu ne se dressera qu'une "barbarie civilisée".

Oui, notre imaginaire se montre bien ankylosé.

Pression économique

Alors que se déroulent des abominations sur le front kurde, un communiqué nous informe que, le 11 octobre, Vladimir Poutine aurait ordonné le retrait de ses troupes stationnées à la frontière avec l'Ukraine. Les sanctions économiques européennes et américaines qui ont conduit à une récession de l'économie russe pourraient ne pas être étrangères à cette décision. Depuis, la situation a évolué sans cesse…

N'y a-t-il pas là une coercition économique qui pourrait être appliquée à l'État islamique et, surtout, aux pays qui le soutiennent, introduisant ainsi d'autres moyens d'action que l'envoi d'armes à ceux qui résistent ?

Mais, par exemple, est-il en "notre" pouvoir d'obliger l'État turc à agir sans tarder pour qu'il cesse son soutien à l'État islamique ? Une Turquie qui profite du pétrole acheminé par Daesh, en contrebande, et qui trouve là un bon moyen de combattre les Kurdes "indépendantistes". Comment des libertaires pourraient-ils, d'ailleurs, sérieusement demander à ces mêmes États d'agir d'une autre façon que pour leurs intérêts, surtout à l'ère de la globalisation de ces mêmes intérêts ?

Sans doute, ce sont là des mesures bien peu héroïques, bien peu exaltantes et peu aptes à enthousiasmer une jeunesse qui veut en découdre et qui a le goût du baston.

L'armée américaine a annoncé, dimanche 19 octobre, avoir largué pour la première fois des armes aux combattants kurdes qui défendent Kobané. Armes, munitions et matériel médical étaient fournis par les autorités kurdes d'Irak. La Turquie a annoncé, lundi 20 octobre, avoir pris des mesures pour aider les combattants kurdes d'Irak à rejoindre, en traversant son territoire, la ville syrienne kurde de Kobané assiégée par les djihadistes.

Là, également, la situation évolue de jour en jour, et nous courons derrière l'actualité…

Or il s'agit ici d'action et de solutions conduites par des États, dont les motivations ne sont sûrement pas les nôtres, sont contraires aux nôtres, même.

Par ailleurs, on nous dit que des anarchistes de Turquie ont déjà rejoint ceux qui combattent l'État islamique.

La sauvegarde des habitants de Kobané se devait d'être impérative ; et nous croyons savoir que la plupart avaient déjà quitté la ville. Ceux qui restent devraient pouvoir bénéficier d'une aide prioritaire.

Nous rappellerons, fait largement ignoré, que l'évacuation de 95 % des Juifs du Danemark vers la Suède, en plein génocide nazi, avec la coopération d'une importante partie de la population, est aujourd'hui considérée comme une illustration majeure des capacités de résistance non-violente face à une violence extrême ; et cette option ne nécessite aucun déploiement de moyens militaires.

Cela dit, devant des situations dramatiques et urgentes, chacun ira de sa solution la moins mauvaise.

Pour certains, ce sera le décrochage, la retraite en bon ordre, préférable à un massacre généralisé ; ou ce sera la fuite. L'essentiel étant de rester en vie pour préparer les forces de l'avenir. Si la fuite ne permet pas de résoudre un conflit quelconque, elle permet de préserver sa sécurité, de surseoir en attendant de pouvoir agir par d'autres moyens.

Cohérence

Nous savons que certains humains sont plus facilement disposés que d'autres à la violence, par complexion, par inclination, et que la réflexion aura de la peine à les atteindre. Cependant, soucieux de cohérence et circonspects devant tout réflexe par trop rapide d'appel aux armes, il ne nous paraît pas inutile d'aller voir dans certaines marges du mouvement ce que nos anciens ont essayé de mettre en œuvre. Il s'agit de ce que nous qualifions sommairement d'anarchisme non-violent.

Anarchisme non-violent ? Un oxymore ? Comme une "chaleur froide" ou une "pluie sèche" ? Il y a environ une cinquantaine d'années, d'ailleurs, le mot et le concept d'action non-violente n'apparaissaient pas dans la littérature libertaire ; la violence (et la non-violence) était un faux problème, et ces positions étaient à ranger dans la catégorie du "pacifisme bêlant", sans plus. En tout cas, ici, il ne s'agit pas de "pacifisme", étant entendu que le pacifisme s'inscrit seulement dans un rapport à la guerre (nous sommes pourtant là face à une guerre) ; il ne s'agit pas non plus d'actions exclusivement "sans violence".

De quoi est-il question alors ? D'une gestation libertaire lente et qui part de très loin. Nous avions prévu dans ce cadre de dessiner une sorte de panorama de nos prédécesseurs proches de cette idée ; l'espace nous étant relativement limité, nous avons pensé qu'il serait très facile pour les plus curieux d'aller eux-mêmes à la recherche de ce genre de lectures.

Nous nous contenterons donc de citer Fritz Oerter (1869-1935), militant syndicaliste libertaire allemand qui, en 1920, publie *Gewalt oder Gewaltlosigkeit ?* (*Violence ou non-violence ?* en cours d'impression pour la France). Sa réflexion débouche sur des propositions pratiques en ce qui concerne la lutte ouvrière. Il nomme : la "grève solidaire", la "grève générale", le "boycottage", le "sabotage" et « *tant d'autres moyens d'action directe* ». Oerter avait été influencé à n'en pas douter par Gustav Landauer qui traduisit le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie.

Partant de ce dernier, nous pourrions faire défiler quelques-uns de ceux qui ne firent qu'ébaucher une idée qui prendra lentement forme avec le temps. Nous voulons nommer William Godwin, Pierre Joseph Proudhon, Anselme Bellegarrigue, Henry David Thoreau, Han Ryner, Voltairine de Cleyre, E. Armand, Pierre Ramus, Barthélemy de Ligt, Clara Meijer-Wichmann, Gaston Leval, Hem Day et quelques autres ; et nous pourrions donner des morceaux choisis de leurs écrits, mais il faut faire court. Cependant, nous citerons *Graswurzelrevolution*, mensuel en langue allemande initiateur actuellement de l'anarchisme non-violent outre-Rhin.

Aussi, sans avoir la prétention – évidemment – de détenir la meilleure méthode d'action et les clés de notre avenir, il nous paraît qu'un effort du mouvement libertaire en son entier serait le bienvenu pour sortir des rails d'une pensée trop souvent répétitive et fermée.

Mais comment favoriser concrètement l'émergence de cette pensée dans sa traduction en actes quand l'histoire nous convoque avec urgence ?

Tout comme la riposte révolutionnaire en Espagne avec ses réalisations socialistes libertaires (collectivités, etc.) ne fut possible qu'après des années et des années d'éducation, de luttes, de révoltes et de résistances à l'oppression sur le terrain concret du social (et non du politique), le type de riposte non-violente ne saurait surgir spontanément. Il y faut sans nul doute tout un terreau et des semailles qui ne s'improvisent pas. C'est peut-être ce que, les uns et les autres, nous avons pensé détecter dans les luttes novatrices, récentes des *indignados* en Espagne, des ZAD de Nantes ou de Sivens, d'Occupy Wall Street aux États-Unis, etc.

André Bernard
Cercle libertaire Jean-Barrué en Gironde

Pierre Sommermeyer
Fédération anarchiste, Strasbourg

Photo © Daniel Maunoury

Photo © Daniel Maunoury

Luttes et autogestion
Quelques expériences en France

Avant de commencer, il me semble important de préciser de quel point de vue je me situe : celui de quelqu'un qui s'est impliqué ponctuellement, partiellement dans certaines des luttes recensées ci-dessous. De fait, je n'en ai pas une vision intégrale. L'idée ici est de chercher s'il y a une constante, un dénominateur commun entre ces différentes expériences qui pourraient être qualifiées d'anarchistes. Dans ce texte, il ne sera question que de luttes se déroulant sur le territoire occupé par l'État français.

Des campements No Border au Vaaag

Depuis la fin des années 1990, dans la foulée puis le reflux des contre-sommets altermondialistes, aux G8[1], à Davos[2], au FMI[3] et à l'OMC[4], le stade de la "simple" manifestation - fut-elle avec violences policières et résistances ou contre-offensives qui en découlent - est dépassé. Ces sommets s'étalant sur plusieurs jours, la contestation a choisi de s'adapter… car il faut bien héberger, accueillir les militant.es, les manifestant.es sur une telle durée. Sont alors apparus des "villages" ou "camps" de lutte, où l'organisation même de la vie est pensée dans une recherche de fonctionnement en opposition au système hiérarchique des États ou des instances capitalistes.

1 8 pays les plus puissants économiquement et militairement
2 Forum économique mondial où se scellent des lois libérales de déréglementation des droits des travailleuses
3 Fonds monétaire international
4 Organisation mondiale du commerce

Les camps No Border, littéralement « *pas de frontières* », créés pour la libre circulation, contre les centres de rétention administrative enfermant les sans-papiers, contre l'Europe forteresse, s'inscrivent dans cette perspective. Ce réseau de solidarité internationale, initialement centré sur l'Europe, a essaimé, et l'initiative a été reprise au Mexique, en Australie, Turquie et Ukraine. Le principe est de se fixer près d'un lieu symbolique d'infrastructures au sein desquelles se détermine et se pratique la chasse aux étranger.es en situation irrégulière : pour la France, Strasbourg en 2002 et le Pas-de-Calais en 2009. S'il s'agit de manifester dans ces villes, la rencontre internationale et la vie dans le camp ont autant d'importance. En 2002, 2000 personnes se sont retrouvées le long du Rhin. Le camp fonctionnait en "barrios" ("quartiers", en référence aux luttes qui se déroulaient en Argentine), qui s'autogéraient en cuisines, en lieux où dormir, en sanitaires… et en activités quotidiennes – ludiques ou de discussions politiques - avec une assemblée générale de coordination de tout le camp. Face à la répression de plus en plus marquée dans les rues de Strasbourg, il fallait aussi se coordonner pour veiller à ce que la police n'entre pas par surprise. Au cours des défilés revendicatifs, des cyclistes manifestant.es faisaient l'aller-retour entre la tête et la queue

de manifestation, annonçant aux un.es et aux autres ce qui se passait, véritables sources d'informations directes.

Le Vaaag (Village alternatif, anticapitaliste et anti-guerres) qui s'est déroulé en 2003 près d'Evian face au sommet du G8, s'est largement inspiré de l'expérience des No Border en matière d'auto-organisation, nécessitant tout de même une préparation de plusieurs mois en amont. Cette expérience de vie et de lutte collective a durablement marqué les esprits. Les camps action climat fonctionnent ainsi, dans un objectif d'intégrité : y sont expérimentés collectivement des moyens qui limitent la consommation énergétique.

Dépassant ce stade des campements à la durée de vie éphémère bien qu'enrichissante, est apparue l'occupation à Notre-Dame-des-Landes.

La ZAD de Notre-Dame-des-Landes (NDDL)

Souvent la lutte à NDDL a été comparée à celle du Larzac, contre l'extension d'un camp militaire qui impliquait l'expulsion des paysan.nes qui vivaient là. Il s'en est suivi une résistance sur plusieurs années, avec la naissance de comités locaux diffusant les tenants et aboutissants de ce combat, et pouvant se mobiliser massivement lors des grands rendez-vous. L'État devait alors faire face à une contestation sur tout le territoire qu'il occupe. Au Larzac, l'objectif final de la lutte est resté déterminé par les paysan.nes elles-mêmes. Bien que des gauchistes et des cathos de gauche se soient impliquées dans cette lutte, il n'est pas rien de constater qu'en grande partie, ces "autoritaires" se sont placés en appui, et non en dirigeants du combat en lieu et place des premier.es intéressé.es.

Le combat anti-nucléaire des années 70 a été similaire, avec la lutte emblématique à Plogoff (29) contre le projet de centrale. Des CLIN (comités de liaison et d'information sur le nucléaire) ont vu le jour, mobilisant, diffusant et relayant les informations là où ils étaient implantés.

Quand une lutte s'inscrit sur la durée, les chances de victoire sont souvent conditionnées à l'extension du combat, à l'écho qu'elle rencontre au-delà de la simple localité concernée. Ceci dit, il y a des luttes locales victorieuses sans "écho national", comme récemment à Plouray (56) contre un projet de décharge industrielle gigantesque.

À Notre-Dame-des-Landes, si les premières apparitions de cabanes dans les arbres ont lieu en 2007, c'est au cours du "camp action climat" (international) de 2009 qui s'est déroulé sur place qu'a été lancé l'appel à venir habiter, à s'installer dans la durée avec des projets collectifs très variés, agricoles et d'échanges de savoirs, d'habitats différents.

La naissance de l'appellation ZAD en tant que "Zone à défendre", marquant un combat territorial, n'est pas - à ma connaissance - précisément datée. Un premier détournement de la "zone d'aménagement différé", concept du Pouvoir qualifiant les grands projets depuis les années 1970, avait rebaptisé le terme "ZAD" comme "Zone à détruire" ! Mais ce concept de ZAD a fait florès car la dimension nationale puis internationale qu'a prise cette lutte locale a entraîné la remise en cause des autres structures prévues par les logiques jumelles – capitaliste et étatiste – : lignes à grande vitesse, barrages, infrastructures portuaires, centrales nucléaires, etc. Au delà de l'appellation, ZAD est une forme de lutte qui est ainsi valorisée et définie, parallèle aux luttes légalistes des comités locaux qui se centrent en particulier sur le terrain juridique et la prise de conscience de la population locale. Là, il s'agit d'occuper le terrain et d'empêcher les engins de chantier et leurs travailleurs/travailleuses de faire leur sale boulot. Les forces de police doivent être tenues à distance par les moyens appropriés. Et chacun.e y va de sa tactique : résistance non violente, clowns, mais aussi, pour certain.es, envoi de projectiles dès lors que les gardes mobiles et autres forces de la violence d'État occupent trop d'espaces.

Aussi, en particulier chez les jeunes prolétaires, sans emplois ou précaires, qui estiment que le monde du travail ne sera d'évidence pas le lieu de l'épanouissement, il est tentant de vivre maintenant d'autres expériences, et ce pas seulement en "s'isolant" dans des communautés, mais en tentant de bloquer des rouages du capitalisme, en ciblant les grands projets "structurants". Lesquels, avec les partenariats privé-public, montrent clairement la collusion entre l'appareil d'État, les collectivités locales et les grands groupes capitalistes... sans compter qu'on peut soupçonner qu'il y ait une part d'enrichissement personnel pas toujours légal de quelque dirigeant.e politique, au passage. Ou, plus simplement, l'envie de quelque hobereau local de graver son nom dans l'Histoire...

C'est contre tout ce que cela signifie et implique concrètement (destruction de lieux de vie, de la faune et de la flore, organisation du territoire au détriment des principales et principaux concerné.es), mais aussi contre le principe même de ces personnalités en recherche de profit personnel (argent ou gloire immédiate et posthume), que la ZAD s'est dressée. Sur la ZAD, tout le monde s'appelle Camille : ce simple fait d'anonymiser chacun par un prénom unique, à la fois féminin et masculin, est un moyen d'éviter les gonflements d'ego chez les militant.es... et d'empêcher les médias de réduire la lutte à une ou deux figures incontournables.

S'il est impropre de parler des zadistes comme d'une entité soudée, uniforme, formant un tout politique homogène (il existe autant de zadistes que de groupes voire d'individu.es), nous garderons néanmoins cette dénomination.

La cohabitation entre les zadistes et certain.es habitant.es opposant.es au projet d'aéroport, ainsi qu'avec la coordination (dite "institutionnelle" car elle est composée de structures légales – associations, partis – et a fait le choix de la lutte juridique) a connu des hauts et

des bas... tant sur les tactiques que sur le fond. Mais beaucoup sont désormais "contre l'aéroport et son monde".

La ZAD de NDDL a aussi permis à la créativité de chacune de s'exprimer à travers les slogans, affiches, dessins, vidéos, déguisements, personnages faits de bric et de broc, constructions, barricades aux allures parfois originales, avec presque toujours une touche d'autodérision, tel ce pantin portant une pancarte « *tu danses ?* » destinée aux CRS...

Une constante : le fonctionnement horizontal

Ces villages, qu'ils soient temporaires ou sur la durée comme les ZAD, sont le lieu de débats et de réflexions, en petits groupes ou en assemblée générale, prévus ou spontanés. Espaces de fêtes évidemment, ils le sont aussi d'ateliers pratiques (confection de four à pain, de pain justement, de sérigraphie, de douches solaires... bien utiles !).

Un écueil qu'il faut surmonter est la barrière de la langue, car ces villages dressés pour la lutte et la réflexion sont souvent des lieux de cohabitation internationale (notamment les No Border), avec la nécessité d'avoir des traducteurs/traductrices bénévoles, permettant la circulation égalitaire de la parole. On remarque d'ailleurs un langage anglicisé : legal team (équipe légale pour le soutien juridique aux personnes arrêtées), medical team (équipe médicale qui apporte les premiers soins aux blessé.es, pour les accidents éventuels sur le camp ou faisant simplement office d'espace de décompression, et qui a une réserve de médicaments y compris pour les maux de tête...). À noter que faire partie de la medical team ne s'improvise pas complètement : des personnels de santé militants y participent, et il y a des formations pratiques et théoriques durant quelques jours en amont. De leur côté, les "legal team" ont maintenant de l'expérience qui est mise à profit : réseau d'avocat.es, conseil sur ce qu'il faut dire ou pas en cas d'arrestation, nécessité du refus de la comparution immédiate. Un petit memorandum avec contacts est désormais diffusé parmi les manifestant.es en début de rassemblements, car on ne peut se fier aux forces de police et de gendarmerie dont les provocations sont de plus en plus importantes.

Mais, aussi bien dans les camps No Border qu'à la ZAD, il est toujours utile de rappeler qu'il ne saurait y avoir de hiérarchie des implications de qui que ce soit. Elles ont toutes leur importance, assurant la cohérence d'un tout sans lesquelles les autres auraient bien du mal à tenir : ainsi est-il aussi pertinent de cuisiner que d'aller au devant dans les manifestations ou sur les barricades, d'assurer une permanence à la legal team ou de prendre soins des blessé.es, des malades et des fatigué.es. C'est un principe autogestionnaire qu'il faut constamment rappeler, car certain.es l'oublient. La rotation des tâches est à penser et les féministes exercent une nécessaire vigilance, soulignant les comportements virilistes ou machistes jusque dans nos rangs... la non hiérarchisation des genres est encore loin d'être acquise, et c'est en les pointant du doigt, en les nommant qu'ils pourront un jour être dépassés.

L'extension des luttes

La ZAD de NDDL a eu ce génie de lancer cet appel en soutien aux autres luttes locales : la ZAD est partout ! Tout en respectant l'autonomie de chaque lutte, c'est une méthode de combat – l'occupation, une nouvelle forme de résistance et d'un vivre autrement – qui a fait

reculer le Pouvoir qui est ainsi proposée et que chacune, chacun peut s'approprier. Mais au-delà de la convergence entre ces luttes, il est aussi question d'affirmer la solidarité qui les unit, laquelle se concrétise quand plusieurs acteurs/actrices de ces mouvements se déplacent entre les différentes ZAD. Autonomie, entraide, fonctionnement horizontal, anti capitalisme... sans que le qualificatif ne soit nommé, difficile de ne pas y voir les grandes lignes de l'anarchisme !

Les ZAD de Sivens ou de Roybon sont sous le feu des projecteurs, notamment après le décès de Rémi Fraisse, tué par la gendarmerie. Faisons donc un petit focus sur celle du Morvan : un projet de scierie industrielle surdimensionnée couplée à un incinérateur produisant de la chaleur. Toujours le vernis écolo de la production d'énergie "verte" permettant de faire accepter une industrie destructrice. Un très petit groupe que nous appellerons "zadistes" a alors commencé à occuper le terrain. D'abord de manière désordonnée, ce qui ne facilita pas l'entente entre les "légalistes" et les occupant.es. Les constructions permettant un accueil serein (lieu où dormir, cuisine,...) ont ensuite été prises en main par quelques nouvelles et nouveaux arrivant.es. En une semaine, dans une répartition des tâches toute autogestionnaire, des baraquements ont été rapidement dressés à force d'huile de coude et de volonté ferme, au grand et agréable étonnement de tout le monde. Cette ZAD a vu un aboutissement heureux car les tribunaux ont donné tort au porteur de projet, lequel est désormais enterré, le groupe capitaliste belge ERSCIA ayant alors jeté l'éponge. La conjonction des forces, la diversité des tactiques et des acteurs et actrices, tant réformistes-légalistes qu'illégales et déterminées, sans mépris pour les uns et les autres, sans coups bas non plus, sont actuellement le moyen d'emporter le combat.

La conjonction des forces, la diversité des tactiques, tant réformistes-légalistes qu'illégales et déterminées, sans mépris pour les uns et les autres, sans coups bas non plus, sont actuellement le moyen d'emporter le combat.

Une autre lutte anticapitaliste : l'antinucléaire

Faisons un petit détour par la lutte antinucléaire, notamment contre les lignes THT (très haute tension) prévues pour le futur EPR de Flamanville où, en juin 2012, un camp avait été dressé sur un terrain au Chefresnes (50) le temps d'un week-end. Réflexion sur les stratégies de luttes, il y était aussi question d'aller à ciel découvert déboulonner des pylônes, alors que, jusqu'à présent, la stratégie consistait à déboulonner / saboter de nuit, de manière clandestine. C'était juste après l'arrivée de la gauche au Pouvoir. Pouvoir qui a déployé des moyens complètement hallucinants : le désormais classique hélicoptère et une myriade de robocops armé.es de grenades de désencerclement et assourdissantes... En plein après-midi, trois groupes de manifestant.es s'étaient mis en mouvement : celles et ceux qui avaient prévu de marcher "classiquement" sur la voie publique avec banderoles et d'autres, qui ont essayé d'accéder aux pylônes protégés par les flics. Le moins que l'on puisse dire, c'est que la police a usé de tout son arsenal, blessant de nombreuses personnes (bouts de plastiques et métal dans plusieurs parties du corps). La police de Valls, alors Sinistre de l'Intérieur, montrait un visage bien similaire à celui de la droite sarkozyste. À noter que plusieurs zadistes de NDDL s'étaient déplacé.es à l'occasion.

Il est toutefois regrettable que la résistance contre les grands projets ne se concentre pas assez sur le nucléaire, qui est un peu le parent pauvre de ces luttes (EPR, Bure, Iter...), alors que le nucléaire est pourtant fondateur du centralisme français, de son capitalisme, de l'emprise militaire sur la société et gouffre à argent public. En effet, un accident majeur nucléaire est de plus en plus probable avec le vieillissement des réacteurs. Or une catastrophe nucléaire, par son emprise géographique et temporelle (plusieurs milliers d'années), serait ce qui pourrait nous arriver de plus terrible... et hypothéquerait tout projet de société libre...

Et dans les villes ?

Si le concept de ZAD a fait ses preuves dans les luttes rurales, ici et là, certain.es essaient de l'adapter aux résistances urbaines, en luttant notamment contre la gentrification (l'embourgeoisement) des centres-villes. À Rennes, un projet immobilier qui prévoit de transformer en centre d'affaires la place Sainte Anne, jusque là lieu populaire et de fêtes, est en cours, engageant des dizaines de millions d'euros (dépassant en quelques années les prévisions budgétaires initiales), avec notamment comme intervenante l'entreprise... Vinci ! Aussi, un collectif appelé "place à défendre" (PAD !), composé de riverain.es et d'usager.es de la place, réfléchit actuellement à une occupation à même de bloquer la rénovation en cours, destinée à une certaine classe sociale. Mais l'État et sa police n'ont pas l'intention de laisser se développer les PAD. L'occupation récente d'une place à Rouen a montré la volonté d'évacuation rapide par l'État. Tout est à penser... mais l'idée est lancée.

À contrario des camps No Border ou des contre-sommets, les luttes rurales contre les grands projets bénéficient souvent de la logistique militante de la Confédération paysanne, qui a un savoir-faire indéniable, qui peut franchir les lignes de la légalité (démontage du Mac Do de Millau en 1999, de l'usine des 1000 vaches dans la Somme), qui applique la solidarité et sait mobiliser au-delà de ses adhérent.es. Et les manifestations en ville avec des tracteurs, ça a de la gueule !

Au-delà des campements et villages, mais souvent en lien, on relève des marches et des randonnées cyclistes qui partent d'un lieu éloigné pour rejoindre une lutte. Engagement écologique, fonctionnant en autogestion avec l'entraide des accueillant.es, cette forme de lutte, d'affirmation de son engagement, prend de l'ampleur. Et l'individu mouille physiquement sa chemise ! Ainsi en est-il du cyclo-paysan, de la tracto-vélo qui, partie de Nantes, a rejoint Paris pour manifester devant des ministères, contournant habilement l'interdiction préfectorale de pénétrer dans la ville !

Au delà des cercles libertaires, on constate de plus en plus cette volonté de fonctionner horizontalement, de bien cadrer la prise de décision collective favorisant la plus large participation, la libre circulation de la parole et le partage des tâches. Le consensus est recherché mais, selon les collectifs, des décisions peuvent toutefois se trancher selon la règle majorité / minorité.

Tout n'est évidemment pas simple. Parmi les questionnements, il y a le rapport aux journalistes... surtout des mass-medias, auxquelles il est de fait défendu de pénétrer dans les campements, tant elles ont l'habitude de déformer et dénigrer ce qui y est réalisé, sans compter leur imprudence à prendre en photo telle ou telle personne – qui peut être en situation irrégulière – la mettant en danger, en la dévoilant aux flics qui exploitent toutes les images et enrichissent leurs fichiers. D'autres fois, les journalistes des media bourgeois sont accepté.es au seul point presse, à l'entrée du camp. Il est assez sidérant de les entendre ensuite se plaindre d'une prétendue atteinte à leur liberté d'informer, alors que ce simulacre de liberté se borne au droit de relayer le point de vue de la classe dominante, ou à présenter les choses selon le prisme déformant conforme aux attentes des capitalistes propriétaires de leur journal-télé-radio.

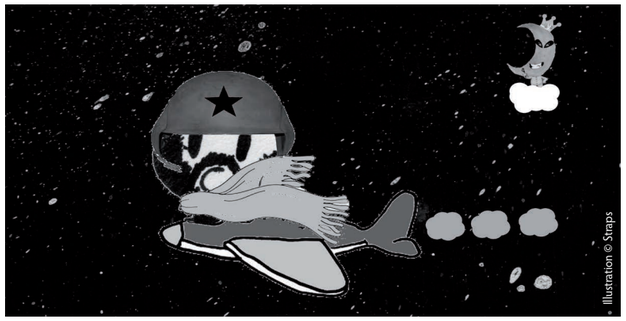
Aujourd'hui, la diversité des tactiques dans les manifestations est devenue la règle, adoptée par toutes et tous, même si le débat autour de la violence revient souvent, y compris au sein du mouvement libertaire. Ce débat est poussé jusqu'à la définition même de la violence : le bris de vitrines d'enseignes capitalistes, sans faire de blessées, est-ce par exemple de la violence ?

Cependant, le choix de la résistance violente a son travers : s'il n'a pas été discuté, il peut être vécu comme une méthode imposée, mettant en danger tout un chacun, notamment les personnes à mobilité réduite (enfants, handicapé.es ou personnes âgées)...

Pour autant, la violence la plus extrême, la plus massive, incombe avant tout aux forces de l'État. Il est bien crapuleux comparer la violence étatique et celle des manifestants, de les renvoyer dos à dos.

Des questions sont donc encore en suspend. Mais pour de nombreux acteurs et actrices des luttes, la volonté de fonctionner de manière horizontale, en autogestion, semble acquise ainsi que la nécessité de sortir du capitalisme... et c'est ce qui unit ces luttes.

S., avec l'appui de A. et J.J.
Groupe Lochu, Vannes
de la Fédération anarchiste



AnarchisteVolant Solo

Je suis comme toi, comme vous : j'ai besoin de me nourrir, de me loger, de m'acheter un slip : dans la vie de tous les jours, je travaille donc comme AVS au sein d'un collège de la ville d'Argenteuil. En fait, cela fait 8 ans que j'exerce, et j'ai écumé 4 collèges et un lycée (tous argenteuillais). AVS est un acronyme un peu moche qui signifie Auxiliaire de Vie Scolaire. Il paraît que depuis cette année le métier a changé d'intitulé mais que le contenu reste le même… Le contenu, justement : au delà d'une précarité matérielle et statutaire qui mériterait à elle seule qu'on y consacre un article histoire que j'y déverse ma colère et ma hargne – , c'est d'une autre précarité dont je souhaiterais vous parler, et par là même partager avec vous mes recettes de résistances internes.

Détaillons ma mission : en tant qu'AVS je suis censé accompagner des enfants "en situation de handicap" (les handicapés d'autrefois) en milieu scolaire pour leur permettre de suivre une scolarité "normale".

Lorsque je commence en 2007, les AVS au collège se comptent sur les doigts d'une main, et personne au sein de la très bureaucratique Éducation nationale n'a pris le temps de bien réfléchir aux applications pratiques qui pourraient découler de la définition ô combien floue du rôle de l'AVS.

Pour faire simple : je débarque dans un endroit où personne ne sait ce que je dois faire précisément, où trouver des renseignements sur les "troubles" des élèves que je suis censé suivre relève de la quête d'un militant anarchiste à un congrès du MEDEF, et où je suis, moi-même, incapable de bien faire parce que je n'ai pas plus d'idée que les autres sur mon travail (je n'aurai droit à un début de formation valable qu'au bout de 2 ans et demi d'exercice).

Autant vous dire que mes débuts furent plus que chaotiques et me plongèrent dans un mélange d'angoisse et de détresse. J'avais le sentiment d'être quantité négligeable, de ne servir à rien, de gêner les élèves que j'accompagnais, les professeurs des classes dans lesquelles j'intervenais… Pour un nombriliste égocentrique comme moi, l'affaire était rude.

Deux événements m'ont empêché de lâcher l'affaire et de fuir ces conditions pathogènes. Le premier fut une coupure de courant qui débrancha mon réveil et me mit en retard. Mon tout premier retard. Tout le long du trajet je passais un éventail d'excuses en revue, histoire de me justifier. Mais une fois au collège : le vide. Mon absence n'avait été remarquée par personne…

Loin d'aggraver mon sentiment de perdition, ce loupé fut une libération. Il faut dire qu'à ce moment là, cela faisait plusieurs mois déjà que j'étais en train de découvrir les pratiques et la pensée anarchiste suite a mon adhésion à la Fédération Anarchiste.

Cette libération donc put se résumer au slogan : « *Ne te plains pas, organise-toi* ». Puisque personne ne savait quoi faire de moi et qu'en plus j'étais comme un fantôme au sein de l'établissement, les conditions étaient réunies pour que l'Auxiliaire de Vie Scolaire se transforme en Anarchiste Volant Solo. (A ce moment précis amis lecteurs et lectrices vous devez vous imaginer une cabine de téléphone où je change de costume sur fond de musique entraînante).

Comme pour tout bon individualiste, ma première arme c'est moi-même

Grâce à ma maigre expérience de quelques mois, j'étais capable de mettre en place quelques principes pas trop pourris sur lesquels baser l'aide que j'accorderais aux élèves : une approche égalitaire. Je ne suis pas dans une position supérieure face à l'élève. De là découle un second principe : pas d'autoritarisme, de la discussion. Là où tout se complique c'est que mes principes personnels ne sont bien entendu pas ceux de l'Éducation nationale en général, ni des professeurs dont je fréquente les cours lorsque j'accompagne un élève. En poussant plus, je m'aperçus vite que le formatage des gamins était tellement puissant qu'eux-mêmes semblaient décontenancés par mon approche. Je me trouvais donc coincé entre des profs m'accusant de n'être que le "pote" des élèves, espèce de grand Duduche attardé ayant du mal à clôturer son adolescence, et des élèves pour qui un adulte anti autoritaire au sein de l'établissement était une telle aubaine qu'ils ne pensaient qu'à une seule chose, c'est me la faire à l'envers pour bosser le moins possible (peut on vraiment leur en vouloir ?).

Pour tenir dans la tourmente, je me suis accroché à mes lectures libertaires (celles sur la pédagogie, mais aussi tous les textes parlant de l'éthique anarchiste et de la responsabilité individuelle), et aussi aux rencontres de militants et sympathisants.

Avec le temps, même les plus sceptiques finirent par s'apercevoir que le Grand Duduche, « *bein il dit pas que des conneries et il fait pas que de la merde* ». Avec les élèves, j'arrivais à nouer des liens qui permirent un meilleur travail pédagogique, et la réparation de l'estime de soi par l'échange permit aux élèves de ne plus se voir, au moins de façon ponctuelle, comme handicapé (c'est à dire comme manquant de quelque chose par rapport à une norme), mais comme individu capable de choix et acteur de son existence. Ce changement de perspective s'opéra aussi chez les enseignants, qui s'aperçurent que la fragile petite chose que j'accompagnais et qu'ils étaient censés protéger (bin vi ma bonne dame c'est bien connu que les Capés c'est fragile) ressemblait quand même vachement aux autres enfants de leur classe.

Finalement c'était gagné : par delà le gouffre statutaire qui me séparait du corps enseignant, on m'écoutait… un peu, mais on m'écoutait.

C'était donc parti pour la phase deux :

Face au cancer de la verticalité, redonner à l'autonomie sa vraie place

Les élèves et les profs ont en commun de croire en la verticalité immuable de l'Éducation nationale.

Et si les premiers se sentent écrasés par ce dogme granitique, j'ai souvent eu l'impression qu'une grande majorité des seconds parent au plus urgent en attendant la directive salvatrice venant de leur hiérarchie.

En 8 ans de pratique, j'ai eu l'occasion d'assister à de nombreuses heures de cours de différents niveaux et dans de nombreuses matières ; et ce qui continue de me fasciner c'est à quel point les enseignants ignorent que les directives, les lois et décrets qui encadrent leurs pratiques sont issus de ces mêmes pratiques. C'est parce qu'ils se trouvent face à des problèmes, des dysfonctionnements qu'ils doivent régler dans l'immédiat, que les profs bricolent des solutions. Solutions qui finissent par remonter vers les instances dirigeantes qui s'empressent de les formaliser et de les débarrasser du "superflu" pour les faire rentrer dans un cadre rigide et sclérosé, et par la même occasion en vider tout l'intérêt.

La majorité des enseignants ne pense comme valide que les pratiques validées par d'autres.

J'en suis donc venu à la conclusion que, pour mieux aborder la notion d'autonomie avec l'élève, il me fallait la travailler auprès des professeurs !!

Leur apprendre à travailler la marge de liberté se situant dans les interstices, à la frontière de leur cadre de travail revient pour certains à effectuer une révolution copernicienne. Du plaintif : « *Mais on est pas formé* » à la prise de conscience réjouissante du « *Mais en fait on n'en a pas besoin pour ce que nous faisons !!* », il y a un long chemin. Au bout de ce chemin, enfin, se trouve l'épanouissement des enfants. Le carcan de cette éducation en batterie rigide et mortifère se desserre (un peu), et on a presque l'espoir que ces gosses qui se trimballent avec une pancarte "Anormal" trop lourde pour eux vont pouvoir aller au delà de la case dans laquelle on veut les parquer, et enfin laisser exploser l'étincelle que j'ai parfois aperçue dans leurs yeux.

Oui mais quand même…

Malgré les quelques réussites de ma démarche individuelle, je reste lucide : pour un prof qui a osé tenter quelque chose de différent, combien sont restés sourds au détriment des élèves ? Combien, par peur, fatigue, mépris ont préféré rester dans les clous et se cacher derrière la sacro-sainte "égalité" républicaine : « *Même handicapé, l'enfant dont tu t'occupes est un élève de la classe ! Je le traite comme les autres* ». Malgré toute ma bonne volonté et mes lectures, arriver à faire comprendre que questionner le cadre est vital n'est pas une chose simple. Je ne reste après tout "que" AVS. Ce travail de chaque instant pour qu'on m'écoute, pour faire évoluer les mentalités, est laborieux, parsemé de régressions, de moments où l'on a l'impression que tout s'écroule et qu'on doit repartir de zéro, d'autres où on a le sentiment de s'être fait digérer tout cru par ce Béhémoth gluant pour lequel on travaille. Et c'est là qu'il faut être capable de reconnaître les limites de l'action individuelle.

Au moment où j'écris cet article, je suis en contact avec un collectif parisien d'AVS (tu peux les retrouver en tapant "collectifAVS75" sur le net), parce que, fidèle au concept de l'irisation de la tâche, je ne pourrai dépasser mes limites actuelles qu'au sein d'une action collective. C'est par l'échange avec d'autres que mon aventure individuelle trouvera pleinement son sens. Mais c'est parce j'ai déjà commencé à trouver du sens à mon action seul, de façon individuelle, que mon apport à ce collectif sera plus riche, plus profond.

Un AVS (parmi d'autres)

Une ZAD Comment ça marche ?

Ou : Tout le monde n'a pas la chance d'avoir un ami Zadiste !

Pour notre entretien, tu te présentes comment ? Camille comme aiment les journalistes, par un pseudonyme, par ton prénom ? Et pourquoi ?

Quico : Tout d'abord, pour commencer, je tiens à préciser que je ne suis représentant de rien et que je ne parle qu'en mon nom ; mon choix est donc de prendre un pseudo qui m'est propre : Quico. J'avoue que j'aime garder mon individualité et ne pas être fondu dans la masse des Camille. C'est une question de choix personnel, c'est tout. Quico était aussi le surnom de l'ancien guérillero anti-franquiste Francisco Sabaté (loin de moi toute comparaison ou identification avec ce géant révolutionnaire, mais c'est une manière de lui rendre hommage).

Tu n'es pas un V.R.P. de la ZAD, mais comment te définirais-tu ? Zadiste, habitant de la ZAD de Notre Dame des Landes, militant, anarchiste, révolutionnaire, zadeur, etc ?

Quico : En général je n'aime pas trop les catégories, donc je ne me mettrais pas dans une case. Je dirais que je suis moi-même, quelqu'un qui essaye de s'investir et d'œuvrer dans une perspective révolutionnaire.

Peux-tu définir ce qu'est la ZAD de Notre Dame des Landes ?

Quico : Littéralement Zone À Défendre, redéfinie depuis peu par certains en Zone d'Autonomie Définitive. C'est un espace au départ délimité géographiquement par l'occupation d'une zone où doit se construire un aéroport financé entre autres pour Vinci. Sur ce lieu d'environ 1500 à 2000 hectares se met en place une volonté de s'organiser collectivement de manière autonome, en développant l'autogestion. Plusieurs personnes avec des origines géographiques, sociales, idéologiques différentes et avec des dynamiques multiples se côtoient à cet endroit. Des collectifs sont créés en mode affinitaire et suivant les envies d'actions (collectifs d'éleveurs, équipe radio, féministes, vegans, paysans, etc). La ZAD de NDDL (Notre Dame Des Landes) représente un lieu parmi d'autres (Testet, Plateau des Mille Vaches...) en lutte contre le monde capitaliste. Je préfère au mot ZAD le terme Zone de Lutte ou de Résistance. Le mot ZAD renvoie à une lutte contre les Grands Projets Inutiles et Imposés et, du coup, s'enferme là-dedans. Les deux termes ZAD et GPII me paraissent inadéquats. ZAD est devenu un mot presque marketing, qui casse une perspective historique des luttes en présentant cela comme une nouveauté. Employer plutôt Zone de Lutte ou de Résistance permet de replacer ces luttes dans une continuité des luttes passées et une ouverture sur l'Histoire. En cela, la Commune de Paris, Cronstadt, Makhno, etc, représentaient aussi des tentatives de créer des ouvertures, des brèches dans le système afin de le renverser. Je pense que l'on est dans la droite ligne de ces soulèvements. L'expression "Grands Projets Inutiles et Imposés" est aussi sujette à controverses car qu'est-ce qui est inutile et qu'est-ce qui est imposé ? Pour les capitalistes, ce projet n'est pas inutile, et personnellement je revendique aussi le droit à l'inutilité. A mon sens, derrière ce terme se cache en filigrane une logique de pensée productiviste qui ne rompt pas avec une certaine logique de croissance du capital. La bataille des mots me paraît très importante car les mots sont des armes, et on voit bien comment les pouvoirs imposent une sorte de novlangue orwellienne afin d'atténuer, d'aseptiser le langage et, par delà, les concepts et les idées. Il ne faut pas se faire piéger à notre tour.

Comment est organisée la démocratie directe à la ZAD de NDDL ? Comment sont organisées les A.G : tours de parole, modes de votes, etc ? Y a-t-il des mandats impératifs, révocables et tournants ?

Quico : Des assemblées sont organisées régulièrement. Une toutes les deux semaines concerne tout le voisinage de la zone, et une chaque semaine ne réunit que les habitants. D'autres réunions peuvent avoir lieu en cas d'urgence ou sur des sujets bien précis. Dans ce cas là, les habitants sont informés par le ZAD News (journal de la zone fait par les habitants, paraissant chaque semaine et distribué dans tous les différents collectifs). Le ZAD News permet de tenir au courant chaque personne de l'actualité militante, locale ou pas. Dans les réunions, les points à aborder sont discutés collectivement. La plupart du temps, ces rendez-vous sont plutôt des réunions d'informations. Les prises de décision sont collectives et sont votées généralement à mains levées. La limite de ces assemblées est le manque de participation. En effet, elles ne rassemblent qu'une minorité de personnes, le reste préférant continuer leurs activités, soit parce qu'ils ne se sentent pas concernés, soit qu'il n'y vont pas pour des raisons individualistes. Comme quoi les modes d'assemblée sont toujours à dépasser. L'organisation de la communication se doit d'être toujours en évolution, afin d'éviter de rentrer dans une sorte de routine qui amènerait à la désertion de ces réunions. En général, nous évitons au maximum les représentants. Les seuls mandats dont on peut parler sont ceux où une personne d'un collectif, choisie par les membres de son groupe, est désignée pour rapporter une information importante en assemblée.

Y a-t-il un "bon gouvernement" comme disent les zapatistes, ou pas de gouvernement du tout ?

Quico : Pour paraphraser Henry David Thoreau, je dirai que le meilleur gouvernement est celui qui ne dirige pas du tout. Il faut bien voir qu'à l'heure actuelle, deux modes politiques s'affrontent. Le vieux modèle que tout le monde connaît, celui de l'Etat, des partis de gauche et de droite. Celui-ci plus personne n'y croit. Puis il y a celui dont la volonté est de se réapproprier l'outil politique : c'est celui des différentes zones de résistance qui se mettent en place au niveau international. Il y a NDDL, le Testet, etc, en France mais aussi les zapatistes au Mexique, les quilombos au Brésil et encore beaucoup d'autres zones dans d'autres pays. D'où la nécessité d'être en lien les uns avec les autres. On parle beaucoup de convergence des luttes et bien, il faut qu'elle soit réalisée au niveau de tous les combats, et j'y inclus les sans-papiers, les luttes ouvrières...

Y a-t-il des chefs, charisme et caractère aidant ? Comment contournez-vous cet écueil ?

Quico : Il y aura toujours des personnes à forte personnalité tendant à s'imposer dans les réunions. Et dans un sens c'est très bien, cela prouve que l'on est tous différents. Le but après est de pouvoir faire en sorte que des charismes trop présents n'étouffent les autres. Cela dépend beaucoup de l'organisation des temps de parole dans les assemblées. Généralement les réunions se font avec un(e) modérateur de parole, un(e) secrétaire, une personne donnant la parole, etc.

Y a-t-il des groupes affinitaires avec des pensées et des actes différents ?

Quico : Il y a effectivement des groupes affinitaires qui, comme je le disais, se rassemblent du fait qu'ils ont les mêmes projets, les mêmes envies d'investissement sur la zone. Ainsi les groupes vegans organisent des journées sur l'antispécisme, les féministes des soirées débats-films sur les genres, le collectif radio établit une grille des programmes pour Radio Klaxon, etc. Bien sûr des tensions peuvent apparaître autour de ces collectifs. Par exemple entre les éleveurs et les vegans.

Ces conflits viennent parfois se rajouter à des confrontations d'ordre davantage personnel. Je trouve ces disputes positives car elles donnent généralement lieu derrière à des réunions de mise à plat. Et puis les conflits permettent d'avancer et d'évoluer. Cela prouve que l'on ne vit pas dans l'uniformisation. Un monde sans conflits, je n'en veux pas. Ça voudrait dire que l'on vit dans l'arbitraire totalitaire.

La ZAD de Notre Dame des Landes a-t-elle des frontières ?

Quico : Elle a les frontières que l'on veut bien lui donner. La Zone s'agrandit ou rétrécit selon son occupation.

La ZAD de NDDL est-elle une commune ?

Quico : La Zone pourrait être une commune libre. Cela dépend de ce que l'on entend par le mot commune. Si l'on remplace zone par commune alors elle peut être une commune de résistance, une commune à défendre ou encore une commune à autonomie définitive (une CAD). Ça y est, je vais poser comme droit de propriété le mot CAD ! La ZAD est morte, vive la CAD *(rires)*.

Quels sont les problèmes que vous avez rencontrés dans l'organisation de votre occupation ?

Quico : Cela dépend de la période dont tu veux parler. Par exemple, pendant les expulsions, il y avait une certaine alliance de fait entre les individus, pour la raison qu'une convergence de résistance face à la répression était en place. C'est lorsque la police n'est plus là que les divisions apparaissent, notamment par rapport à l'organisation sociale de la vie en collectif. L'euphorie de la lutte diminuée, les individus ont davantage l'occasion de se connaître et donc des tensions liées au quotidien peuvent apparaître.

Quelle est actuellement la situation avec la gendarmerie et la police au niveau de la ZAD ?

Quico : Les forces de répression interviennent par périodes. En ce moment c'est plutôt calme, même si on voit quotidiennement des drones survoler la zone. Après la mort de Rémi au Testet, les forces de répression ont encerclé la zone la veille de la manifestation à Nantes. On sentait vraiment une volonté de mettre la pression. Moi même je fus contrôlé trois fois entre NDDL et Nantes. En tout quatre fois car je le fus aussi en ville pour me rendre au lieu de rassemblement. La version de l'État par rapport aux violences était de faire porter le chapeau aux militants de NDDL qui seraient descendus au Testet et auraient amené avec eux un rapport de confrontation directe avec la police. Nous serions donc ces fameux djihadistes verts, ces anarcho-autonomes-blacks-blocks. Lorsque je fus interviewé par RTL, on sentait à leurs questions la recherche du scoop. C'était du genre : « *avez-vous des entraînements sur la Zone pour riposter face à la police ?* » On manierait tous les matins la kalash. Je crois que j'ai raté l'occasion de passer au JT de 20 heures, j'aurais dû dire que nous sommes effectivement en lien avec la Syrie de Bachar el Assad, qu'il nous fournit des armes et qu'on leur apprend à faire des jardins ! *(rires)*.

Y a-t-il des problèmes d'alcool et de drogues à la ZAD ? (C'est pas bien !)

Quico : Il y a effectivement des problèmes de cet ordre. L'alcool et la drogue ont toujours été les meilleurs suppôts du système. Tout le monde sait très bien que le meilleur moyen d'étouffer les luttes c'est d'introduire des drogues dans celles-ci. Tout le monde sait comment l'alcool a pu décimer les indiens ou, plus proche de nous, comment le gouvernement américain a lutté contre les combats d'émancipation des noirs. La lutte contre des mouvements comme les Black Panthers a pu se faire grâce à l'introduction de drogue dans les ghettos noirs. Albert Libertad, déjà, montrait dans Le culte de la Charogne comment les ouvriers, sortant du boulot, allaient s'enivrer dans les bars en lisant les nouvelles sportives, délaissant ainsi la lutte sociale. On peut aussi renvoyer à L'Assommoir de Zola. Tout cela n'est pas récent.

Quelles sont grosso modo les origines sociales des Zadistes ?

Quico : Cela n'est que mon opinion mais je dirai que, sociologiquement parlant, une grande partie des personnes composant la lutte provient de la classe moyenne (universitaires, etc). Et c'est à mon sens symptomatique de la gauche radicale. Les minorités sociales (migrants, etc) sont très peu représentées. Les roms, les migrants, ont déjà souvent trop de problèmes pour se mêler à une lutte qui les marginaliserait encore plus. L'exemple pourrait être les familles de roms qui s'étaient installées aux abords de la ZAD de Décines (Lyon) sans investir vraiment les lieux. Sinon le fait que la classe moyenne soit davantage représentée dans les mouvements de lutte est explicable par différentes raisons : on s'investit plus facilement dans un mode de vie alternatif lorsqu'on a, grâce à ses parents, une certaine sécurité financière qui pourra permettre, si échec il y a, de revenir à une vie dite normale. Une autre raison est d'ordre plus structurel, et remonte à mon sens à une quarantaine d'années. À partir des chocs pétroliers des années 70, de la fin des trente glorieuses, les nouvelles générations issues de la classe moyenne se sont rendu compte que leur avenir était bouché et qu'ils n'auraient pas la même vie que leurs parents, et ils luttèrent contre leur propre prolétarisation. Beaucoup ont donc commencé à s'investir dans des luttes qui, par la suite, sont devenues de plus en plus globales. Les Indignados ou le mouvement Occupy illustrent un peu cela. Dans le même temps, le prolétariat dans son ensemble s'est désinvesti des luttes à cause de l'atomisation de la classe ouvrière due aux politiques patronales, à l'individualisation des contrats de travail cassant les structures collectives de résistance, à la démystification du parti communiste avec la chute du bloc de l'est, à l'enterrement de l'idéologie du rapport de classes se transformant pour nombre d'ouvriers en antagonismes entre travailleurs du dedans et du dehors, avec en parallèle la montée de l'extrême droite. Le fatalisme s'est installé dans leurs têtes et va de pair avec la vision d'un Fukuyama, début 90, avec "la fin de l'histoire" qui a annoncé que le capitalisme est un horizon indépassable.

La chute du mur de Berlin a aussi mis fin à un certain monopole exercé par le socialisme autoritaire, et a pu laisser davantage de place à des idées d'émancipation comme la question des genres, le féminisme, le véganisme, etc. Ce qui est une très bonne chose même si cela se fait à mon sens un peu trop au détriment de la critique sociale, de l'analyse sociale globale, etc. La question de l'exploitation capitaliste dans les usines, la critique du travail salarié et le lien avec le monde ouvrier sont à mon sens trop délaissés et ce depuis trop longtemps. Oublier ces questions, c'est laisser un boulevard à l'extrême droite qui, elle, investit les lieux de travail. La convergence des luttes se fait aussi avec les ouvriers, et ce qui manque pour une véritable déflagration révolutionnaire, c'est le lien avec les travailleurs. Lorsque les ouvriers de Fralib à Gémenos luttent, récupèrent leurs outils de production et visent à l'autogestion, c'est pour moi aussi une ZAD. Les liens doivent donc encore davantage se créer.

Avez-vous réussi à abolir certains rapports marchands ?

Quico : On essaye de privilégier plutôt le prix libre et de se passer complètement du rapport marchand. Par exemple, tous les vendredis a lieu le non-marché où tout est à prix libre, comme chez les éleveurs de Bellevue pour le fromage. Le prix libre peut être pratiqué mais aussi les échanges : J'ai pas de thunes donc je donne un peu de tabac, etc. L'important c'est vraiment l'échange.

Résistant à la violence de l'État par une autre violence, la ZAD de NDDL a dû connaître des problèmes de virilisme, voire de sexisme ?

Quico : Il y a souvent des problèmes de virilisme dès qu'il faut s'affirmer dans le conflit. C'est aussi l'occasion pour certains de montrer leur apport à la lutte. Par rapport au sexisme, il y a, je pense et c'est un homme qui parle, une volonté générale de prendre cette question en compte, mais malgré cela il est quand même toujours présent. En dehors des mauvaises habitudes de langage (femmelette, pédé, enculé, ...) il y a aussi des traces de sexisme dans certains rapports entre les genres, et notamment des rapports de domination. La déconstruction ne se fait pas en si peu de temps.

Comment s'organisent les non-violents et les "violents" ? Y a-t-il eu des problèmes ?

Quico : Il n'y a pas de barrières aussi claires, où d'un côté il y aurait les non-violents et de l'autre les violents. Et puis, déjà, il faudrait redéfinir la non-violence (active/passive), le pacifisme et la stratégie de la violence. Nelson Mandela est un bon exemple. Celui-ci, présenté comme un non-violent par les pouvoirs, a aussi participé à ses débuts à la lutte armée, mais ce passage de sa vie est généralement totalement occulté (dissociation de la mémoire). Cela pour dire que dans une logique de résistance et de lutte, ce qui est qualifié traditionnellement de non-violence et violence n'existe pas ou, du moins, les choses ne sont pas aussi tranchées. On lutte par tous les modes d'action que l'on peut. Ça peut être un sit-in comme une action de masse pour investir une zone. Cela fait partie de la stratégie de l'État de créer ces lignes de partage entre violents et non-violents. Ça procède de la division du mouvement révolutionnaire. Il suffit de voir comme les pouvoirs ont saisi l'occasion de la mort du copain Rémi pour essayer de jouer la division et faire croire aux bons manifestants (ceux qui négocient, les citoyennistes) et les mauvais (ceux qui ont le couteau entre les dents, qui n'ont pas de cerveau, qui sont juste là pour affronter les bleus), et que c'était dans leur intérêt que les bons manifestants se débarrassent des mauvais.

Violence et non-violence c'est une question de stratégie individuelle, non ?

Quico : Totalement, mais comme je disais ce sont des notions à redéfinir car je pense que l'on a tous des définitions différentes de ces mots. Au niveau de ceux qui vont privilégier l'action je pense que ça peut être pour certains l'occasion de montrer leur apport à la lutte. Je parlais tout à l'heure du rapport de classes et je pense qu'on peut le retrouver à l'intérieur même de la lutte. Certains vont apporter leur esprit de synthèse et leur culture dans les AG, tandis que d'autres seront beaucoup plus tournés vers l'action, les barricades, etc. En tout cas, certains vont saisir l'occasion pour davantage s'affirmer dans les actions et combler ainsi un possible désinvestissement dans les réunions.

Comment, à la ZAD, a été ressenti l'assassinat de Rémi Fraisse ?

Quico : L'atmosphère générale était à la colère, et en même temps comme au fatalisme face à quelque chose qui était prévisible, vu l'armement croissant déployé par les forces de l'ordre. Les manœuvres de l'État en ajoutèrent encore plus à la colère. C'est à dire qu'ils ont essayé de mettre sur un pied d'égalité la violence de l'armement militaire des pandores et les quelques pierres lancées par les copains. De plus, ils ont tenté d'attribuer cette violence aux Zadistes de NDDL en faisant croire à des terroristes, des "djihadistes verts", c'est vraiment hallucinant ! Il faut avoir en tête que la crise croissante du capital implique en parallèle une augmentation de l'appareil répressif comme prévention à toute subversion révolutionnaire.

Pourrait-il exister un mouvement des ZAD, un réseau même si il existe déjà de manière informelle ?

Quico : Ce mouvement existe déjà mais il faut voir plus loin que les ZAD car la convergence doit se faire avec tous ceux qui luttent. C'est pour cela que, comme je le disais tout à l'heure, le terme ZAD est inapproprié, il faudrait parler plutôt de zones de résistance et

de lutte. Les ouvriers qui luttent dans leurs entreprises, les squats, les mouvements de sans-papiers, etc, participent tous au changement social, tout le monde doit être en lien.

Même si tu n'es pas Madame Soleil, quel est l'avenir de la ZAD de NDDL et, plus généralement, du mouvement des ZAD ?

Quico : Il est important que la ZAD tisse des liens et ne se replie pas sur elle-même. Sinon elle est condamnée, soit à la disparition par des conflits internes, soit à la boboïsation avec, petit à petit, une intégration dans l'économie de marché. Il ne faut surtout pas penser qu'il peut y avoir des zones libérées du capital, que la ZAD en est une et qu'en cela c'est gagné. Il ne peut pas y avoir des zones libérées tant que le système est en place, il peut avoir des brèches, des ouvertures permettant des étincelles, c'est tout. Il ne faut pas oublier que des expériences proches des ZAD eurent lieu par le passé : des expériences fouriéristes du 19ème siècle aux mouvements des En-dehors du début 20ème jusqu'aux communautés post-soixante-huitardes. La plupart se sont cassé la gueule, souvent du fait de leur isolement. Ne reproduisons pas les mêmes erreurs.

Il y a à l'heure actuelle un fort potentiel révolutionnaire et il ne faut pas passer à côté. Un mouvement est en train de s'internationaliser. Jérôme Baschet dans *Adieux au Capitalisme* a raison de dire que l'avenir est peut-être dans la multiplication de ces zones de lutte, créant ainsi une sorte de cancer qui, à terme, ferait tomber le capital

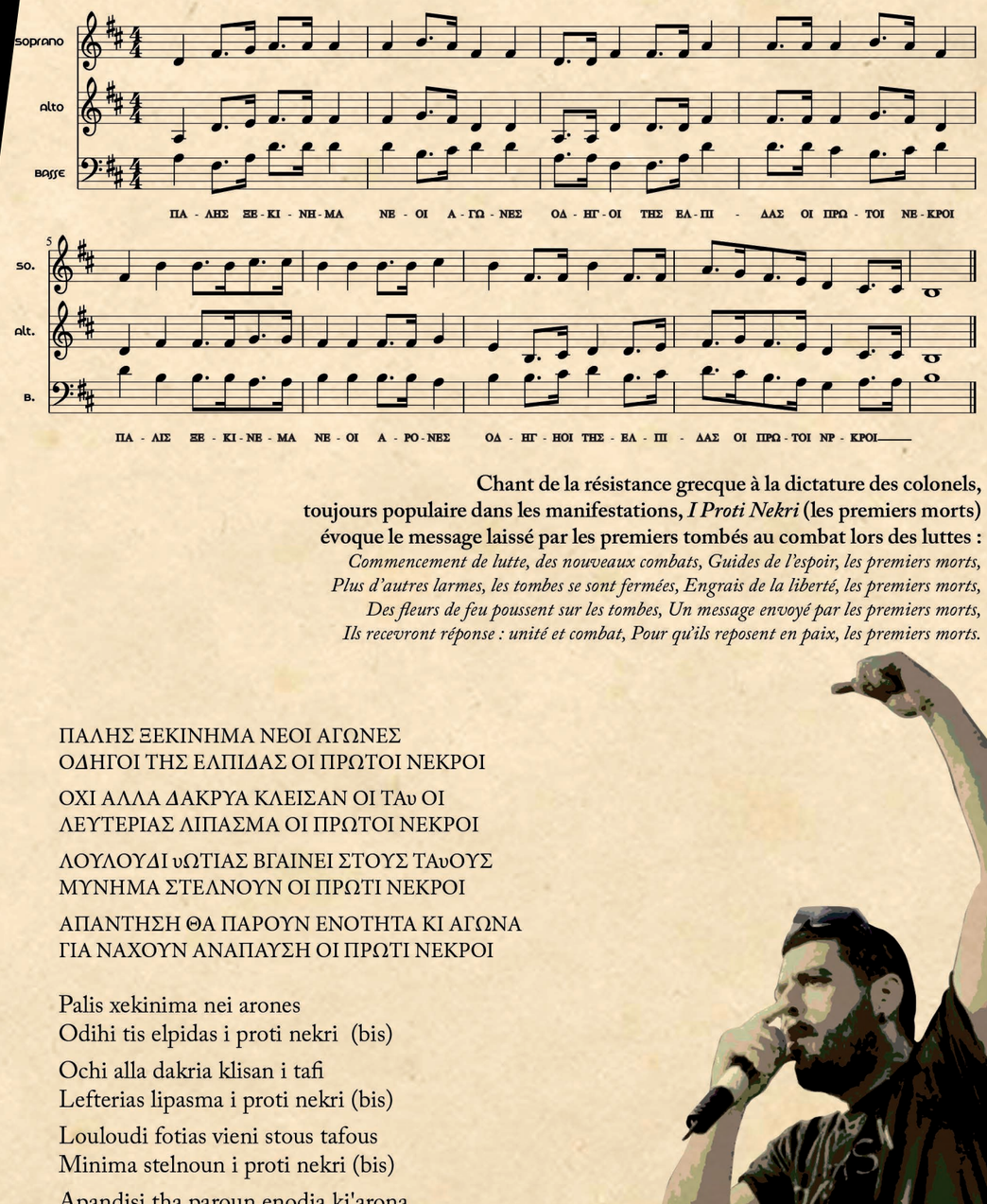
Un dernier mot ?

Quico : J'invite tout le monde à se rendre sur le site zad.nadir.org et de se tenir au courant de l'actualité et des différents procès en cours pour soutenir les copains.

Entretien réalisé par
Gilles Durand
Groupe Joseph Dejacque, Nantes
de la Fédération anarchiste

Photo © Daniel Maunoury

ΟΙ ΠΡΩΤΟΙ ΝΕΚΡΟΙ

alexandros panagoulis / mikis theodorakis, 1971

Chant de la résistance grecque à la dictature des colonels, toujours populaire dans les manifestations, *I Proti Nekri* (les premiers morts) évoque le message laissé par les premiers tombés au combat lors des luttes :

Commencement de lutte, des nouveaux combats, Guides de l'espoir, les premiers morts,
Plus d'autres larmes, les tombes se sont fermées, Engrais de la liberté, les premiers morts,
Des fleurs de feu poussent sur les tombes, Un message envoyé par les premiers morts,
Ils recevront réponse : unité et combat, Pour qu'ils reposent en paix, les premiers morts.

ΠΑΛΗΣ ΞΕΚΙΝΗΜΑ ΝΕΟΙ ΑΓΩΝΕΣ
ΟΔΗΓΟΙ ΤΗΣ ΕΛΠΙΔΑΣ ΟΙ ΠΡΩΤΟΙ ΝΕΚΡΟΙ

ΟΧΙ ΑΛΛΑ ΔΑΚΡΥΑ ΚΛΕΙΣΑΝ ΟΙ ΤΑυ ΟΙ
ΛΕΥΤΕΡΙΑΣ ΛΙΠΑΣΜΑ ΟΙ ΠΡΩΤΟΙ ΝΕΚΡΟΙ

ΛΟΥΛΟΥΔΙ υΩΤΙΑΣ ΒΓΑΙΝΕΙ ΣΤΟΥΣ ΤΑυΟΥΣ
ΜΥΝΗΜΑ ΣΤΕΛΝΟΥΝ ΟΙ ΠΡΩΤΙ ΝΕΚΡΟΙ

ΑΠΑΝΤΗΣΗ ΘΑ ΠΑΡΟΥΝ ΕΝΟΤΗΤΑ ΚΙ ΑΓΩΝΑ
ΓΙΑ ΝΑΧΟΥΝ ΑΝΑΠΑΥΣΗ ΟΙ ΠΡΩΤΙ ΝΕΚΡΟΙ

Palis xekinima nei arones
Odihi tis elpidas i proti nekri (bis)

Ochi alla dakria klisan i tafi
Lefterias lipasma i proti nekri (bis)

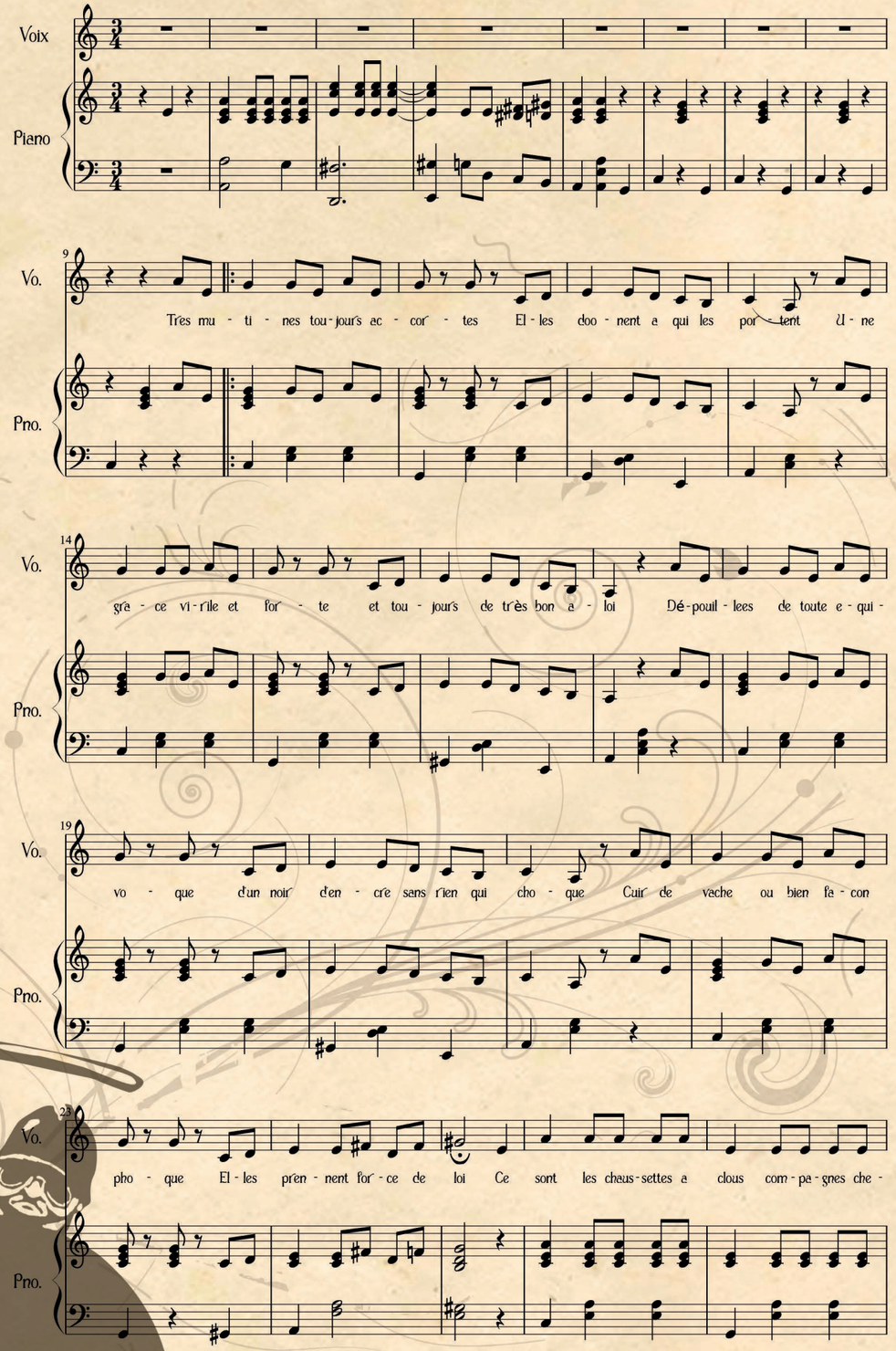
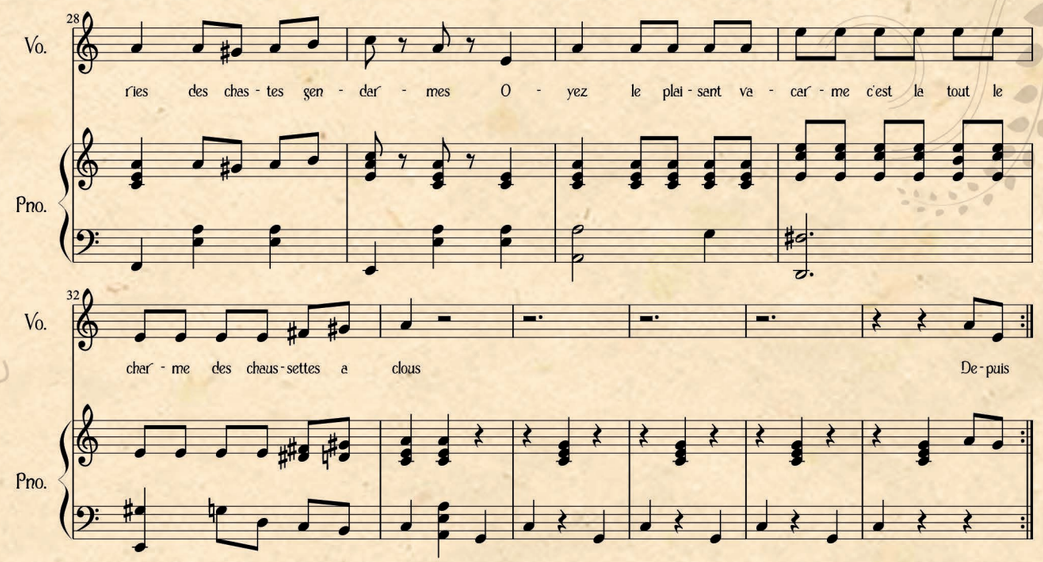
Louloudi fotias vieni stous tafous
Minima stelnoun i proti nekri (bis)

Apandisi tha paroun enodia ki'arona
ya naroun anapafsi i proti nekri (bis)

Pavlos Fyssas, rappeur antifasciste assassiné le 18 septembre 2013 par un membre du parti néonazi grec Aube Dorée.

La Java des Chaussettes a Clous

Paroles de Boris Vian, musique de Jimmy Walter, 1954



(Parlé :)
- Gendarme Combaluzier, avez-vous ciré vos godasses ?
- Oui brigadier
- Alors veillez à ne pas les dégâter dans quelque colombin !

2.
Depuis l'aube au crépuscule
Ignorantes du ridicule
Elles portent à qui circule
Les conseils du simple bon sens
Pour régler les tristes querelles
Des voyous et de leurs donzelles
Elles dansent la tarentelle
Sur les pieds de tous les feignants
Ce sont les chaussettes à clous
Compagnes chéries des humbles gendarmes
Remèdes à toutes les larmes
C'est là tout le charme des chaussettes à clous

(Parlé :)
- Gendarme Edoux-Samain, combien de contredanses
avez-vous exécutées ce matin ?
- Cent treize, brigadier !
- Gendarme, ce n'est guère ! Attention, on vous surveille...

3.
Ustensile fort sociable
Elles prennent un contact aimable
Avec l'oeil ou avec le râble
Du badaud qui ne sert à rien
Réformant la jeunesse oisive
Elles font propagande active
Dans le ventre ou dans les gencives
Des crétins du quartier Latin
Ce sont les chaussettes à clous
Compagnes chéries des humbles gendarmes
Parures en même temps qu'armes
C'est là tout le charme des chaussettes à clous

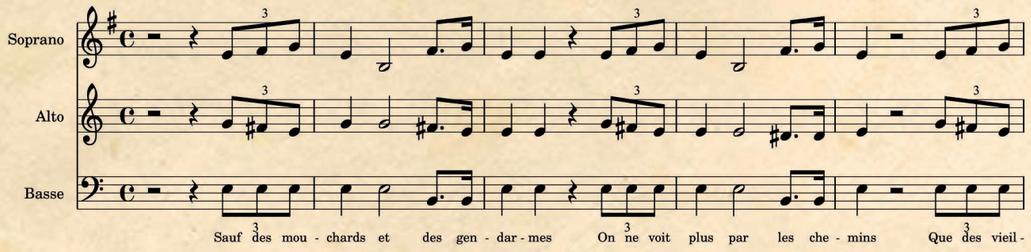
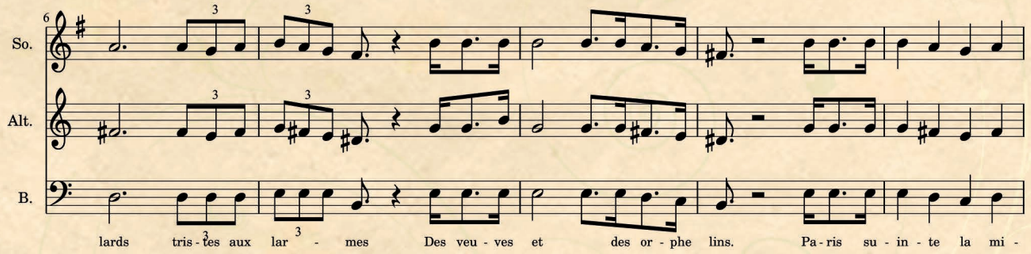
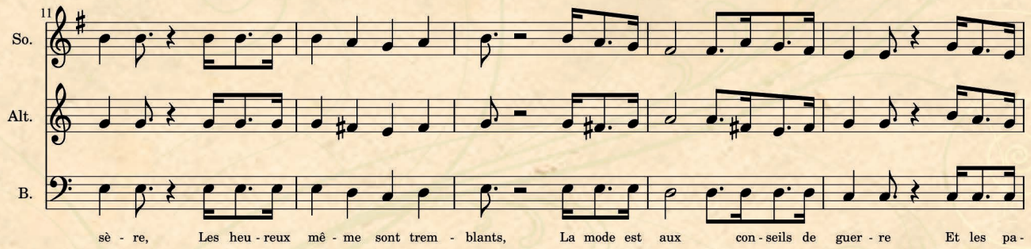
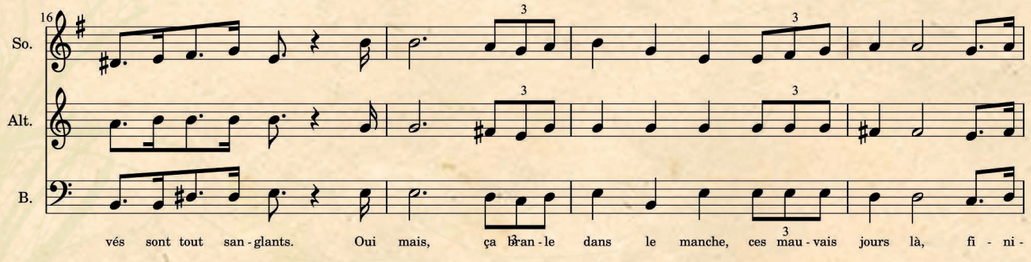
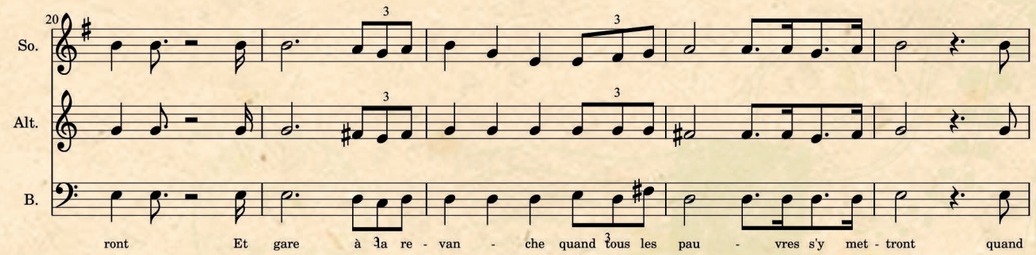
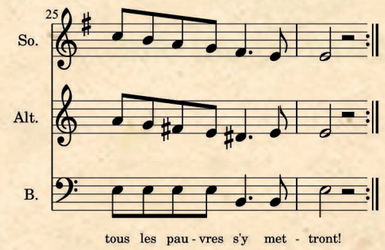
(Parlé :)
- Gendarme Otis-Pifre, vous avez
de la cervelle sur la chaussure gauche
- Excusez, brigadier...
- La prochaine fois, essuyez-vous
aux cheveux du prévenu !

4.
Très discrètes c'est sans histoires
Pendant les interrogatoires
Qu'elles aident ceux du prétoire
De leur poids et de leur sagesse
Respectant toujours la cadence
Elles brisent joyeuse danse
Les tibias et la résistance
Des malfrats vaincus qu'on confesse
Ce sont les chaussettes à clous
Des juges si doux et des auxilliaires
Calmez toutes vos alarmes
Vivons sous le charme des chaussettes à clous } *(bis)*

Mai 1871 : les troupes de Thiers envahissent les rues de Paris et, durant une semaine entière, massacrent sans relâche les habitants, coupables de s'être désolidarisés du gouvernement en instaurant *la Commune de Paris*, expérience majeure d'autonomie communale d'inspiration anarchiste. Galifet, préfet de l'époque, avouera 17.000 morts, un chiffre sans doute très largement minoré. C'est lors de ce que l'on appelera désormais *la semaine sanglante* que Jean Baptiste Clément écrira cette chanson poignante.

La Semaine Sanglante

Jean-Baptiste Clément, 1871

Pierre Dupont

2.
Les journaux de l'ex-préfecture, Les flibustiers, les gens tarés,
Les parvenus par l'aventure, Les complaisants, les décorés,
Gens de Bourse et de coin de rues, Amants de filles aux rebuts,
Grouillent comme un tas de verrues, Sur les cadavres de vaincus.
Oui mais... (au refrain)

3.
On traque on enchaîne on fusille, Tout ce qu'on ramasse au hasard
La mère à côté de sa fille, L'enfant dans les bras du vieillard
Les châtiments du drapeau rouge, Sont remplacés par la terreur
De tous les chenapans de bouge, Valets de roi et d'empereur,
Oui mais...

4.
Nous voilà rendus aux jésuites, Aux Mac-Mahon aux Dupanloup,
Il va pleuvoir des eaux bénites, Les troncs vont faire un argent fou,
Dès demain en réjouissance, Et Saint-Eustache et l'Opéra
Vont se refaire concurrence, Et le bagne se repeuplera.
Oui mais...

5.
Demain les manons les lorettes, Et les dames des beaux faubourgs,
Porteront sur leur collerettes, Des chassepots et des tampbougs,
On mettra tout au tricolore, Les plats du jour et les rubans,
Pendant que le héros Pandore, Fera fusiller nos enfants.
Oui mais....

6.
Demain les gens de la police, Refleuriront sur le trottoir,
Fiers de leurs états de service, Et le pistolet en sautoir,
Sans pain, sans travail et sans armes, Nous allons être gouvernés,
Par des mouchards et des gendarmes, Des sabre-peuple et des curés.
Oui mais...

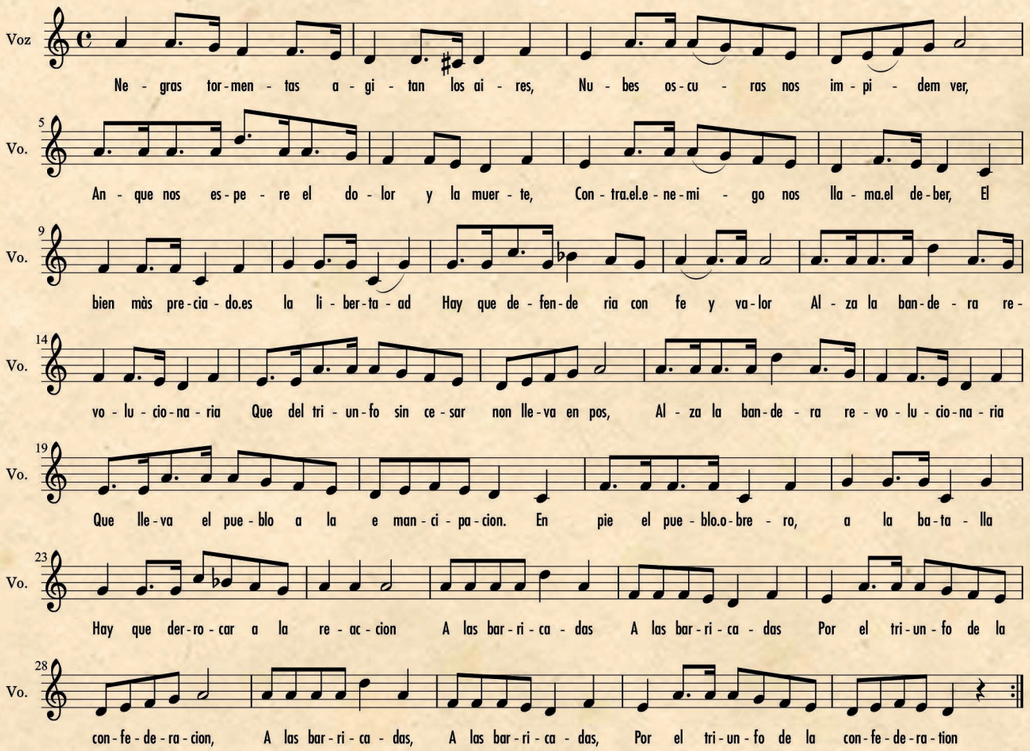
7.
Le peuple au collier de misère, Sera t-il donc toujours rivé ?
Jusques à quand, les gens de guerre, Tiendront-ils le haut du pavé ?
Jusques à quand la sainte clique, Nous prendra t-elle pour du bétail ?
A quand enfin la République, De la justice et du travail ?
Oui mais...

« J'étais encore à Paris lorsque je fis cette chanson, ce n'est que quelques semaines plus tard que je pus gagner la frontière et me réfugier en Angleterere. De l'endroit où l'on m'avait recueilli, et où je restai du 29 mai au 10 août 1871, j'entendais toutes les nuits des coups de fusil, des arrestations, des cris de femmes et d'enfants. C'était la Réaction victorieuse qui poursuivait son oeuvre d'extermination. J'en éprouvai plus de colère et de douleur que je n'en avais ressenti pendant les longs jours de lutte. »

Jean Baptiste Clément.

Illustration d'après un tableau d'A.Luce : «1871, une rue de Paris»

A LAS BARRICADAS !

Valeriano Orobón Fernández, 1933

Chant anarchiste de la guerre civile espagnole, *A las Barricadas* a été publié pour la première fois en novembre 1933 dans un supplément de la revue *Tierra y Libertad* de Barcelone.
En voici la traduction :

Des tempètes noires agitent les airs
Des nuages sombres nous empèchent de voir,
Même si la mort et la douleur nous attendent
Le devoir nous appelle contre l'ennemi.
Notre bien le plus précieux est la liberté
Il faut la défendre avec foi et courage
Lève le drapeau révolutionnaire
Il nous mène sans arrêt jusqu'au triomphe
Lève le drapeau révolutionnaire
qui mène le peuple vers l'émancipation
Debout, peuple ouvrier, au combat !
Il faut vaincre la réaction :
Aux barricades ! Aux Barricades !
Pour le triomphe de la confédération !

LES MUTINS DE PANGEE *ou la vie en* CINEMA-SCOP

Par une bruineuse après-midi digne d'une séquence à la Melville, Brice et Olivier nous ont reçus dans leur bureau, au cœur du Paris populaire. Le lieu est à l'image de ce qui semble gouverner leur activité d'éditeurs-producteurs-cinéastes documentaristes, et résume assez bien la philosophie des Mutins : un bordel joyeux, mais très organisé.

Le Monde Libertaire : *Quelles sont les origines des Mutins de Pangée ?*

Olivier : Les cinq membres fondateurs viennent tous de Zaléa TV[1] qui était une télé libre où on pratiquait beaucoup la diffusion d'œuvres peu visibles. A l'époque, internet commençait à peine à être un outil de diffusion pour les films, mais Zalea TV s'inscrivait dans un combat pour la liberté d'expression. On s'est heurté au mur de la censure d'État, avec l'impossibilité d'obtenir une fréquence sur la TNT. Le CSA a mis fin à l'histoire en nous éliminant de la sélection. On voit le résultat... Il n'y a qu'à zapper sur la TNT pour comprendre ce qu'ils en ont fait. Par ailleurs, la technique a beaucoup évolué et l'augmentation des débits a changé les enjeux. Ce qui était invisible hier est théoriquement visible aujourd'hui, mais dispersé sur la toile. L'espace libertaire d'internet a été colonisé par l'industrie de la sous-culture et du big business. Avec *les Mutins de Pangée*, on s'est inscrit dans une démarche d'abord plus centrée sur la production de films. Et peu à peu, on a été gagné par notre tendance naturelle à vouloir montrer d'autres films qu'on aime et qu'on défend.

ML : *Quelles sont les activités des Mutins ?*

Brice : Nous sommes producteurs, mais uniquement de nos films (ça nous prend beaucoup de temps) et éditeurs de DVD. Nous avons notre propre catalogue et nous avons créé une plateforme[2] pour la VOD[3]. On est aussi co-distributeurs de nos films au cinéma. Pour l'édition, on édite des films importants du répertoire, mais qui étaient peu diffusés comme par exemple les films du cinéaste René Vautier (édité par vagues, d'abord Afrique 50 et récemment le coffret *René Vautier en Algérie*, dont la copie restaurée du célèbre *Avoir 20 ans dans les Aurès*). On édite aussi des films de jeunes cinéastes qu'on a repéré et qui ont un parti pris assez fort, comme le film *Sur les toits* de Nicolas Drolc, sur les révoltes des prisons en France. L'année prochaine, on va continuer à développer des collections, sur le modèle du livre-DVD.

ML : *Pourquoi avoir monté une SCOP (Société Coopérative et Participative) plutôt qu'une autre structure, genre Société Anonyme?*

Brice : Pour nous, ça allait de soit. Une coopérative est une SARL, mais le processus de décision est plus cohérent avec notre engage-

1 ZALEA TV (*TeleVizone d'Action pour la Liberté d'Expression Audiovisuelle*) : télé pirate ayant émis de 1999 à 2007, régulièrement interdite d'antenne par le CSA.

2 Le site des Mutins, avec accès à la plateforme et à la bande annonce de *Howard Zinn : une histoire populaire américaine* : **www.lesmutins.org**
3 VOD : Vidéo à la Demande. Système permettant l'accès à distance à des contenus (films,...) via un abonnement à une plateforme.

ment, et surtout plus adapté à notre façon de travailler, artisanale, avec des compétences multiples, des coopérateurs qui ont plusieurs rôles selon les projets. Et les recettes éventuelles sont réinvesties dans les projets et ne servent pas à rétribuer des actionnaires.

Olivier : Cependant, il ne faut pas se leurrer : on est dans le marché, on produit, on vend, on est soumis à la TVA etc. On vit dans ce monde là. Mais surtout, on ne peut pas se définir uniquement par notre mode d'organisation. On passe plus de temps sur les contenus de ce qu'on fabrique et à améliorer notre organisation quotidienne qu'à se regarder travailler dans une glace. Bien sûr, parfois, on s'arrête et on réfléchit. Mais on reste toujours très pragmatique. On est dans une course de fond, sur la durée. Et porter nos engagements vers l'extérieur nécessite d'être très rigoureux et exigeants sur notre propre travail.

ML : *Vous fonctionnez comment en termes de projets, de choix, de prise de décision ?*

Olivier : Il n'y a pas vraiment de mode de fonctionnement arrêté, gravé dans le marbre. Aucun dogme sur l'autogestion ! Les Mutins de Pangée ont été fondés sur l'expérience acquise jusque-là dans les médias libres et on partage les mêmes goûts pour la mise en valeur des fonds audiovisuels peu connus ou invisibles. Donc, les débats entre nous sont assez tranquilles. Si l'un de nous veut réaliser un film, il fonce et on sait que ça va durer des années et qu'on va assumer ce choix collectivement tant qu'il est tenable, sans mettre en péril toute la structure. Pour l'édition, c'est très simple : on se passe les films, on les regarde, et le plus souvent on tombe d'accord.

Brice : Notre ligne éditoriale est assez claire avec le temps. Après, reste le problème du choix, parce qu'on ne peut pas tout éditer. Cette année, on a sorti cinq titres, et d'ailleurs, j'y pense : sur les cinq, il n'y a aucun de nos films.

Olivier : Oui, et c'est comme ça depuis 2 ans... parce qu'on a besoin de beaucoup de temps pour produire et réaliser nos films.

Brice : 2 ans ! Ça va changer en 2015 !... *(rires)* Bref, quand il y a débat entre nous, c'est là-dessus : qu'est-ce qu'on édite tout de suite, et qu'est-ce qu'on attend d'éditer.

Olivier : On trouve un équilibre entre les risques qu'on peut prendre, nos envies profondes et très personnelles, et les réalités économiques du moment qui permettent ou non de les réaliser tout de suite, plus tard, ou jamais. Mais on ne fait aucune concession ni aucune prestation institutionnelle.

En fait, pour répondre à la question qui semble vous préoccuper plus que nous, on a un fonctionnement très libertaire. On n'a pas tellement poussé les règles dans le détail, un Ayatollah de l'autogestion qui nous surveillerait toute la journée verrait certainement des tas de blasphèmes dans notre fonctionnement, mais on n'oublie pas les fondamentaux : l'autonomie, la défense de la liberté d'expression, l'émancipation individuelle et collective, l'ordre moins le pouvoir....

ML : *Comment vous vous répartissez le travail ?*

Olivier : Sur les films que je réalise, je suis aussi cadreur, monteur, un peu producteur, et pas mal d'autres fonctions qui, dans l'industrie cinématographique, correspondent à plusieurs postes... Aux Mutins, les réalisateurs vont aussi à La Poste, comme les autres. Sur notre dernier gros chantier, Brice a travaillé sur la recherche d'archives images, la négociation des droits. Laure a fait du son, de la recherche d'archives, la gestion de la production, ... Elle prétend aussi qu'elle fait le ménage mais ça ne se voit pas tellement (je profite qu'elle n'est pas là pour le dire). Désormais on se répartit la coordination des projets d'édition DVD et Brice coordonne l'édition VOD, qui est un gros chantier démarré depuis un an et qui s'étoffe de jour en jour avec des films souvent invisibles ailleurs.

Sur chaque projet, y compris quand ils sont menés de front (ce qui est le cas tout le temps en fait !), des équipes multi-casquettes se composent suivant les compétences acquises au fur et à mesure des expériences et les disponibilités du moment. On garde tous une certaine autonomie mais on se montre beaucoup les travaux en cours. On apprend les uns des autres en avançant ensemble. Grâce à Brice je commence même à comprendre le droit anglo-saxon d'accès aux images d'archives, c'est dire !

Brice : La SCOP c'est aussi une poignée d'intermittents qui interviennent à différents niveaux d'un projet, beaucoup à la fin, en graphisme et en post-production, où il faut généralement beaucoup de compétences très pointues.

ML : *Quels sont vos rapports avec les chaînes télé ?*

Brice : C'est... ambigu. On pourrait penser qu'on a fait le choix, depuis le début, de ne pas travailler avec les chaînes de télévision pour des raisons de "pureté éthique"... C'est pas vraiment ça : c'est plutôt que les chaînes ne prennent jamais nos films, donc on a appris à fonctionner sans la télé. Ce qui n'empêche pas qu'on fait le boulot et qu'on continue de leur proposer nos films, car c'est un gros handicap de ne pas avoir de diffuseur institutionnel pour les financer. Mais c'est vrai que ne pas travailler avec elles nous laisse du coup une entière liberté.

ML : *Vous vous sentez mis sur la touche ?*

Brice : On peut le dire comme ça. Mais on joue le jeu...

Olivier : Regarde le *Chomsky*, notre "film à succès" : 55 000 entrées en salle, et pas une diffusion télé à ce jour... Ça étonne beaucoup les gens qui voient nos films. Mais c'est aux responsables des programmes des chaînes TV de s'expliquer sur cette anomalie, pas à nous. La plupart de nos films pourrait à l'évidence être diffusée à la télé (*Chomsky & Cie* ; *Bernard, ni dieu ni chaussettes* ; *Howard Zinn, une histoire populaire américaine*...), et il arrive à Arte, pour ne citer qu'elle, de diffuser des programmes aussi "engagés". Mais ça fait dix ans qu'ils ne s'intéressent pas à nos films, quel que soit leur succès en salles ou à l'étranger.

Avant tout, il est fort possible qu'ils ne nous connaissent pas. Car les gens de télévision, en France, manquent souvent de curiosité pour le monde extérieur à leur petit milieu. Ils aiment rester entre eux et même se "reproduire" entre eux si j'ose dire. Sans doute que ça leur évite des emmerdements, c'est plus "pépère"...

Brice : La diffusion télé n'est pas une fin en soi : si le film passe une fois à deux heures du matin, bof... Ce qu'on vise, aux Mutins, c'est justement que les films soient vus le plus largement possible, par le plus de personnes possible. On veut rencontrer le public, et faire vivre le film au maximum, le plus longtemps possible. Alors on se déplace, on accompagne le film, on va dans les festivals, les salons comme le salon du livre libertaire... La fête de l'huma est notre grand rendez-vous de rentrée. Et surtout on va dans les salles de cinéma partout en France... Ensuite on édite le film en DVD, on essaie d'en faire un bel objet, accompagné d'un livre quand c'est possible, quelque chose de soigné, qui donne envie. Les libraires diffusent de plus en plus nos éditions. Enfin, à travers la plateforme, on offre la possibilité de voir aussi beaucoup de films en VOD.

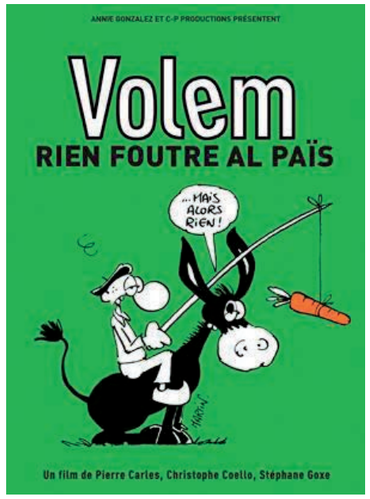
Olivier : On distribue aussi une petite télécommande universelle qui permet d'éteindre toutes les TV... le TV-BE GONE... peut-être que c'est ça qui les agace... Va savoir !

ML : *Et avec les institutionnels, le CNC, les fonds de soutien, etc... ?*

Brice : C'est très difficile avant réalisation, mais ça l'est pour tout le monde. Par contre, l'absence de pré-achat de chaînes de télévisions ferme beaucoup de financements publics qui sont conditionnés à ça. Cependant, en France, le système du fonds de soutien automatique pour le cinéma, indexé sur les entrées faites en salle, est le meilleur système au monde pour soutenir le cinéma. Nous en bénéficions... à condition d'arriver à porter nos films en salles et de rencontrer le succès !

Après, il est possible qu'on soit considéré par la profession comme "les rebelles". Il semble qu'on nous ait collé l'étiquette, en tout cas. Mais on n'intègre pas du tout cette donnée. On s'applique dans notre travail et on présente un travail sérieux qu'on peut juger sur pièce quand les films sont là.

Olivier : Par les thèmes qu'on aborde, on est souvent classés dans la catégorie "films militants". C'est une façon de marginaliser des films



et des cinéastes, de les marquer au fer rouge, très rouge, et de les taxer d'amateurisme aussi, ce qui est très injuste car on travaille des années sur nos films, avec de très grands professionnels. Et on oublie aussi de remarquer que des chaînes comme TF1, BFM ou Canal+ (pour ne citer qu'elles) sont des militantes acharnées du néo-libéralisme et qu'elles sont bien plus radicales que nous.

ML : ***Du point de vue économique, vous êtes organisés comment ?***

Olivier : On a une trésorerie bien sûr, qui assure le paiement des fournisseurs, des diffuseurs etc., mais le reste des bénéfices est immédiatement réinvesti dans les projets à venir. Un film comme *Chomsky & Cie* nous a permis de nous projeter sur trois ans, de soutenir, produire, éditer des films moins "porteurs". D'où la nécessité, une fois de temps en temps, de rencontrer le "succès".

ML : ***Vous fonctionnez aussi par souscription. Ça marche comment ?***

Olivier : Il arrive qu'on lance une souscription qui permet la production d'un film, d'amorcer la pompe, voir même soutenir le projet jusqu'au bout. Sans cette souscription il n'y aurait tout simplement pas eu de film. Ça a été le cas pour *Chomsky & Cie* et pour *Howard Zinn, une histoire populaire américaine* qui est financé à 50% par la souscription.

Brice : La souscription a ses limites. On ne peut pas tout financer comme ça, demander sans cesse aux gens de participer à tout alors qu'ils sont de plus en plus sollicités. Quand on a commencé on était pratiquement les seuls dans le cinéma (avec Pierre Carles ou, bien avant, Paul Carpita), maintenant tout le monde en fait (pour les DVD mais aussi le CD, l'humanitaire, la presse...). Et ça devient un peu un truc de marketing chez certains qui n'en auraient même pas besoin...Pour eux le "crowdfunding", ça fait plus sérieux que "souscription", plus américain !

ML : ***En ce qui concerne les Mutins, ça fonctionne, ça "tient" comme ça, sur ce modèle économique ?***

Brice : Il faut croire que oui. On va sur nos dix ans, tout de même !

Olivier : Ça tient mais le contexte global n'est pas favorable ! On arrive à compenser par beaucoup de boulot à très peu de gens et beaucoup d'expérience. On fait moins d'erreurs. Si on en fait, ça nous fragilise et on rame fort pour redresser la barre. Mais avant

LES MUTINS DE PANGÉE
COOPÉRATIVE AUDIOVISUELLE

tout, ce qui compte, c'est qu'on y trouve du plaisir à découvrir des choses et à les partager. Pour l'instant, on nous donne la chance de refaire un tour de manège. Donc, on continue.

ML : ***Parlons de la plateforme. Vous semblez espérer beaucoup de ce mode de partage. C'est l'avenir des Mutins ? Du cinéma, en général ?***

Brice : Je pense que le DVD, en tant que support, a encore un avenir. Les gens restent attachés à l'objet, surtout quand il est conçu comme un tout, avec un livre ou du matériel d'accompagnement. Mais la plateforme permet un accès supplémentaire, surtout dans le cas de films rares, invisibles ailleurs. On travaille à son développement, tout en privilégiant le contact direct, la rencontre avec le public, partout où c'est possible.

ML : ***En cette fin d'année, période propice aux vœux divers et aux bonnes résolutions, qu'est-ce qu'on peut souhaiter aux Mutins ?***

Brice : Que ça dure... On est bien comme on est, on est des artisans dont le travail est reconnu, même au-delà de la profession. On apporte notre pierre à l'édifice, voilà, on veut juste continuer de bosser comme ça.

ML : ***Des projets ?***

Olivier : Notre grande fresque documentaire basée sur *l'histoire populaire des États-Unis*, d'Howard Zinn[4], un film co-réalisé par Daniel Mermet et moi-même. Un énorme travail, mais qui s'inscrit bien dans notre projet éditorial : mettre à jour ce qui est généralement caché, parler de ce dont on ne parle pas, ouvrir le débat sur ce qui, le plus souvent, est tu. Et mettre à disposition des outils d'autodéfense !

ML : ***La sortie est prévue pour quand ?***

Olivier : La première partie sortira en juin, au plus tard en septembre. Les souscripteurs pionniers vont le recevoir en DVD spécial dès janvier.

Brice : Il y a une telle matière qu'on a prévu trois longs métrages.

Olivier : Le premier est achevé, on va le sortir en salles, et on espère que ça permettra de terminer le second qui est déjà en montage. Quant au troisième... Mais depuis que Mermet s'est fait virer de la façon qu'on sait de France Inter, il est à fond sur le film. Il nous a aussi présenté un monteur son qui vient de la radio (Franck Haderer, réalisateur radio), qui a fait un travail extraordinaire et a vite intégré les contraintes du cinéma. On travaille comme ça aux Mutins : à la rencontre, au feeling, aux personnalités, aux énergies, qui s'agrègent. Ça nous donne une force finalement assez improbable autrement.

Propos recueillis par
Fred

4 Aux Éditions Agone, 2002.

De la limonade à l'endive...
en passant par un ballon de blanc.

ou : Comment diffuser les pratiques libertaires ? Les expériences du groupe Poulaille de Saint-Denis.

Depuis de nombreuses années, existait à Saint-Denis un groupe de la Fédération anarchiste, le groupe Henry Poulaille, fonctionnant de façon plutôt fermée et très "militante" : collages, manifestations...

Au début des années 2000, le triste constat du peu de résultats concrets obtenus malgré cette militance active, le manque de rayonnement dans la ville et la fatigue qui en découle amenèrent "les Poulaille" à faire une pause et à penser autrement leurs moyens d'action. Et si finalement, la solution, c'était la propagande par le fait ?

Et si, plutôt que de poser des bombes comme à la fin du XIXe siècle, on posait des graines ? Des graines de savoir, des graines de culture, des graines de légumes...

... Petit résumé d'expériences :

La genèse : l'attaque de la religion mène à tout.

2004 : Le groupe Poulaille crée une association de propagande contre toutes les religions, quelles qu'elles soient : la Société de défense des laïques, non-croyants, non-croyantes et athées. Tous les mois, à la bourse du travail de la ville, un intervenant propose un sujet de réflexion sur ce thème : « *Attention religion,* » « *Athéisme et Turquie* », « *Contre Benoît XVI* », « *Déclaration d'insoumission à l'usage des musulmans et de ceux qui ne le sont pas* »...

Le public s'accroît progressivement, de nouveaux sujets en lien avec "les corbeaux" sont proposés...

On avance vers la culture.

2006 : réunis autour d'une limonade et d'un ballon de blanc, nous (« *les deux vieux* » comme on nous appelle, parce qu'initiateurs du groupe Poulaille) décidons de multiplier les conférences et les thèmes abordés, en proposant aux participants de prendre en charge eux-mêmes l'organisation des conférences.

2007, ouverture en de la Dionyversité : l'Université populaire de Saint-Denis est née ! Huit rendez-vous mensuels à la bourse du travail ainsi que diverses interventions (théâtre, cinéma, musique) se succèdent durant plus de quatre ans. La fréquentation des conférences augmente et, avec elle, de nouvelles demandes de sujets sont formulées, menant aussi à l'ouverture vers d'autres thèmes : autogestion et société, luttes féministes, crise, culture de la paix, psychiatrie et antipsychiatrie, etc...

Des envies nouvelles en découlent, et principalement celle de se prendre en charge : il s'agirait, non plus de théoriser, mais de concrétiser à travers la pratique pour intervenir collectivement au sein de la ville.

Dès lors, un collectif de dionyversitaires (comme ils se nomment) se rassemble autour d'un projet de création d'une Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne. Les réunions rassemblent des membres d'horizons divers, et confrontent des habitudes de pratiques différentes autour de questions communes : si la distribution des légumes ne semble pas poser de problème, la structure juridique et le fonctionnement quotidien font l'objet de discussions houleuses et conflictuelles : faut-il une association ? Comment établir une rotation des tâches : l'imposer ou la laisser s'installer "naturellement" ? "Bio", "pas bio", quelle doit être notre position ?

De nombreuses réunions sont nécessaires à l'aboutissement du projet, mené sans idée préconçue de structure imposée. L'intelligence et les argumentaires de tous permettront d'aboutir à un équilibre entre les individus et le collectif : comment être soi dans un collectif ? Comment faire qu'une libre association ne devienne pas une contrainte collective ?

Il serait possible d'écrire des pages sur cette création et son fonctionnement. Comment en se prenant en charge, avec très peu de moyens, arrive-t-on à "faire" ?

Car ici, évidemment, le but principal n'est pas de manger des panais, des radis ou même des endives, mais simplement de créer et de faire vivre un collectif au travers d'idées libertaires : sans hiérarchie, sans pouvoir individuel, et sans (tant que faire se peut) circulation d'argent, mais avec de l'entraide et de la solidarité.

2010 : avec une forte énergie et des réunions rassemblant plus de 200 personnes, naît enfin l'AMAP Court-circuit. Nous avons cherché et trouvé un local, car il nous paraît fondamental que le lieu de distribution des légumes soit un lieu fixe et permanent, qui permette à chacun de traîner sur place après avoir rempli son panier, pour échanger, se réunir... et imaginer d'autres activités.

Les quatre producteurs associés découvrent un fonctionnement différent d'autres AMAP traditionnelles et pyramidales : un fonctionnement sans hiérarchie, libertaire, qui est non seulement possible mais viable.

Depuis 2010 : Le collectif s'est agrandi, tant en nombre qu'en rayon d'action : un grand nombre d'initiatives nouvelles ont vu le jour, cinéma, bibliothèque, dvdthèque, docu-club, club informatique, atelier vélo, cuisine, manifestations, etc. Le lieu est devenu une fédération d'initiatives.

Le fonctionnement quotidien ne coule pas forcément de source mais il y a autant de conflits que de résolutions... et, ajoutée à cela, une bonne dose de plaisir.

Une alternative comme espace d'éducation populaire pour résister au système

Bien entendu, ce n'est pas la révolution avec un grand R : cette alternative est limitée dans l'espace et très certainement dans le temps. Nous faisons partie d'une société bien réelle, très structurée et oppressante, mais ce lieu, cet espace, nous permet de mettre en pratique, hors du milieu militant stricto sensu, des idées et un fonctionnement libertaires.

De toutes ces rencontres, le groupe anarchiste du départ s'est énormément enrichi et étoffé, mais plus encore, c'est l'idée d'une possibilité d'organisation libertaire qui se diffuse, que ce soit en interne grâce au développement des idées au sein même du collectif, ou en externe, la mise en œuvre des pratiques se reproduisant et se diffusant en dehors du collectif.

Aujourd'hui l'AMAP réunit 260 personnes. Tout au long des activités nous en avons rencontré beaucoup plus : certaines sont présentes depuis le début, d'autres ont disparu ou ont déménagé, d'autres encore sont parties mais restent attachées à la Dionyversité comme à l'AMAP, et nous rendent régulièrement visite.

Beaucoup de réalisations sont en cours, dont un projet de coopérative d'achat de produits locaux ou issus du commerce équitable. Nous commençons à imaginer ensemble un fonctionnement autogéré spécifique et adapté à cette coopérative. Ce nouveau projet, motivant par bien des aspects, va également nous permettre d'entrer en contact avec de nouvelles personnes et de continuer à diffuser nos idées et nos pratiques.

Dans cette construction collective, chacun trouve une expérience qui lui est propre et personnelle, et dont voici quelques témoignages dans la suite de ces lignes...

Boubich
Groupe de Saint-Denis
de la Fédération anarchiste

De la bouse dans le 9-3

Enfant de banlieue ouest à la scolarité bancale, j'avais envie de ruralité... Cette envie s'est accrue à la fin de l'adolescence. Ruralité ? Notion déjà dépassée aux yeux de mes contemporains. J'avais envie d'histoire et de connaissance. Idée dépassée dans un monde consumériste s'accélérant. J'avais besoin d'engagement... pas exactement dans les préoccupations du milieu dans lequel j'évoluais.

Confrontée, non pas à des échecs, mais à des impasses représentées par le terme "impossible", j'ai pourtant pu assouvir toutes mes envies grâce à la Dionyversité, grâce à Court-Circuit, à tout ce que cette AMAP entraîne avec elle et aux actions qui en découlent. La "campagne" à la ville, c'est désormais possible, à travers des engagements collectifs en résonance. À défaut de café populaire, des lieux de rencontre et de partage. Le "savoir" administré par tous et pour tous, sans filtre institutionnel ou de quelque autre nature que ce soit : tout cela est possible.

Quelque peu complexée par un manque de lecture des thèses anarchistes, cette partie d'ignorance ne m'empêche pas de goûter au plaisir d'agir... ou de ne pas agir. L'anarchisme se rapproche-t-il en cela de l'hédonisme ?

Marie-Mélodie

Les dimanches sans manif

Un de mes vieux rêves est, depuis longtemps, de mettre en place une histoire universelle et collective des révoltes.

Un jour, un parent d'élève est venu me chercher pour me proposer de participer à la création d'une université populaire à Saint-Denis. Étincelle de mon assentiment immédiat : j'entrevoyais la possibilité de toucher enfin les parents de mes élèves. De proposer des cours, hors programme, à une population qui finirait par me rentrer dedans, je veux dire qui finirait par contester mon savoir "savant" en le confrontant à une approche empirique, à des récits d'expériences diverses provoqués par l'évocation des révoltes passées... C'était aussi l'occasion de sortir de cette tour d'ivoire qu'est le lycée, de m'ouvrir à un territoire dont je ne connaissais que le trajet dessiné par le métro.

Les premiers cours, à la Bourse du Travail, ont été la déclinaison de travaux plus anciens. Aucune originalité dans l'approche, mais des échanges, et les premières rencontres avec des individualités en passe de constituer un public d'habitués. Au risque de basculer dans la routine ? Le rythme était effectivement éreintant, heureusement, d'autres que moi en assumaient la charge.

L'opportunité est venue d'étendre des séances de la Dionyversité au musée de Saint-Denis. Les conférences de Caroline Granier ou d'Isabelle Marinone avaient déjà montré la fécondité des approches artistiques. On est partis à l'aveuglette pour une séance consacrée au peintre de la misère, Alexandre Steinlen, et on a vu débarquer environ 120 personnes.

Cela fait aujourd'hui cinq ans que l'on continue sur cette lancée. La programmation se fait toujours plus ou moins à l'improvisation : pour ma part, je la prépare généralement l'été, en feuilletant les livres de ma bibliothèque et en laissant monter l'envie. Il faut bien avouer que, quatre mois plus tard, j'ai souvent changé d'avis : finalement le sujet que j'avais choisi l'été me barbe. Ou bien c'est l'inverse : cela a mûri et c'est formidable.

Le but initial était de solliciter les collections du musée, de sortir des originaux des réserves et de les mettre dans les doigts du public. On l'a fait. Et puis, on s'est dégagé aussi de cette contrainte là, et on a invité des gens de l'extérieur.

Parfois, l'effet de réel, on le prend dans la gueule : quand par exemple un bon copain se mange 5 pékins venus l'écouter. Une autre fois, une vieille copine sorbonnarde attire près de quarante personnes et fait tout sauter : la Dio, c'est un jeu de colin-maillard avec le savoir savant... Je crois qu'on arrive toujours à avoir le sentiment qu'on joue.

D'autres membres de l'équipe sont passés à l'acte et derrière le pupitre pour faire cours à leur tour. En revanche, le public, jamais, malgré moult invitations. On a causé histoire, bien sûr, mais aussi philo, chanson, poésie, art, cinoche... Les images constituent le fil rouge de notre démarche, même si le cours qu'on prépare pour la prochaine fois sur le syndicalisme américain avant 1930 en sera dépourvu... Du moins pour le moment !

Un public différent de la Bourse du Travail s'est dégagé au fil des ans. Relativement âgé. Certains ne viennent plus, et cela rend triste parce qu'on s'attache. D'autres reviennent. D'autres évoquent des séances passées. A la sortie, les dépliants quatre pages que nous proposons procurent un curieux sentiment, entre fierté et mauvaise conscience, car il y en a aujourd'hui une quinzaine en retard. Un jour peut-être, on en fera un livre. On pense alors à ce pote qui supervise les mises en page et le site, depuis des lieux variés à l'autre bout du monde... Lorsqu'il ne passe pas le bout de son nez dans la salle.

Voilà la Dio au musée : une succession de beaux moments sans grande cohérence. Mais peut-être qu'avec une vision plus précise ou plus de rigueur, on aurait déjà arrêté ?

Et finalement, je n'ai jamais réussi à faire venir les parents de mes élèves, à une exception près. En revanche d'anciens mômes, parfois. Et je n'ai pas plus réussi à démarrer mon vieux rêve d'écrire cette histoire universelle et collective des révoltes. C'est peut-être cela « *l'anarchie à l'épreuve du réel* » : une succession de chemins de traverse.

Laurent

Le premier pas qui coûte

J'ai toujours été allergique au moule dans lequel les partis et mouvements politiques nous obligent à nous fondre. Cette obligation de nous conformer aux règles établies, à un prêt-à-penser et une ligne politique standard, de "faire nos preuves" avant de pouvoir avoir le droit de faire quelque chose... Suivre un chemin vers une possible émancipation que d'autres tracent pour vous ne change en rien la donne : nous restons à la traîne d'une "avant garde" qui peut certes bien vouloir le meilleur pour nous mais qui, au final, n'est pas différente de ceux qui ne souhaitent surtout pas que nous pensions par nous mêmes.

Et si, plutôt que l'émancipation, le vrai projet révolutionnaire était celui de l'auto-émancipation ? Et si au final on essayait d'accompagner plutôt que de guider ?

Vient alors le problème de ce premier pas qui coûte. Nous vivons dans un monde rempli de techniciens, de spécialistes qui, pour garder leur place et leurs privilèges, nous font croire à un gouffre entre eux et nous et nous déposSèdent de notre capacité à faire, de l'énergie créatrice inhérente à chacun de nous. Dans ces conditions il devient très difficile de se lancer, d'oser, de réaliser par soi même.

J'ai rencontré l'Université populaire de Saint-Denis alors que j'avais fini par penser qu'il ne me restait plus qu'à m'acheter une télé et passer mes soirées à fumer des pétards en jouant à la console, tellement la politique "classique" me dégoûtait. Et à la place de me faire un grand discours sur l'Anarchie (avec un grand "A" s'il vous plaît), ils m'ont tout simplement donné les clefs du camion en me laissant organiser mes propres cycles de conférences, avec une confiance que je n'avais encore jamais croisée dans le milieu militant.

Alors bien sûr, se retrouver à conduire le camion alors que vous n'avez pas le permis, et que tout vous pousse à croire que vous n'en êtes pas capable, m'a plongé dans une profonde angoisse. J'ai beaucoup râlé, crié, pleuré même, en me disant que je n'y arriverais pas, que ces sales cons avaient fait exprès de me mettre dans cette situation pour se foutre de ma gueule (bonjour la parano!!) Mais ce foutu premier pas, j'ai fini par le faire, seul, sans personne pour me dire quoi faire et comment le faire. Et ce premier pas fut une libération. Depuis le jour où mon cycle de conférence *La BD autrement* est devenu réalité, je me sens fort, capable à nouveau de créer. Un état d'esprit indispensable pour redonner au mot politique un sens radical et libérateur.

Il ne faut malgré tout pas croire à une auto-émancipation "magique" et solitaire. Lorsque j'affirme avoir monté mon premier cycle de conférences seul, toute l'équipe de la Dionyversité était autour de moi. J'ai pu observer la façon dont ils ont monté leurs propres cycles, bénéficier de leurs contacts avec la Bourse du Travail, avec de possibles conférenciers et surtout de leur réputation, qui a fait que certaines personnes n'ayant pas voulu participer ont finalement accepté quand il ont vu de quoi la Dionyversité était faîte.

L'équipe était là. Pour accompagner. Pas pour guider...

Strap'

L'œuf ou la poule

Dressons une liste des situations où un discours et/ou une action sont imposés, quotidiennement. Et faisons-en le négatif : où et quand peut-on vraiment explorer une liberté ? (du corps, de la parole, du mouvement, de l'écrit, de la pensée) : chez soi ; dans les lieux de fête ; parfois la nuit, dehors ; au sein de réunions prévues à cet effet (salles de danse, apéros, balades, réunions; dans la nature... liste non exhaustive).

La création d'une association (ou collectif), est-elle motivée par le désir de se fabriquer ces terrains de liberté, pour une activité particulière ou pluridisciplinaire ? Afin de se créer une marge de manœuvre que l'on a difficilement ailleurs ?

Dans le cas de l'AMAP Court-Circuit, il a été dit que le panier de légumes a été, et est encore, un levier, une articulation pour la rencontre et l'initiative. Mais que son activité s'est portée au-delà des alternatives proposées. Je ne suis aujourd'hui plus inscrite mais fréquente encore le local et les personnes. Alors je m'interroge : pourquoi continue-t-on à fréquenter un lieu, et pourquoi cesse-t-on de le faire ? Quelle pensée nous traverse lorsque l'on dit « *non, je n'y vais plus, cela ne me plait plus* »?

Qu'y-a-t-il avant, pour que les choses puissent naître, et qu'y-a-t-il aujourd'hui pour qu'elles continuent ? Qui, de l'œuf ou de la poule, arrive en premier ? Où réside la rencontre ? Que contient-elle ? Où réside la rupture ?

On pourrait dire, comme le chantent les Têtes Raides « *on ne force pas les choses, elles partent comme elles éclosent* ». J'aimerais ajouter qu'on ne peut forcer les choses si elles n'ont pas – ou plus – de raison d'exister. Or, ici, cette raison n'a pas de contenant défini, puisqu'elle est multiple, interprétable, appropriable, transformable.

Je ne saurais dire qui de l'un (la création d'une structure/association/groupe et j'en passe) ou de l'autre (sa propre présence au sein dudit groupe) génère ce qui peut être observé aujourd'hui. Pourrait-on parler plutôt d'aller-retour entre ce qui est désir de faire et ce qu'il est possible de faire?

Tout comme il peut exister une part d'incompréhension, voire de peur, à l'égard de modèles, de choses, de gens, de pratiques inconnues, il existe certainement une part ouverte à l'exploration d'un terrain de liberté. Et celle dont il s'agit ici n'a pas besoin de définition solennelle. C'est par l'absence de discours imposés qu'elle s'incarne. C'est par le creux laissé par la même absence de résignation, de diminution, d'interdiction, qu'elle peut s'esquisser.

Alice

Au départ, c'est une histoire de légumes...

Ça se passe au local de la dionyversité, un lieu où t'oublies le travail et la journée, un lieu où personne te demande ce que « tu fais dans la vie".

À force de peser des dizaines de kilos d'épinards et de distribuer les fraises et les salades dans les paniers, tu te mets au diapason des autres, de leurs gestes. Vu de l'extérieur, ça doit donner l'impression d'être le bordel, et c'est vrai que ça va tous azimuts : personne n'a, a priori, le geste adéquat, efficace, professionnel. Il n'y a pas de rentabilité du mouvement, chacun.e achemine les patates ou les panais comme elle.il peut (dans la cagette, dans les mains, dans un bol) : la seule condition, c'est qu'il y ait ses 5 légumes et fruits dans chaque panier.

Une fois qu'on a déchargé la camionnette, identifié les légumes, qu'on les a pesés, distribués, y'a pause. On boit, on mange, on parle, les conversations sont constamment interrompues par de nouvelles. eaux arrivant.es – l'AMAP c'est vraiment un lieu d'arrivage de légumes, de gens, de tous ces gens que t'apprends à connaître, insensiblement. Chaque mercredi, dans cette cohabitation provisoire, ce qui se trame, subrepticement, c'est une forme de confiance par le faire. En même temps, y a des échanges de savoirs pratiques et théoriques : que faire d'un potimarron, comment travaille exactement notre agriculteur, découvrir les pratiques zapatistes à la dionyversité... Au contact des conférences et des initiatives pratiques, les rôles tournent, de ceux qui savent à celles qui font, de celles qui organisent à ceux qui participent d'un peu plus loin. L'essentiel, c'est que, si t'as envie de faire quelque chose (réparation de vélo, atelier d'écriture, docu-club...), tu le montes de A à Z. Tu sens que ta liberté est à la mesure de ce que tu veux – ou peux – prendre en charge. Et, exactement en même temps, commence le plaisir de travailler ensemble : un éveil à l'organisation affinitaire.

Du coup, un jour, tu te retrouves, sans que personne t'ait demandé ta carte, à monter un festival de documentaires (bobines rebelles), à enregistrer des émissions sur radio libertaire... On pourrait dire qu'au bout d'un moment (mais quand est-ce que ça commence vraiment ?), ça fait "société", non pas au sens où tu serais mis dans une case ou dans une fonction, mais plutôt parce que l'isolement se rompt dans l'organisation avec d'autres, quand tu apprends ce que tu ne sais pas faire, ou quand on fait tourner les tâches : et là, le "comment-faire" devient aussi important que le résultat. D'une réalisation à l'autre, tu saisis qu'organiser, ce n'est ni déléguer verticalement, ni le fait que tout le monde fasse tout. Que le but n'est pas qu'il y ait "une ligne", mais des principes moteurs sur lesquels on est raccord. T'apprends qu'y a de l'efficacité dans la dispersion (et aucune nécessité que tout le monde aille dans le même sens comme un seul homme).

Au fur et à mesure, tu t'aperçois que non seulement des milliers de liens ténus (avec les amapien.ne.s, avec le groupe Poulaille, avec les autres groupes) se sont renforcés sans peser, mais qu'en plus, la pratique hebdomadaire des légumes, de la dio, de la radio ou des cfa, te donnent des outils d'interprétation et d'organisation que tu peux mettre à l'épreuve de ton quotidien, et notamment dans le monde du travail.

Bref, si au départ t'es arrivé.e pour une histoire de légumes, tu restes parce que t'as appris à partager des modes de fonctionnement autogérés et des principes de vie et de lutte anarchistes.

Élise

Photo © Court-Circuit

La Dionyversité : une organisation à base multiple

La Dionyversité, tout en étant un espace d'apprentissage informel[1] et d'éducation populaire, est aussi une organisation à base multiple. Qu'est-ce à dire ? Le concept a été diffusé dans les milieux communistes du PCF en France, mais il est probable que la pratique de cette organisation large soit dûe au génie inventif et pratique des anarchistes espagnols[2] dans les années 1910-1930. L'idée est lumineuse : autour d'une structure de base (la CNT) viennent se greffer d'autres structures amies liées par la même dynamique (la FAI, les athénées, les Mujeres...). Ainsi à Saint-Denis, après le lancement de l'Université populaire, la Dionyversité où furent organisés classiquement des cycles de conférences, sont venues s'associer quasi spontanément grâce à l'initiative de quelques-uns d'autres activités : une liberthèque, un festival de documentaires sociaux, un atelier vélo, l'AMAP-Court-Circuit... et bientôt une coopérative de consommation.

C'est dans ce cadre que j'ai conduit une recherche sur les effets d'apprentissage et de conscientisation sociale de ces activités dont je livre ici quelques résultats. La pratique sociale mise en place à Court-Circuit permet à ses participants, à une échelle locale, de vivre et de construire une expérience libertaire bien réelle et probablement transférable en de nombreux lieux. Elle répond par ailleurs clairement à une aspiration encore diffuse de nombreux individus, las d'être, comme disait Proudhon, dirigés, aiguillés, éduqués, commandés, manipulés, déresponsabilisés... Aspiration qui les incite à se diriger eux-mêmes et à s'organiser avec d'autres sur les bases d'une libre association pour construire un futur commun.

Tout d'abord Court-Circuit est un lieu qui développe de nouvelles formes de sociabilité, où la "prise du panier" devient, sinon un prétexte, souvent une tâche secondaire : « *Forcément quand on se retrouve toutes les semaines avec 90 personnes, soit on vient chercher son panier et on s'en va, soit on se dit je vais en profiter pour passer un petit moment avec des gens qui deviennent des amis, et le lien social, il est assez évident dans ce cas-là* »[3]. Pour d'autres, la participation à l'activité de Court-circuit permet de faire évoluer sa vision du monde : « *la Dyoniversité, culturellement ça m'a ouvert des portes (...). Maintenant j'écoute radio libertaire (...). Ma vision du monde a changé* ». Quelquefois même, le fait de participer à Court-circuit a permis à certains de se découvrir : « *Libertaire, c'est un mot que je ne connaissais pas avant d'arriver à l'AMAP, quand j'ai eu une définition, je me suis dit, je suis un libertaire* ».

Par ailleurs, toujours selon les témoignages recueillis, la Dionyversité et ses extensions sont bien des lieux d'éducation populaire authentiques, qui répondent à la définition la plus radicale du concept, à savoir : une éducation du peuple, pour le peuple et par le peuple, en dehors du modèle dominant des organisations formelles d'éducation. « *Ça c'est quelque chose que je me disais avant, on apprend plein de choses hors l'école, c'est évident des lieux comme ça, ça ne fait que confirmer cette idée-là. Je suis très friande de ces structures où hors l'école, hors l'institution, on apprend et on expérimente surtout, on apprend parce qu'on expérimente, par ce qu'on fait, on participe* ».

Parmi ces savoirs acquis par les participants, ceux qui à mes yeux sont essentiels car porteurs de valeurs et d'espoirs, ce sont les savoirs sociaux libertaires, en d'autres termes une pratique bien réelle et située de l'autogestion. Ainsi, chacun, en agissant librement dans le cadre de Court-Circuit a pu, au gré de son parcours et de son implication, se construire des savoirs organisationnels et politiques : « *on a une structure un peu particulière même pour les AMAP puisqu'on fonctionne en autogestion, y'a pas de dirigeants, il n'y a pas de structure pyramidale, chacun est libre de proposer des choses* ». Modalités de fonctionnement, mise à l'épreuve du concept d'autogestion, micro-réalisation, demain généralisation ; voilà la portée éducative d'une expérience ouverte à tous et à l'initiative des anarchistes du Groupe Poulaille (FA) de Saint-Denis. Pour tous : « *Oui, de voir que l'autogestion fonctionne aussi bien, c'est à la fois réconfortant et c'est vachement fort, ça donne confiance et envie de faire plein de choses de cette manière-là et c'est presque surprenant* ».

De facto et intentionnellement, cette expérience est un laboratoire social où sont mises à l'épreuve d'autres modalités de décision et d'organisation sociale. Certains l'ont bien senti. Pour eux, on y réinvente, plutôt on y pratique du Bakounine sans le savoir. Pour le camarade vitamine, la liberté d'autrui augmentait la sienne à l'infini. Les amapiens ne disent pas autre chose : « *Moi ce que j'aime, dit l'un d'entre eux, « c'est les gens qui au fur à mesure prennent des libertés et du coup permettre aux autres d'en prendre, c'est un truc un peu exponentiel (...), c'est ça que j'aime beaucoup dans cette AMAP* ». Il est donc de fait une mise en œuvre des pratiques et des principes libertaires, certes à petite échelle. En d'autres termes, il est une manifestation concrète de l'anarchisme en acte, de l'anarchisme à l'épreuve du réel. Les réalisations de Court-circuit sont aussi une belle occasion de rester optimiste, au-delà des incantations militantes pseudo-radicales, quant à la réalisation de l'idéal libertaire car, cet « *AMAP ça va avec une conception philosophique et politique du monde tel que j'aimerais qu'il soit et non pas tel qu'il est* ».

Hugues

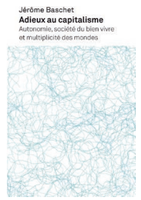
1 Pour la définition du concept et les résultats complets de la recherche, voir *Une AMAP dans le 9-3, l'AMAP Court-circuit, apprendre en faisant, une expérience d'éducation populaire informelle en milieu libertaire*, de Lenoir H., Editions libertaires, à paraître.
2 C'est au moins l'opinion que nous avions, Jacky Toublet et moi-même, sur cette pratique.

3 Toutes les citations en italiques sont des propos tenus par des acteurs de *Court-Circuit*.

DANS LA BIBLIOTHÈQUE noire

Désobéissances libertaires
de André Bernard et Pierre Sommermeyer
Nada éditions, 2014

VAAAG - Village alternatif anticapitaliste et anti-guerres
Textes collectifs et témoignages
Editions du Monde Libertaire, 2003



Premières mesures révolutionnaires
de Eric Hazan & Kamo
La Fabrique éditions, 2013

Pas pleurer
de Lydie Salvayre
Editions du Seuil, 2014

Le bref été de l'anarchie
de Hans Magnus Enzensberger
Editions Gallimard, 1975 ; rééd. 2010

Les Grands Cimetières sous la Lune
de Georges Bernanos
Points, 2014

Une histoire populaire des États-Unis - De 1492 à nos jours
de Howard Zinn
Editions Agone, 2002

Le Culte de la charogne - Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)
de Albert Libertad
Editions Agone, 2006

Adieux au Capitalisme
de Jérôme Baschet
Editions La découverte, 2014

Tout pour tous !
L'expérience zapatiste, une alternative concrète au capitalisme
de Guillaume Goutte
Editions Libertalia, 2014

L'insurrection qui vient
du Comité invisible
La Fabrique éditions, 2007

A nos amis
du Comité invisible
La Fabrique éditions, 2014

Désobéissances libertaires

Manières d'agir et autres façons de faire

André Bernard & Pierre Sommermeyer
Nada éditions, 50 pages, 7 euros.

Dans cet essai paru en 2014, les camarades André Bernard et Pierre Sommermeyer se livrent à une façon de recensement non exhaustif des "manières d'agir et autres façons de faire" inspirées, à des degrés divers, par la pensée libertaire. Portées par des mouvements aussi variés que le FLN, l'EZLN ou les faucheurs volontaires, les pratiques présentées ici ont en commun de s'inscrire, avec force, dans le registre de la non-violence. Souvent, elles sont initiées par des individus, isolés au départ, mais dont l'acte génère (ou régénère) un mouvement collectif de résistance. De la Turquie aux États-Unis en passant par la Chine, l'Espagne, le Mexique... le texte se place d'emblée dans une perspective internationaliste, puisque l'idée de résistance aux pouvoirs établis éclot, se développe sans considération aucune pour les latitudes qui les ont vu naître. Les modes opératoires exposés dans ces 50 pages, sont, pour une large part, transposables d'une contrée, d'un continent à l'autre. C'est qu'il s'agit de pratiques qui, éloignées de la violence insurrectionnelle comme du compromis institutionnel, déplacent le rapport de force, le situent hors du champ de l'affrontement frontal qu'on sait perdu d'avance, tout comme l'acceptation du jeu électoral se solderait par un échec. Ce n'est pas à un entre-deux que nous invitent Pierre et André, mais à un pas de côté, dont il demeure malaisé de mesurer les conséquences tant qu'on ne l'a pas observé ou mieux encore, pratiqué. Ici, il s'agit moins d'abattre l'ordre capitaliste à coups de hache portés par de solides bûcherons que d'assécher cet arbre, de le priver d'aliment à l'image de ces tyrans qui « *si on ne leur obéit point sans combattre, sans frapper, demeurent nus et défaits et ne sont plus rien [...] La branche devient sèche et morte* ». On aura reconnu un passage du *Discours de la servitude volontaire* d'Etienne de La Boétie, mis à contribution dans l'ouvrage de Pierre et André qui semblent y voir, à minima, un précurseur d'importance de la praxis non-violente. Pour autant, qu'on ne s'y trompe pas : ces "manières d'agir", loin de figurer au registre des petits aménagements avec le système en vigueur, s'inscrivent dans le projet révolutionnaire, clairement revendiqué par les auteurs. Le but poursuivi demeure l'instauration d'une société libertaire, avec ce qu'elle suppose en préalable de résistance à toutes formes de domination... y compris celles que porteraient des "groupes spécialisés dans le combat violent", prémisses à la « *création d'une élite en capacité de confisquer le pouvoir parce qu'elle possède les armes* ». On l'aura compris : pour nos deux camarades, la fin, loin de justifier les moyens, est tout entière contenue en eux. Le rappel de ce principe fondateur de l'anarchie, pourrait justifier à lui seul l'existence de cet essai.

Ladrisse

Désobéissances libertaires
est disponible à Publico – Librairie du Monde Libertaire
(librairie-publico.com)

À lire également : *l'article que les deux auteurs signent dans ce même numéro du Monde Libertaire Hors-Série, en page 10.*

ENTRETIEN
avec
Lydie Salvayre

Photo © Hermance Triay

Le Monde Libertaire : ***D'où t'es venue l'envie d'écrire ce livre, « Pas pleurer »[1], qui évoque, à travers l'histoire de ta mère, ce "bref été de l'anarchie" de 1936, à l'aube de la Guerre d'Espagne ?***

Lydie Salvayre : L'élément déclencheur, c'est la lecture du livre *Les Grands Cimetières sous la lune*[2], livre que je n'avais jamais lu, parce que l'auteur Bernanos, écrivain catholique, monarchiste, militant d'Action Française, était un écrivain très éloigné de mon univers.

Je le lis, et là je reçois un coup en pleine poitrine. D'abord parce que je découvre un écrivain avec une écriture très forte, une écriture qui cogne, qui dit les choses frontalement, sans minauderie, sans chichiterie, et ensuite parce que ce qu'il écrit à l'époque sur la terreur franquiste et la bénédiction de l'Église catholique dépasse tout ce que mon père, qui pourtant mangeait du curé à chaque repas, m'avait dit sur cette violence. Je suis stupéfaite quand je lis ça !

Et ce qui me vient tout de suite, c'est d'opposer à ces forces de mort qui sont décrites dans ce livre, à cette noirceur, à cette abjection, le récit de ma mère à quinze ans, dans la Barcelone de 1936, qui est un récit solaire, un récit joyeux, d'un enthousiasme et d'une fraternité incroyables. Car il s'est produit à ce moment là quelque chose d'absolument inoubliable, et que les personnes qui l'ont vécu n'ont jamais plus retrouvé. Pendant quelques mois, des milliers de jeunes gens ont cru que la domination c'était fini, que le règne de l'argent c'était fini, que l'Église c'était fini, et ce dans une allégresse et une ferveur incroyables dont tous les documents d'époque témoignent.

Et pour ma mère qui n'a rien vécu de sa vie, qui est fille de paysan dans un village perdu, qui pense comme tous pensent : que la vie ne peut pas changer, que les choses sont immuables, qu'ils resteront toujours dans leur pauvreté et dans leur soumission ; ma mère qui n'a aucun droit à la parole chez elle, qui ne sait rien ni du monde, ni de la politique, ni du sexe, se rend avec son frère à Barcelone qui est aux mains des libertaires, et elle découvre alors qu'elle a le droit de parler, qu'elle a le droit de faire l'amour, qu'elle a le droit d'avoir du plaisir, elle vérifie à tout moment qu'il y a autour d'elle une fraternité exceptionnelle, que les gens se tutoient sans souci d'appartenance de classe, bref qu'il y a quelque chose qui relève pour elle du... j'ose à peine le dire, du miracle. C'est comme un enchantement et toute sa vie elle s'en souviendra, toute sa vie.

Il y a des événements sur lesquels j'ai brodé : par exemple, j'ai vu sur Youtube, l'épisode des miliciens libertaires qui brûlent dans la rue des liasses de billets pris dans une banque. C'est tellement inconcevable aujourd'hui et tellement symbolique de la radicalité que fût ce mouvement ! Une radicalité, du reste, à tous niveaux : au niveau de la morale, au niveau financier, au niveau du rapport des sexes, etc. Donc je me suis servi de cet épisode pour décrire le passage où ma mère et son amie Rosita, à Barcelone, assistent à la crémation des billets dans la plus grande stupeur, elles qui ont été élevées dans l'esprit d'épargne et la peur de manquer d'argent.

Elles découvrent que l'argent peut se brûler... comme l'ordure.

ML : ***Et ta mère, elle te parlait de cette période ?***

Lydie Salvayre : Après la défaite du camp républicain, mon père et ma mère passent par les camps d'internement d'Argelès et de Maussac et rejoignent ensuite, à Auterive, dans le Sud-Ouest de la France, une communauté d'espagnols exilés, communistes et anarchistes mêlés. Je tiens à le préciser parce que, en tout cas dans ce petit village, ils sont unis et vivent avec l'idée qu'ils vont repartir en Espagne dès que Franco aura été chassé. Mon père dit par exemple qu'il ne faut pas acheter de meubles puisqu'ils vont repartir bientôt.

Tous les dimanches, la communauté espagnole se réunit chez l'un ou chez l'autre. Il y a, je sais pas moi, trente ou quarante personnes à table. Nous les enfants, on baigne dans ces histoires de la guerre parce que chacun des adultes se souvient, évoque tel fait, donne tel détail....

Donc, mes parents n'ont pas eu à nous raconter cette période. Nous étions immergés en elle.

Et nous avons grandi jusqu'aux années 50 passées, 55 sans doute, avec cette idée qu'on n'allait pas rester en France, qu'on allait retourner en Espagne, puisqu'il y en avait encore qui combattaient en France et même en Espagne contre Franco ; que ça ne pouvait pas durer, que c'était impensable, que l'Europe allait réagir. Nos parents vivaient dans ce rêve là, et nous enfants, nous vivions dans une sorte d'île qui s'appelait l'Espagne, mais qui se situait en France, dans un bled.

Par conséquent, je n'ai eu aucun effort de mémoire à faire pour écrire ce texte parce que ce qu'avait fait José, le frère de ma mère, à Lérida, son retour à Fatarella où il essaya de

1 *Pas pleurer*, Lydie Salvayre – Le Seuil, 2014
2 *Les Grands Cimetières sous la Lune*, Georges Bernanos – Plon, 1938

faire gagner les idées libertaires en pensant que ça allait séduire tout le monde (mais ça se ne se passe pas comme ça malheureusement), tout ça, j'ai grandi avec.

ML : *C'est étonnant cette vie en commun à Auterive entre communistes et anarchistes, quand on connaît leurs divergences politiques...*

Lydie Salvayre : Oui, la solidarité y était plus grande que les appartenances politiques, qui étaient pour les communistes surtout des positions dictées par Staline, par le parti, par les cadres. Ce que je peux dire moi, c'est qu'il y avait M., c'est qu' il y avait P. qui étaient libertaires, c'est qu'il y avait mon père qui était communiste, qu'il y avait F. qui était communiste aussi, et je ne vous cite que les plus proches. La solidarité primait sur tout le reste. Tous étaient réfugiés politiques, et espéraient que Franco serait chassé.

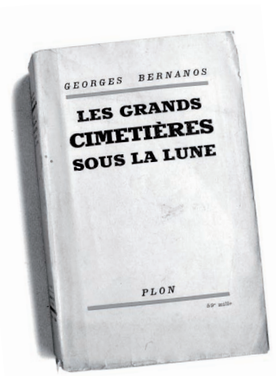
Je découvre l'hostilité entre les staliniens et les anars bien plus tard, et ça me stupéfie. C'est mon compagnon Bernard Wallet qui m'a dit : « *mais tu sais, ça ne s'est pas passé de façon aussi fraternelle que tu le crois* ». Je lui ai répondu « *Comment ? Mais dans mon village, on mangeait à la même table tous les dimanches, et M. qui était libertaire et mon père qui était communiste, buvaient le café ensemble et rêvaient d'avenir...* ». Et il me dit « *lis Orwell, lis Hans Magnus Enzensberger qui a fait un remarquable travail, "Le bref été de l'Anarchie"*[3], *lis ça* ». Et là, je découvre que pendant la guerre, les choses se sont passées autrement et bien autrement, et que le pouvoir stalinien qui n'a pas supporté de voir son hégémonie empiétée par les libertaires, a instauré une censure, et pire que ça, a emprisonné et fait abattre un grand nombre de libertaires. Ça je le découvre tard.

J'avais bien perçu qu'il y avait des petits trucs qui coinçaient entre anarchistes et communistes, parce qu'ils s'envoyaient des piques à table, ils se charriaient ; mais je suis stupéfaite quand je découvre des années après l'ampleur de leurs divergences.

L'argument des libertaires au moment de la guerre d'Espagne c'est: « *on fait la révolution et la guerre ensemble, on peut faire les deux, et c'est mieux de faire les deux* ». Les communistes, eux, disent : « *on gagne la guerre d'abord, et on fait la révolution après* ». La révolution, mon cul ! *(rires)*

Cette haine des staliniens contre les libertaires est une histoire qui a été occultée, je le dis dans le livre. Occultée par les communistes espagnols et par les intellectuels français qui sont, à l'époque, pour la plupart sous l'emprise communiste, il faut bien le dire. Occultée par le président Azaña qui pense, cet idiot, que si l'Europe apprend qu'il y a une révolution libertaire, elle n'aidera pas l'Espagne, et l'Europe ne l'a pas aidée de toute façon. Et occultée par Franco qui résume la guerre à un combat entre les bons nationaux et les méchants rouges. Donc il faudra du temps pour que cette révolution libertaire soit connue.

ML : *José le frère de ta mère est anarchiste. Diego l'homme qui se marie avec ta mère est communiste, et lui-même vient d'une famille franquiste. On a l'impression que l'histoire de ta famille est un condensé de l'histoire de la Guerre d'Espagne.*



Lydie Salvayre : C'est ça une guerre dite civile. Mon père dans la vie, qui s'appelle Andrès et non Diego, n'a jamais revu sa famille ; je ne sais pas si vous imaginez ce que ça peut engendrer de douleurs... Il y a quelqu'un qui me disait l'autre jour, ce n'est pas bien de dire "guerre civile" parce que ça empêche de penser qu'au fond il s'agissait d'une guerre internationale, et il n'avait pas tort. Mais moi j'ai le sentiment que cette guerre s'est produite au coeur même de ma famille.

ML : *Pourquoi as-tu attendu aussi longtemps pour écrire ce livre?*

Lydie Salvayre : Je pense à écrire cette histoire une première fois au moment où j'entreprends *La compagnie des spectres*, c'est à dire il y a une quinzaine d'années. A ce moment-là, j'ai très envie d'aborder le sujet, mais je me dis en même temps : « *si tu parles de la guerre civile et de la Retirada*[4]*, tu vas écrire un roman lacrymal, pathétique* », tout ce que je déteste.

J'ai eu peur, alors, d'être trop près, trop impliquée, mais peut-être ai-je bien fait d'attendre, je n'en sais rien... Donc j'ai déplacé le sujet sur le pétainisme et la guerre de 40, mais au fond c'est la même chose, c'est le même combat, la même résistance, et la même horreur. C'est ce qu'avance Bernanos et c'est en cela qu'il est formidable. Il dit dès 1938: « *ce qui se passe en Espagne, va se passer bientôt chez nous* ». Et Camus dira quelques années après : « *la guerre civile d'Espagne a été mon institutrice, elle m'a appris à lire mon actualité* ».

Aujourd'hui je dis : la guerre civile d'Espagne est toujours notre actualité. Le nationalisme des franquistes est toujours notre actualité, le fanatisme religieux est toujours notre actualité, le refus des gens de voir ce qui risque de nous tomber sur le museau est toujours notre actualité ; c'est l'actualité de 36 et c'est aussi la nôtre.

ML : *Tu penses que cette barbarie pourrait se reproduire aujourd'hui ?*

Lydie Salvayre : Sous d'autres formes, mais ça peut se répéter.

Ce qui est remarquable chez Bernanos, c'est que sa dénonciation du nationalisme et des excès du catholicisme est bien plus véhémente que chez Malraux, que chez Hemingway, et même que chez Enzensberger. Sa liberté d'esprit, son indépendance d'esprit sont magnifiques. Il refuse les honneurs, il refuse de rejoindre le général de Gaulle après la guerre, il refuse la légion d'honneur. Ça, je l'ai fait aussi, mais vous vous en foutez sans doute...

ML : *Non pas du tout... c'était quand ?*

Lydie Salvayre : C'était en août 2012. On me désigne pour recevoir la légion d'honneur, et en août 2012 Sarko fait son fameux discours sur les roms. Alors j'ai pris ma plus belle plume, et je lui ai dit que je refusais la légion d'honneur etc.

Donc, Bernanos refuse la légion d'honneur, comme il refuse de céder aux instances politiques. Jusqu'à la fin il est nickel. Et ça, je trouve que c'est une sacrée leçon quand tu vois tous ces gens de gauche qui s'écrasent, qui n'osent pas ouvrir leurs gueules... Bernanos, lui a été courageux. Dénoncer dans l'Espagne de 36, 37, les exactions franquistes, c'était prendre un risque considérable. D'ailleurs, il a échappé à deux attentats perpétrés par les franquistes.

Il y a un mois, j'étais à Brive et il y avait un écrivain qui disait que « *c'était pour lui un risque d'écrire* ». Ça, ça m'énerve ! Le risque d'écrire : t'es dans ton fauteuil, au chaud, plan plan, qu'est-ce que tu risques ? Je n'ai pas pu m'empêcher de dire : « *le risque, Bernanos, lui, le prend lorsqu'il écrit "Les Grands Cimetières sous la lune". Et il échappe de justesse à deux attentats. Alors, on se calme sur le risque. »(rires)*. Faut relativiser... Moi qu'est-ce que je risque en écrivant ce livre ? Je risque le prix Goncourt, il y a pire comme péril...

ML : *A ce propos, pour toi qui a écrit « La médaille »*[5]*, recevoir le prix Goncourt...*

Lydie Salvayre : Je l'ai pas demandé. Mais au moins les gens vont lire le livre.

ML : *Ce qui est une très bonne chose.*

Lydie Salvayre : Attends, il y a déjà 300 000 personnes qui ont lu le livre.

Moi je m'en fous du fric que ça va ramener, très franchement, je ne devrais pas dire ça, mais c'est vrai, profondément vrai... Mais tous ces gens qui ne sont pas des lettrés et qui achètent le livre parce qu'il est prix Goncourt, ils vont peut-être le lire le livre, et ça me ravit.

ML : *Dans ce livre il y aussi une confrontation de langues et d'écritures : la langue très tenue de Bernanos et la langue de ta mère, le "fragnol", une langue inventée, mélange de français et d'espagnol, poétique et drôle...*

Lydie Salvayre : C'est une façon de poser une question politique à la langue. Est-ce qu'une belle langue est une langue pure, sans influence étrangère, refermée sur elle-même, sans un mot qui vienne la souiller, ou est-ce qu'une langue vivante c'est précisément une langue qui fait son miel des mots immigrés?

Ça me plaisait de démontrer qu'une langue qui s'empare de mots français qu'elle tort, de mots espagnols qu'elle francise, qui est pleine de barbarismes, de solécismes, d'incorrections... pouvait être une langue poétique, drôle, ouverte à la polysémie des mots. Mais je ne suis pas objective avec le fragnol...

Dans *Pas Pleurer*, il y a donc le fragnol, il y a la langue impeccable de Bernanos, il y a la langue des politiques, il y a la langue des chansons, il y a la langue des patrons, il y a la langue des poètes... Je voulais qu'il n'y ait pas de hiérarchie entre toutes ces langues et qu'elles aient toutes le droit à exister. Je voulais affirmer que nous sommes tous faits de toutes ces langues, que nous les parlons toutes, mais que souvent nous les sacrifions au profit de la langue des medias, qui est nickel. Trop nickel.

ML : *Avec ton histoire familiale, et tout ce que tu as lu ou appris plus tard, comment vois-tu les anarchistes d'aujourd'hui ?*

Lydie Salvayre : Il faut que vous sachiez que j'ai grandi avec un père communiste stalinien, donc très dogmatique. Ça m'a découragée à tout jamais de toute militance. Pour moi être militant c'était être comme mon père. Je schématise, mais j'ai grandi avec ce refus en moi.

J'ai juste fait un accroc à ce refus, au moment de la guerre au Vietnam. Je suis à l'époque en faculté de Lettres à Toulouse. Il y a un local où se réunit le comité Vietnam national. Un jour je me dis, ça te concerne il faut y aller. Et là, je subis un discours d'une langue de bois, mais d'une langue de bois ! Je me dis, c'est pas possible, je ne peux pas. J'irai manifester contre la guerre au Vietnam chaque fois qu'il le faudra, mais militer non, jamais.

Aujourd'hui, je m'en tiens à ce que je sais faire de mieux : écrire. Mais si ça tourne mal, si le

3 *Le bref été de l'anarchie*, Hans Magnus Enzensberger – Gallimard, 1975

4 "La Retirada" est le nom donné à l'exode des réfugiés espagnols de la guerre civile. En 1939, 450 000 républicains ont fui l'Espagne et franchi les Pyrénées après la victoire de Franco.

5 *La médaille*, Lydie Salvayre – Le Seuil, 1993

Photo © Hermance Triay

FN accède au pouvoir, alors là j'irai dans la mêlée. Voilà où j'en suis. Je suis très sensible à tout ce que porte la mouvance libertaire, évidemment. J'aime lire tous les écrivains qui sont proches de la mouvance libertaire sans jamais être véritablement des militants : Camus, Dubuffet...

ML : ***Ton livre en tout cas en retraçant cette période, peut contribuer à ce que les lecteurs fassent le lien entre l'histoire de la révolution espagnole et le combat des anarchistes d'aujourd'hui. A part ces derniers temps quand on parle de ton livre, les mots anarchie ou anarchistes sont toujours utilisés dans les médias avec mépris, liés aux sempiternelles images d'Epinal : violence, chaos, terrorisme...***

Lydie Salvayre : De tout temps. Parce que l'esprit libertaire fait peur.

Je suis très intéressée par les mouvements de Notre Dame des Landes ou de Sivens. Ils effraient, pourtant ils sont portés par des jeunes gens qui veulent juste vivre comme ils l'entendent et s'opposer aux grosses filiales qui veulent imposer leurs projets. Ils n'ont pas de kalachnikov, ils n'ont pas de leader médiatique, ils vivent sous des tentes solidairement, et pourtant ils font peur ; c'est quand même intéressant. C'est intéressant de se pencher sur cette peur.

ML : ***L'utopie c'est la réalité de demain...***

Lydie Salvayre : C'est ce que disait Bakounine, bien sûr. Qui se vérifie tous les jours. Si on avait dit aux gens du moyen âge, que les hommes un jour seraient égaux en droit, ils auraient dit « *vous rêvez* » ; mais non, il y a des gens qui se sont battus, pour que les autres soient égaux en droit et c'est devenu un droit.

ML : ***Mais l'égalité en droit sans égalité économique, ça ne suffit pas. Maintenant il faut l'égalité économique...***

Lydie Salvayre : Oui, ça on en est loin ! On en est loin...

Pour moi le "slogan" le plus libertaire est « *à l'impossible je suis tenu* », à ce qu'on nous fait croire comme impossible nous sommes tenus.

Propos recueillis par
Anne et Dominique
Groupe Kropotkine
de le Fédération anarchiste

LES REBELLES zapatistes & LA CONSTRUCTION DE L'AUTONOMIE

L'an dernier, en 2014, nous avons célébré les vingt ans de l'insurrection zapatiste, laquelle, le 1er décembre 1994, avait stupéfait le monde entier. Deux décennies plus tard, les hommes et les femmes zapatistes sont toujours là et leur rébellion, devenue révolution, construit et défend au quotidien, contre vents et marées -répressifs, un projet de société révolutionnaire qui, en de nombreux points, rappelle ce que prônent les anarchistes depuis plus d'un siècle, à savoir une organisation sociale sans État et un système économique communiste – au sens premier, et noble, du terme. Petit focus sur ce territoire maya en rébellion...

Un peu d'histoire

L'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) est créée le 17 novembre 1983 dans la forêt Lacandone, au Chiapas, dans le sud-est du Mexique. Rattachée aux Forces de libération nationale (FLN), il s'agit alors d'une organisation marxiste-léniniste de type guévariste qui cherche à établir sur le territoire des foyers de guérilleros – des focos – pour être en mesure, le moment venu, de soutenir militairement le soulèvement des masses paysannes et prolétariennes du Mexique. Dès 1985 cependant, suite aux premiers contacts avec des communautés indigènes du Chiapas, l'EZLN commence à remettre en cause sa grille de lecture et ses pratiques marxistes-léninistes, en découvrant d'autres façons de voir le monde et de s'organiser socialement. En fréquentant les communautés indigènes, les guérilleros constatent et expérimentent des sociétés qui s'organisent sans État, autour d'assemblées régulières et souveraines qui pratiquent une forme de démocratie directe "traditionnelle" (laquelle reste toutefois à relativiser, nombre de ces communautés excluant alors les femmes et les enfants des assemblées). La remise en cause est réelle, mais il faudra du temps à ces premiers zapatistes pour vraiment consommer la rupture avec le marxisme-léninisme fondateur. Toujours est-il que, comme le disait le sous-commandant insurgé Marcos, dès ces premiers contacts, l'EZLN se dissout dans les communautés et cesse de se considérer comme l'élément extérieur venu conscientiser les peuples indigènes. La démarche avant-gardiste est donc marginalisée et quand il s'agira d'organiser l'insurrection du 1er janvier 1994, toutes les communautés zapatistes seront consultées pour donner leur avis sur la question.

En moins de dix ans, l'EZLN parvient à organiser plusieurs centaines de communautés, incarnant les espoirs de milliers de paysans indigènes que la suppression de l'article 27 de la Constitution mexicaine[1] en 1992 menace d'appauvrir encore davantage. Le 1er janvier 1994, alors que le Mexique s'apprête à signer un accord de

1 Cet article, élément phare de la réforme agraire issue de la révolution de 1910, rendait impossible la vente des *ejidos*, des terres appartenant à l'État mais dont les communautés indigènes avaient l'usufruit collectif. En le supprimant, les autorités mexicaines ouvrent la porte à une énième privatisation massive des terres communautaires.

libre-échange avec les États-Unis, les zapatistes se soulèvent massivement et s'emparent, armes à la main, de quatre villes du Chiapas, dont San Cristóbal de Las Casas, la "capitale" culturelle (mais pas politique) de l'État. Le lendemain, le 2 janvier, après ces prises essentiellement symboliques, ces nouveaux zapatistes amorcent leur repli dans les montagnes, talonnés par une armée fédérale qui, particulièrement cruelle, fera plusieurs centaines de morts dans les rangs de l'EZLN.

En février 1994, les négociations dites *de la cathédrale* confirment le cessez-le-feu, mais n'aboutissent à rien d'autre et, l'année suivante, en 1995, l'armée fédérale tentera même, en vain, d'écraser la rébellion. Malgré cela, en 1996, les zapatistes décident de redonner ses chances à la voie institutionnelle et participent aux désormais fameux accords de San Andrés. Ceux-ci, signés par une délégation zapatiste et les autorités mexicaines, reconnaissent aux peuples indigènes le droit à l'autogestion et offrent un certain nombre de garanties à l'exercice de leur autonomie et au respect de leur identité culturelle. Mais, hypocrite et menteur, le gouvernement fédéral empêche la réforme constitutionnelle nécessaire à l'application de ces accords. Pis, non seulement les accords restent lettre morte, mais les autorités mexicaines accentuent également la stratégie dite de contre-insurrection, laquelle consiste à encercler militairement les zones zapatistes et à soutenir et financer des groupes paramilitaires privés pour semer la terreur et réprimer dans la violence la rébellion.

Abandonnant le recours aux armes – pour respecter les volontés de la société civile mexicaine qui, globalement favorable à l'EZLN, s'était néanmoins mobilisée massivement contre la guerre – et les voies institutionnelles – qui ont su faire preuve de leur parfaite inutilité –, les zapatistes décident donc d'appliquer eux-mêmes, sans rien demander à l'État, les accords de San Andrés. Loin de toute logique de conquête du pouvoir politique, ces rebelles aux discours et aux pratiques de plus en plus "libertaires" entreprennent alors de construire, au sein des territoires qu'ils ont libérés au Chiapas, une société authentiquement révolutionnaire qu'ils appellent "autonomie". Une dynamique qui, d'une certaine façon, était déjà enclenchée, l'EZLN ayant proclamé dès janvier 1994 la création d'une trentaine de communes autonomes rebelles zapatistes, sur la base des officielles ou à partir de regroupements strictement affinitaires.

L'autonomie politique

En vingt ans de lutte et de résistance, et à travers des tâtonnements et des expérimentations pas toujours concluantes, les zapatistes sont parvenus à construire une société en rupture avec le capitalisme et l'État, et ce sur un territoire assez vaste mais pas du tout homogène et malgré les harcèlements récurrents des groupes paramilitaires et la militarisation de la région.

Aujourd'hui, leur autonomie politique s'organise autour de ce qu'ils appellent « *trois niveaux de bon gouvernement* », qui sont trois échelles, à la fois géographiques et politiques, à travers lesquelles se discutent, se décident et s'exécutent les décisions. Le premier niveau, le plus important, est celui de la communauté, la base de la société zapatiste ; le deuxième est celui de la commune, qui regroupe plusieurs communautés ; le troisième celui du caracol, où siège le conseil de bon gouvernement, qui regroupe les communes d'une même zone. Il y a en tout cinq zones dans le territoire zapatiste, donc cinq caracoles. Chaque niveau de bon gouvernement dispose de ses autorités, lesquelles sont élues en assemblée (communautaire, communale ou de zone[2]) pour des tâches bien précises. Non rémunérées, ces autorités sont aussi révocables à tout moment et régulièrement soumises au contrôle des assemblées. Les décisions, quant à elles, se prennent également lors des assemblées et, lorsqu'elles émanent du conseil de bon gouvernement, elles ne peuvent être prises et exécutées sans être préalablement redescendues, pour consultation et amendement, aux niveaux inférieurs (communes, puis communautés) qui donnent ou non leur accord. Un ascenseur permanent fonctionne donc entre les différents niveaux de bon gouvernement, permettant ainsi une consultation systématique de la base avant l'adoption et l'exécution de toute décision. La "vie politique" se fait donc sur le temps long en territoire zapatiste, mais cette lenteur est pour eux, et à juste titre me semble-t-il, la garantie du respect des volontés de la base et de l'absence de rupture entre "gouvernés" et "gouvernants". À noter que, contrairement à ce qui prédomine dans beaucoup d'autres communautés indigènes, les assemblées zapatistes sont ouvertes aux enfants et aux femmes, lesquelles peuvent aussi prendre des "charges", à quelque niveau que ce soit. En cela, un gros travail a été fourni par les femmes de l'EZLN, qui ont dû – et doivent toujours dans certains cas – affronter plusieurs siècles de culture patriarcale et de domination coloniale.

Loin de prôner l'"entre-nous", les zapatistes impulsent des initiatives nationales et internationales pour créer du lien avec les autres luttes populaires et anticapitalistes.

Le zapatisme comme révolution sociale

En vingt ans, les zapatistes ne se sont pas contentés de transformer la façon de s'organiser pour prendre et exécuter les décisions, ils ont aussi embrassé d'autres questions primordiales, et notamment celles, sociales, de l'éducation, de la santé et, bien sûr, de l'économie.

2 Les assemblées communautaires regroupent tous les membres d'une communauté ; les assemblées communales regroupent les élus des communes ; les assemblées de zone, les plus grandes, regroupent tous les élus des communautés, des communes et du conseil de bon gouvernement d'une même zone.

Fruits d'une mobilisation permanente considérable, les systèmes de santé et d'éducation autonomes sont aujourd'hui bien aboutis. Et le résultat est assez impressionnant quand on réalise à quel point l'État du Chiapas avait délaissé ces deux secteurs, laissant les communautés indigènes sans réel accès aux hôpitaux et aux écoles. Aujourd'hui, chaque zone du territoire zapatiste dispose d'une clinique centrale (avec plusieurs services médicaux : généraliste, optique, gynécologique, dentaires, analyses médicales, laboratoire de prothèses), chaque commune d'une micro-clinique, et la plupart des communautés d'une "maison de santé". Élaborée avec le soutien financier et professionnel de plusieurs dizaines de médecins, infirmiers, aides-soignants des sociétés civiles nationale et internationale, cette santé autonome est aussi ouverte aux indigènes non zapatistes qui, dans la région, font toujours face aux carences de l'État en la matière. Au niveau éducatif, il en va de même et, désormais, chaque zone zapatiste dispose d'une école secondaire (cursus de trois ans) et toutes les communautés possèdent une école primaire (ou bien sont rattachées à une communauté accessible en disposant d'une). Les savoirs sont élaborés collectivement, en assemblée, et chaque niveau de bon gouvernement dispose d'un comité d'éducation qui permet de faire le lien et de résoudre les problèmes liés à d'éventuelles inégalités d'accès. Gratuite et accessible aux filles, cette éducation n'a rien d'indigéniste et, loin d'enseigner seulement l'histoire et la culture indigènes, elle ouvre les communautés sur le reste du monde, favorisant l'enseignement de l'espagnol (sans pour autant oublier les langues mayas) et sortant l'histoire du seul cadre chiapanèque. On est loin, là encore, de ce que peuvent porter, en la matière,

Photo Medias Libres

bien des mouvements de libération nationale qui, du fait des oppressions qu'ils subissent, en viennent à se replier sur eux-mêmes, sur leur identité et leur territoire.

Les zapatistes étant des paysans depuis des décennies[3], la terre est, tout naturellement, au cœur de leur "économie". Il existe deux façons de travailler et de posséder la terre en territoire autonome, et ce toujours selon le principe : la terre appartient à ceux qui la travaillent. Deux systèmes cohabitent donc : une possession individuelle basée sur une répartition égalitaire des parcelles de terre (desquelles les familles tirent leur propre subsistance) et une possession collective. Cette dernière est au cœur de ce que les zapatistes appellent "travaux collectifs" et qui ne sont rien moins que du collectivisme, puisqu'il s'agit simplement de travailler sur des terres appartenant à l'ensemble d'une communauté, voire d'une commune. Les fruits de ces travaux collectifs peuvent avoir plusieurs destinations sociales : subvenir aux besoins alimentaires des autorités dont la charge (ou "mandat") nécessite un travail à temps plein qui les empêche de cultiver leurs terres ; subvenir aux besoins alimentaires des familles dont le père – qui, généralement, est celui qui travaille la terre – est décédé (c'est notamment le cas des familles des miliciens et insurgés morts au combat) ; subvenir aux besoins alimentaires de toute une communauté, quand celle-ci est installée sur une terre récupérée (terrain qui appartenait à l'État ou à un propriétaire privé qui ne l'exploitait pas et que les zapatistes ont récupéré pour, eux, le travailler – agriculture ou élevage). Au travail de la terre s'ajoutent aussi l'artisanat et le travail domestique, qu'il ne faudrait pas oublier – d'autant qu'il est ici particulièrement lourd (les tâches ménagères et parentales se conjuguant avec, entre autres, la coupe du bois et le petit élevage – poulets, cochons).

Aujourd'hui, la construction de l'autonomie a permis de sensiblement améliorer le niveau de vie des communautés membres de l'EZLN. Mais, comme les zapatistes aiment à le répéter, rien n'est encore gagné, rien n'est encore pleinement atteint, d'autant que l'autonomie en elle-même réside avant tout dans le chemin qui tend vers elle. En outre, l'EZLN a tout à fait conscience des limites rencontrées par un projet de société qui s'élabore et s'expérimente au sein d'un monde capitaliste duquel il ne peut, de fait, être totalement coupé. En cela, les zapatistes, comme nous d'ailleurs, ne se font pas d'illusion : on ne peut concevoir une société réellement émancipée, réellement autonome, sans s'être au préalable débarrassé du capitalisme et des États, dont les principes, les valeurs et les logiques sont aux antipodes de ceux portés par le projet émancipateur. C'est pourquoi les zapatistes ne se replient pas sur leurs territoires et refusent toute logique autarcique. Loin de prôner l'"entre-nous", ils impulsent des initiatives nationales et internationales pour créer du lien avec les autres luttes populaires et anticapitalistes, pour faire dialoguer les "dignes rages" et construire un mouvement global. Dans cette logique, les territoires zapatistes s'ouvrent régulièrement au reste du monde et accueillent, fraternellement, des milliers de militants venus d'autres États mexicains et d'autres pays. Pour nous, activistes militants d'ailleurs, il est certes important de participer à ces rencontres et à ces moments de construction collective transnationale, mais il est avant tout primordial de s'investir au sein des luttes sociales qu'exigent nos propres réalités. Le meilleur moyen de soutenir les zapatistes a toujours été de se révolter sous nos propres latitudes contre la domination capitaliste et étatiste.

Guillaume Goutte
Groupe Salvador-Seguí
de la Fédération anarchiste

3 Certains, avant le soulèvement de 1994, n'ont cependant pas échappé à leur prolétarisation, et ont dû partir dans d'autres États faire des petits boulots pour ramener de l'argent dans leur foyer.

Les 115 groupes et liaisons de la FEDERATION ANARCHISTE

La Fédération Anarchiste est un groupement de militant.e.s organisé sur le principe du libre fédéralisme, garantissant aux groupes et aux individu.e.s qui le composent la plus grande autonomie et le respect du pluralisme des idées comme des actions, dans le cadre d'un pacte associatif.
La participation de tous aux structures et aux oeuvres collectives (radio, éditions...) est calquée sur nos principes d'éthique et de solidarité.

Pour consulter notre pacte associatif, visitez notre site :
www.federation-anarchiste.org

Au 13 janvier 2015.

Si un groupe ou une liaison ne possède ni adresse postale, ni courriel, ou s'il n'existe pas de groupe ou liaison dans votre région, contactez le secrétariat aux relations intérieures de la FA

FA-RI 145 rue Amelot 75011 Paris
relations-interieures@federation-anarchiste.org

★01 AIN

Liaison de Bourg-en-Bresse
bourg-en-bresse@federation-anarchiste.org

★02 AISNE

Groupe Kropotkine
Athénée Libertaire & Bibliothèque Sociale
8, rue Fouquerolles 02000 MERLIEUX
Tél. 03 23 80 17 09
kropotkine02@no-log.org
http://kropotkine.cybertaria.org
Permanence : 1er 3ème et 5ème jeudi du mois de 18 à 21h

★03 ALLIER

Groupe de Montluçon
allier@federation-anarchiste.org

★04 ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE

Liaison Metchnikoff
metchnikoff@federation-anarchiste.org

★06 ALPES-MARITIMES

Liaison de Nice
nice@federation-anarchiste.org

★07 ARDECHE

Groupe d'Aubenas
FA-groupe-daubenas@wanadoo.fr
http://www.aubanar.lautre.net

Groupe de la Haute-Vallée de l'Ardèche
hautevalleedelardeche@federation-anarchiste.org

Groupe Nord-Ardèche
nord-ardeche@federation-anarchiste.org
http://ardechelibertaire.wordpress.com

★10 AUBE

Liaison de Troyes
troyes@federation-anarchiste.org

★11 AUDE

Liaison Carcassone
aude@federation-anarchiste.org

★12 AVEYRON

Liaison Sud-Aveyron
c/o SAP BP 42560 12400 Ste-Affrique

★13 BOUCHES-DU-RHONE

Groupe Germinal - Marseille
germinal@riseup.net

Liaison La Ciotat
germinal@federation-anarchiste.org

★14 CALVADOS

Groupe Sanguin - Caen
groupesanguinfa14@laposte.net
http://sous-la-cendre.info/groupe-sanguin-de-la-federation-anarchiste

★15 CANTAL

Liaison Cantal
cantal@federation-anarchiste.org

★17 CHARENTE-MARITIME

Groupe Nous Autres
35 allée de l'angle chaucre 17190 St-Georges d'Oléron
nous-autres@federation-anarchiste.org

★21 COTE-D'OR

Groupe La Mistoufle
Maison des associations
Groupe la Mistoufle
c/o les Voix sans maître BP 8
2 rue des Corroyeurs 21000 DIJON
Réunion et permanence du groupe et de la bibliothèque La Sociale tous les jeudis de 18h à 20h et tous les samedis de 15h à 18h au 6 impasse Quentin (proche du marché à Dijon)
lamistoufle@federation-anarchiste.org
lasociale@riseup.net
http://groupelamistoufle.jimdo.com

★22 COTES-D'ARMOR

Groupe Jean Souvenance
C/O CEL 1 rue Yves Creston 22000 Saint-Brieux
souvenance@no-log.org

Liaison Rirette Maîtrejean - Trégor

★23 CREUSE

Groupe Arthur Lehning
alayn.dropsy@yahoo.fr
http://anarchie23.centerblog.net

Liaison Emile Armand
Cedric Lafont
19 rue de Chanteloube
23500 Felletin
emile-armand@federation-anarchiste.org

★24 DORDOGNE

Groupe Emma Goldman - Périgueux
emma.goldman@no-log.org
http://fa-perigueux.blogspot.fr
Vente du Monde Libertaire les samedis de 11h à midi au marché de Périgueux, place de la Clautre

★25 DOUBS

Groupe Pierre Joseph Proudhon
c/o CESL BP 121 25014 Besançon Cedex
groupe-proudhon@federation-anarchiste.org
Permanence à la librairie l'Autodidacte les mercredis de 16h à 19h et les samedis de 15h à 19h.

Librairie L'Autodidacte
5 rue Marulaz 25000 Besançon
http://www.lautodidacte.org

Liaison Nord-Doubs
liaison-nord-doubs@federation-anarchiste.org

★26 DROME

Liaison de Valence
valence@federation-anarchiste.org

Groupe la rue râle
St-Jean-en-Royans/Vercors
laruerale@no-log.org
http://laruerale.wordpress.com
Soirées débat, projections, tables de presse, alternatives en acte, bibliobus, La CantinA, Université Populaire du Royans/Vercors.

★28 EURE-ET-LOIRE

Groupe libertaire Le Raffut de Chartres
fa.chartres@gmail.com

★29 FINISTERE

Groupe de Brest
brest@federation-anarchiste.org

Groupe Le Ferment
leferment@federation-anarchiste.org

Liaison de Guilvinec

★30 GARD

Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com
http://www.fa-30-84.org

★32 GERS

Liaison Anartiste 32
anartiste32@federation-anarchiste.org

★33 GIRONDE

Cercle libertaire Jean Barrué
c/o Athénée libertaire
7 rue du Muguet 33000 Bordeaux
cercle-jean-barrue@federation-anarchiste.org
http://cerclelibertairejb33.free.fr/
https://cerclelibertairejb33.wordpress.com

Groupe Nathalie Le Mel
nathalie-le-mel@federation-anarchiste.org

Liaison Paul Lapeyre
paul.lapeyre@yahoo.com

★34 HERAULT

Groupe de Montpellier - Hérault
montpellier@federation-anarchiste.org
http://famontpellier34.blogspot.fr

Liaison Frontignan-Sète
frontignan-sete@federation-anarchiste.org

★35 ILLE-ET-VILAINE

Groupe La Sociale
Local "la Commune "
17 rue de Chateaudun 35000 Rennes
contact@farennes.org
http://www.farennes.org
Page vidéo : http://www.dailymotion.com/farennes

Librairie associative "La Commune"
17 rue de Chateaudun 35000 Rennes
Ouverte le mercredi & samedi
de 14 heures à 18 heures

★38 ISERE

Groupe La Rue Râle (Pont-en-Royans sur Vercors)
laruerale@no-log.org
http://vercors-libertaire.blogspot.com/
Vente du Monde libertaire le samedi
au marché de St Marcellin de 10h30 à 12h30

★40 LANDES

Groupe Elisée Reclus - Dax
elisee-reclus@federation-anarchiste.org
http://libertaire-landes.blogspot.fr/

Union Régionale Sud-aquitaine de la FA
ursa@federation-anarchiste.org

Les chanarchistes
les chanarchistes@federation-anarchiste.org
http://kedistan.fr

★42 LOIRE

Groupe Nestor Makhno de la région stéphanoise
Bourse du Travail
Salle 15 bis Cours Victor Hugo
42028 Saint Etienne cédex 1
groupe.makhno42@gmail.com

★43 HAUTE-LOIRE

Liaison Sébastien Faure - Langeac/Le Puy-en-Velay
sebastien-faure@federation-anarchiste.org

Liaison d'Yssingeaux
yssingeaux@federation-anarchiste.org

★44 LOIRE ATLANTIQUE

Groupe Nosotros - Saint-Nazaire
nosotros@federation-anarchiste.org

Liaison de Saint-Nazaire
saint-nazaire@federation-anarchiste.org

Groupe Déjacque - Nantes
Le groupe Joseph Déjacque tient chaque premier mardi du mois une permanence au local B17, 17 rue Paul Bellamy (tout au fond de la 2ème cour à l'étage) de 18h à 20h, sous forme de table de presse.
nantes@federation-anarchiste.org
http://fa-nantes.over-blog.com/
https://www.facebook.com/jdejacque

★45 LOIRET

Groupe Gaston Couté - Montargis
groupegastoncoute@gmail.com
http://groupegastoncoute.wordpress.com

Groupe d'Orléans

★46 LOT

Liaison de Gourdon
gourdon@federation-anarchiste.org

★50 MANCHE

Liaison de Cherbourg
cherbourg@federation-anarchiste.org

★53 MAYENNE

Liaison de Laval
laval@federation-anarchiste.org

★55 MEUSE

Groupe Jacques Turbin-Thionville
groupejacquesturbin@rocketmail.com

★56 MORBIHAN

Groupe Libertaire René Lochu
6 rue de la Tannerie 56000 Vannes
groupe.lochu@riseup.net
http://anars56.over-blog.org/

★57 MOSELLE

Groupe de Metz
Association Culturelle Libertaire
BP 16 57645 Noisseville
groupedemetz@federation-anarchiste.org
metz.bibliothequesociale1@orange.fr

★59 NORD

Groupe de Lille
lille@federation-anarchiste.org
http://lille.cybertaria.org/rubrique95.html
Vente du Monde libertaire chaque dimanche de 11h à 12h au Marché de Wazemmes côté métro Gambetta.
Réunion publique chaque 1er jeudi du mois, à 20h30 au Centre Culturel libertaire, 4 rue de Colmar à Lille, M° Porte des Postes.

★60 OISE

Liaison Beauvais
scalp60@free.fr

★61 ORNE

Liaison Orne

★62 PAS-DE-CALAIS

Groupe de Béthune-Arras
bethune-arras@federation-anarchiste.org
http://www.noirgazier.lautre.net/

★63 PUY-DE-DÔME

Groupe Spartacus - Clermont-Ferrand
spartacus@federation-anarchiste.org

★64 PYRENÉES-ATLANTIQUES

Groupe Euskal Herria - Bayonne
euskal-herria@federation-anarchiste.org

★66 PYRENEES-ORIENTALES

Groupe John Cage
john-cage@federation-anarchiste.org
édite la revue Art et Anarchie
http://artetanarchie.com

★67 BAS-RHIN

Liaison de Strasbourg

Liaison Bas Rhin
c/o REMON
BP 35 67340 Ingwiller
liaison-bas-rhin@federation-anarchiste.org

★68 HAUT-RHIN

Groupe du Haut-Rhin
groupe-haut-rhin@federation-anarchiste.org

Liaison de Colmar
colmar@federation-anarchiste.org

★69 RHONE

Groupe Graine d'Anar
grainedanar@federation-anarchiste.org
http://federation-anarchiste.wordpress.com

Groupe Kronstadt - Grand Lyon
kronstadt@federation-anarchiste.org
http://fa-kronstadt.blogspot.fr

Liaison Mornant et Monts du Lyonnais
mornant@federation-anarchiste.org

★71 SAONE-ET-LOIRE

Groupe La Vache Noire
C/O ADCL Le retour 71250 Jalogny
leperepeinard@no-log.org

★72 SARTHE

Groupe Lairial
L'épicerie du Pré
31 rue du Pré 72000 Le Mans
Permanence libertaire le samedi à 18 heures et "Café libertaire" le 3e samedi du mois à 15h.

★73 SAVOIE

Groupe de Chambéry
c/o La salamandre- Maison des associations
67 Rue St François de Sales Boite X/33
73000 Chambéry
FA73@no-log.org
http://fa73.lautre.net

★74 HAUTE-SAVOIE

Liaison Haute-Savoie
haute-savoie@federation-anarchiste.org

Liaison de Sallanches
sallanches@federation-anarchiste.org

★75 PARIS

Groupe Pierre Besnard
groupe-pierre-besnard@federation-anarchiste.org
Diffusion et vente du Monde libertaire tous les dimanches matin de 10h30 à midi Place des Fêtes dans le 19e

Groupe Regard noir
regardnoir.fa@gmail.com
http://regard-noir.toile-libre.org
www.facebook.com/RegardNoirFA

Groupe Jean Baptiste Botul
botul@federation-anarchiste.org
http://groupe-botul.eklablog.net

Groupe La Commune de Paris - Paris Nord et Est
Vente du Monde libertaire les jeudis de 18h à 19h au métro Belleville
la-commune-de-paris@federation-anarchiste.org

Groupe CLAAAAAASH
groupe.claaaaaash@federation-anarchiste.org
Diffusion et vente du Monde libertaire tous les jeudis de 19h à 20h devant la gare Saint-Lazare

Groupe Louise Michel
groupe-louise-michel@federation-anarchiste.org
http://www.groupe-louise-michel.org/

Bibliothèque La Rue
Bibliothèque libertaire La Rue
10 rue Planquette 75018 Paris
Permanence tous les samedis de 15h00 à 18h00
http://bibliotheque-larue.over-blog.com
larue75018@yahoo.fr

Groupe Berneri
Tous les mercredis sur Radio Libertaire,
de 20H30 à 22H30, émission "Ras-les-Murs", actualites prison/répression, lutte contre tous les enfermements !

Groupe Salvador Segui
groupe-segui@federation-anarchiste.org
www.salvador-segui.blogspot.com

Groupe Artracaille
artracaille@orange.fr
pour le groupe : http://www.artracaille.fr
pour l'émission radio :
http://artracaille.blogspot.com

Groupe Anartiste
an.artiste@yahoo.fr
http://anartiste.hautetfort.com

Groupe No Name
no-name@federation-anarchiste.org

Librairie du Monde libertaire
145 rue Amelot 75 011 PARIS
Tél : 01 48 05 34 08 Fax : 01 49 29 98 59
Ouverture :
du mardi au vendredi : 14 h à 19 h 30
le samedi : 10h à 19 h 30
librairie-publico@sfr.fr
http://www.librairie-publico.com

Radio Libertaire
89.4 Mhz et sur le net
sur http://rl.federation-anarchiste.org
radio-libertaire@federation-anarchiste.org

★76 SEINE-MARITIME

Groupe de Rouen
c/o Librairie l'Insoumise
128 rue St Hilaire 76000 Rouen
rouen@federation-anarchiste.org
Vente et diffusion du Monde libertaire chaque dimanche de 11h à 12h au marché du Clos-St-Marc

Librairie l'Insoumise
128 rue St Hilaire 76000 Rouen
Ouverture :
Mercredi 16h à 18h, vendredi 17h à 19h, vamedi 14h à 18h
Pendant les vacances scolaires
les samedis de 14h à18h
http://www.insoumise.lautre.net/

★77 SEINE-ET-MARNE

Liaison Melun

Liaison de Chelles

★78 YVELINES

Groupe Gaston Leval
gaston-leval@federation-anarchiste.org
http://monde-nouveau.net
Emission hebdomadaire Trous Noirs sur Raio Libertaire
http://trousnoirs-radio-libertaire.org

★79 DEUX SEVRES

Liaison Bakounine - Thouars
bakounine@federation-anarchiste.org

★80 SOMME

Groupe Alexandre Marius Jacob
amiens@federation-anarchiste.org
contact@fa-amiens.org
http://fa-amiens.org/

★81 TARN

Groupe Les ELAF
elaf@federation-anarchiste.org

★84 VAUCLUSE

Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com
http://www.fa-30-84.org

★85 VENDEE

Groupe Henri Laborit
henri-laborit@federation-anarchiste.org

★86 VIENNE

Groupe Pavillon Noir - Poitiers
fa86@riseup.net
http://fa86.noblogs.org

Liaison Poitiers
poitiers@federation-anarchiste.org

★87 HAUTE VIENNE

Groupe Armand Beaure
armand-beaure@federation-anarchiste.org

★92 HAUTS-DE-SEINE

Liaison Fresnes - Antony Anar'tiste
fresnes-antony@federation-anarchiste.org

★93 SEINE-ST-DENIS

Groupe Henry Poulaille
c/o La Dionyversité
4, place Paul Langevin 93200- Saint-Denis
groupe-henry-poulaille@wanadoo.fr
http://poulaille.org

Groupe de Saint-Ouen
saint-ouen-93@federation-anarchiste.org
http://groupesaintouen93.blogspot.fr

Groupe Etoile Noire - Montreuil
etoile-noire@federation-anarchiste.org
http://etoilenoire-fa.blogspot.fr
www.facebook.com/FAEtoilenoire

★94 VAL-DE-MARNE

Groupe Elisée Reclus d'Ivry-sur-Seine
faivry@no-log.org
http://fa-ivry.forlogaj.tk

Liaison L'Avenir - Créteil
nosotros36@free.fr

★95 VAL-D'OISE

Groupe Le Merle Moqueur - Cergy-Pontoise
le-merle-moqueur-cergy@federation-anarchiste.org
http://www.facebook.com/le.merle.moqueur.federation.anarchiste

★988 NOUVELLE-CALEDONIE

Liaison Nouvelle-Calédonie
nouvelle-caledonie@federation-anarchiste.org

★BELGIQUE

Groupe Ici et maintenant - Bruxelles
groupe-ici-et-maintenant@federation-anarchiste.org
Le groupe édite avec d'autres le trimestriel "A voix autre"
http://www.avoixautre.be

★SUISSE

Fédération Libertaire des Montagnes
flm@federation-anarchiste.org

Liaison Genève
geneve@federation-anarchiste.org

★INTERNATIONALE DES FEDERATIONS ANARCHISTES

La Fédération Anarchiste est adhérente à la Fédération Internationale des Fédérations Anarchistes, présente dans 14 pays : Argentine, Biélorussie, Grande Bretagne, Bulgarie, République Tchèque, Slovaquie, France, Belgique, Suisse, Espagne, Portugal, Italie, Allemagne, Slovénie.
secrétariat@i-f-a.org
http://i-f-a.org
https://www.facebook.com/InternationalOfAnarchistFederation

GRILLE DES PROGRAMMES

05 Septembre 2014

LUNDI

09h00 - Les enfants de Cayenne : avec des morceaux de vrais anarchiste dedans

11h00 - Lundi matin : infos et revue de presse

13h00 - Pause musicale

14h30 - En alternance
→ Ondes de choc : magazine culturel, poésie, chanson et littérature
→ Pause musicale

16h00 - Trous noirs : luttes sociales

18h00 - En alternance
→ Les mangeux d'terre : écolo-libertaire - 1er lundi
→ Focus : émission débat avec deux invités sur un sujet actuel et un live musical - 2ème lundi
→ La santé dans tous ses états : l'actualité du milieu de la santé - 3ème lundi
→ Sciences en liberté : 1 h 30 pour déménager la biologie - 4ème lundi

19h30 - En alternance
→ Le monde merveilleux du travail : des syndicats de la CNT
→ Chroniques d'ailleurs : relations internationnales de la FA - 2ème et lundi de chaque mois

21h00 - Ça urge au bout de la scène : actualité de la chanson

22h30 - De la pente du carmel, la vue est magnifique : comme son nom l'indique

00h00 - Nuit noire : musique dans le noire de la nuit

MARDI

08h00 - Et toi, tu la sens la cinquième puissance : Contre propagande, état des lieux, et ...

10h00 - En alternance
→Court-Circuit : scènes philosophiques
→Pause musicale

11h00 - Artracaille : débat de la condition de l'artiste dans la cité

12h30 - Wreck this mess : cocktail de musiques radicales

14h30 - Pause musicale

17h00 - Des oreilles avec des trous (dedans) : des fusiques molles pour tous les trous

18h00 - En alternance
→ Idéaux et débats : émission littéraire
→ Pas de quartiers... : ça se passe prés de chez vous

19h30 - Paroles d'associations : magazine de la vie associative et culturelle

20h30 - En alternance
→ Émission de la CNT
→ Lumière noire : portraits d'anarchistes - 3ème et 5ème mardis

22h30 - Ça booste sous les pavés : musique, reportages, actu et le CSPB tous les derniers mardis du mois

00h30 - Les rendez vous sonniques : le magazine libertaire du rock, rendez vous live

MERCREDI

08h30 - Pause musicale

09h30 - L'entonnoir : antipsychiatrie

10h30 - Blues en liberté : émission musicale blues

12h00 - Pause musicale

14h00 - En alternance
→ Radio Tisto : le ciel est bleu, t'as le vent dans le nez - 2ème et 4ème mercredis
→ Des cailloux dans l'engrenage : l'enfance, poil à gratter - 3ème et 5ème mercredis

16h00 - Léo 38 : à l'heure du gouter, reggae et autres

17h00 - En alternance
→ Jus d'airelle : reportage sonore et militant - 4ème et 5ème mercredis
→ Pause musicale

18h30 - Femmes libres : femmes qui luttes, femmes qui témoignent

20h30 - Ras les murs : actualité des luttes des prisonniers

22h30 - Traffic : musiques urbaines et libres propos

JEUDI

09h00 - Niarg : l'émission qui mord et qui rit

10h00 - Chronique hebdo : analyse libertaire de l'actualité

12h00 - De rimes et de notes : actualité du spectacle et de la chanson

14h00 - Radio cartable : la radio des enfants des écoles d'Ivry

15h00 - Bibliomanie : autour des livres

16h30 - En alternance
→ Radio Lap : émission du Lycée autogéré de Paris - 2ème et 4ème jeudis
→ Radio Goliard(s) : histoire populaire par tous et pour tous - 3ème et 5ème jeudis

18h00 - Si vis pacem : émission antimilitariste de l'Union Pacifiste de France

19h30 - En alternance
→Cosmos : - 1er et 5ème jeudis
→Jeudis noirs : - 2er et 4ème jeudis
→Asikatasunak ! : actualité politique au pays basque 3ème jeudi

20h30 - Entre chiens et loups : expressions artistiques et libertaires

22h00 - Epsilonia : musiques et sessions artistiques et expérimentales et expérimentations sonores

VENDREDI

08h00 - For a few sixties more : musique populaire des années 60

10h00 - Zones d'attraction : philosophie witz et performance

13h00 - Place au fous : musiques, disciplines de l'indiscipline

14h30 - Les oreilles libres : musiques engagées

16h00 - En alternance
→ Sortir du colonialisme : décolonisation - 1ème, 3ème et 5ème vendredis
→ Pause musicale

17h30 - Radio espéranto : émission de l'association Sat Amikaro

19h00 - L'invité du vendredi
→ Des droits et des hommes : la LDH - 1er et 5er vendredis
→ Au delà du RL : Chroniques ; billets d'humeur ... - 2ème vendredi
→ L'antenne du social : autour des acteurs du social - 3ème vendredi
→ Trait d'union : le mouvement des idées - 4ème vendredi

21h00 - En alternance
→Offensive ... libertaire et sociale
→ Les amis d'Orwell : émission contre les techniques de surveillance

22h30 - Transbords : qui fait bouger la ligne

00h00 - Les nuits musicales
→ Sure shots : 1er et 5er vendredi
→ Nuit Léo : 2ème et 4ème vendredi
→ SoundRadioExpérience : 3ème vendredi

SAMEDI

08h00 - Réveil hip-hop : hip-hop au saut du lit ou dans le lit

10h00 - La philanthropie de l'ouvrier charpentier : comme son nom ne l'indique point

11h30 - Chronique syndicale : luttes et actualités sociales

13h30 - Chroniques rebelles : débats dossiers et rencontres

15h30 - Deux sous de scène : le magazine de la chanson vivante

17h00 - En alternance
→ Bulles noires : BD et polar
→ Bulle de rêve : cinéma d'animation

19h00 - En alternance
→ Tribuna latino america : actualité de l'amérique latine
→ Contre-bande : cinéma
→ Longtemps je me suis couché de bonne heure : magazine des livres, de la musique et du cinéma

21h00 - Les nuits libertaires
→ Orpheas Antissa, les jardins d'Orphée : chronique artistique, musique classique et contemporaine
→ Tormentor : musiques alternatives

23h00 - En alternance
→ Nuit off : topologies sonores, rocks et chronique
→ Hôtel paradoxe : pratique de la poésie sonore et de la performance

DIMANCHE

08h00 - Goloss Trouda. la voix du travail : émission franco-russe

10h00 - En alternance
→ Ni dieu ni maître : économie et religion à l'heure de la messe 2ème et 4ème dimanche
→ Un peu d'air frais : écologie au quotidien - 1er dimanche

12h00 - Folk à lier. le magazine des musiques traditionnelles

14h00 - En alternance
→ Pause musicale :
→ Tempête sur les planches : actualité du théatre et de la danse - 2ème, 4ème et 5ème dimanches
→ Naséma : informations sociales et politiques sur le sida - 1ème dimanche

15h30 - En alternance
→ Chants, contrechamps : cinéma d'acteur(s) et chansons à texte(s) - 1er dimanche
→ Wid side : relecture et découverte du rock par des ados - 2ème dimanche
→ Des mots, une voix : des mots, des auteurs - 3ème dimanche
→ La plume noire : nos nouveautés éditoriales anarchistes - 4ème dimanche

17h00 - Le mélange. musique et actualité du spectacle

18h30 - En alternance
→ Echos et frémissements d'Irlande : émission de l'association Irlandaise
→ Il y a de la fumée dans le poste : émission du CIRC

20h30 - En alternance
→ Les désaxés : ciné en zone libre - 1er dimanche
→ Détruire l'ennui : anarcho punk et diy (do it yourself)
→ Pause musicale : - 3ème dimanche

22h00 - En alternance
→ Rudie's back In town : les rudies boys et les rudies girls de retour en ville
→ Sepputku : musiques électroniques

http://rl.federation-anarchiste.org/
Tél studio 01 43 71 89 40
Siége social
Publico
145 rue Amelot
75011 Paris
Permanence
le mardi à partir de 19 h

Radio LIBERTAIRE
LA RADIO DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE
89.4 MHz

SOUTENEZ RADIO LIBERTAIRE

N° National émetteur

N° 47 75 73

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements en soutien à Radio Libertaire.
Je pourrai suspendre à tout moment mon service à RL 89.4 fm

DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRE

IMPORTANT. Merci de joindre un relevé d'identité bancaire ou postal à votre autorisation.

BULLETIN À ENVOYER À :

PUBLICO
145, RUE AMELOT
75011 PARIS

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT

☐ 5 euros par mois (soutien minimum)
☐ _____ euros par mois (soutien libre)

Organisme créancier
PUBLICO-RL
145, rue Amelot
75011 Paris

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

NOM..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

.....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ LOCALITÉ.....

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT DU COMPTE
(Votre banque, CCP ou Caisse d'Épargne)

NOM de l'établissement .....

ADRESSE .....

.....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ LOCALITÉ.....

Désignation du compte à débiter

Code établissement	Guichet	N° de compte	Clé RIB

Le Monde Libertaire hebdomadaire sort des kiosques : abonnez-vous !

Lors de son 72e congrès réuni à Saint-Imier les 7, 8 et 9 juin 2014, la Fédération Anarchiste a décidé d'arrêter la distribution en kiosques et points-presse du ***Monde Libertaire hebdomadaire*** : une décision difficile prise en raison des coûts exorbitants qu'exige cette présence, et que notre journal ne peut plus supporter.

Rien de changé pour votre bimestriel *Le Monde Libertaire Hors-Série* : vous le retrouverez comme toujours dans vos kiosques habituels, cette mesure ne concerne que la formule hebdomadaire.

Seuls les abonnés pourront donc désormais continuer à lire ***Le Monde Libertaire*** **chaque semaine**.
Abonnez-vous ! Les formules d'abonnement ci dessous sont à votre disposition, vous pouvez également **vous abonner en ligne** sur **www.monde-libertaire.fr**
L'ABONNEMENT restera toujours la meilleure façon de nous soutenir !

L'administration du Monde libertaire
administration-ml@federation-anarchiste.org
01 48 05 34 08 (librairie PUBLICO)

Bulletin d'abonnement

4 formules d'abonnement, 3 possibilités de règlement :
. par chèque bancaire libellé à l'ordre de LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES joint à votre courrier
. par virement bancaire : IBAN FR 76 4255 9000 0621 0076 4820 363 / BIC CCOPFRPPXXX
. par prélèvement bancaire, pour les abonnements à durée libre

bulletin à retourner complété à :
LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES
Service Abonnements
145 rue Amelot
75011 Paris

Abonnez-vous

FRANCE, DROM-COM ET ETRANGER

Pour les chômeurs/chomeuses, réduction de 50%
sur les abonnements en France métropolitaine.

Nom :.....
Prénom :.....
Adresse :.....
.....
Code postal : _ _ _ _ _ Ville :.....
Pays :.....

Pour les abonnements vers l'étranger, merci de choisir le règlement par virement international (évitons d'enrichir les banques avec les taxes exorbitantes qu'elles extorquent sur les chèques tirés hors France !)

3 mois 12 numéros + 1 Hors-Série
○ Abonnement standard 25 €
○ Abonnement + soutien 35 €

6 mois 18 numéros + 3 Hors-Série
○ Abonnement standard 50 €
○ Abonnement + soutien 65 €

1 an 35 numéros + 6 Hors-Série
○ Abonnement standard 75 €
○ Abonnement + soutien 95 €

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENTS
(pour les abonnements à durée libre exclusivement)

○ 18,75 € par trimestre (abonnement normal)
○ 23,75 € par trimestre (abonnement de soutien)

N° NATIONAL ÉMETTEUR	ORGANISME CRÉANCIER
N° 58 50 98	PUBLICATIONS LIBERTAIRES 145 rue Amelot 75011 Paris

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal *le Monde libertaire*. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal *le Monde libertaire*.

Date
Signature obligatoire

IMPORTANT merci de joindre un relevé d'identité bancaire ou postal à votre autorisation. Il y en a un dans votre chéquier.

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER
(en lettres capitales)
Nom Prénom
Adresse
Code postal Localité

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT DU CC
(votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)
Nom
Adresse
Code postal Localité

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER
code établis. guichet n° de compte clé RIB

Abonnement à durée libre : la solution facile et économique

○ Abonnement standard 18,75 €/trimestre
○ Abonnement + soutien 23,75 €/trimestre

Recevez régulièrement tous les numéros + les Hors-Série du Monde Libertaire à prix préférentiel

Profitez du règlement échelonné en toute simplicité : le prélèvement est automatique

Arrêtez le service quand vous le voulez, par simple courrier

Mon règlement :

○ par chèque joint à ce courrier, libellé à l'ordre de LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES

○ par virement bancaire :
IBAN FR 76 4255 9000 0621 0076 4820 363
BIC CCOPFRPPXXX

○ par prélèvement pour les abonnements à durée libre : dans ce cas, je remplis également le coupon d'autorisation de prélèvement ci-contre.

Selon la loi Informatique et Libertés n°78-17 du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant, en vous adressant aux PUBLICATIONS LIBERTAIRES qui restent seules utilisatrices de ces données, dans le cadre exclusif de la gestion de votre abonnement.

#59